BnF Gallica

L'ornière : roman / Marion Gilbert

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Gilbert, Marion (1876-1951). Auteur du texte. L'ornière : roman / Marion Gilbert. 1935.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

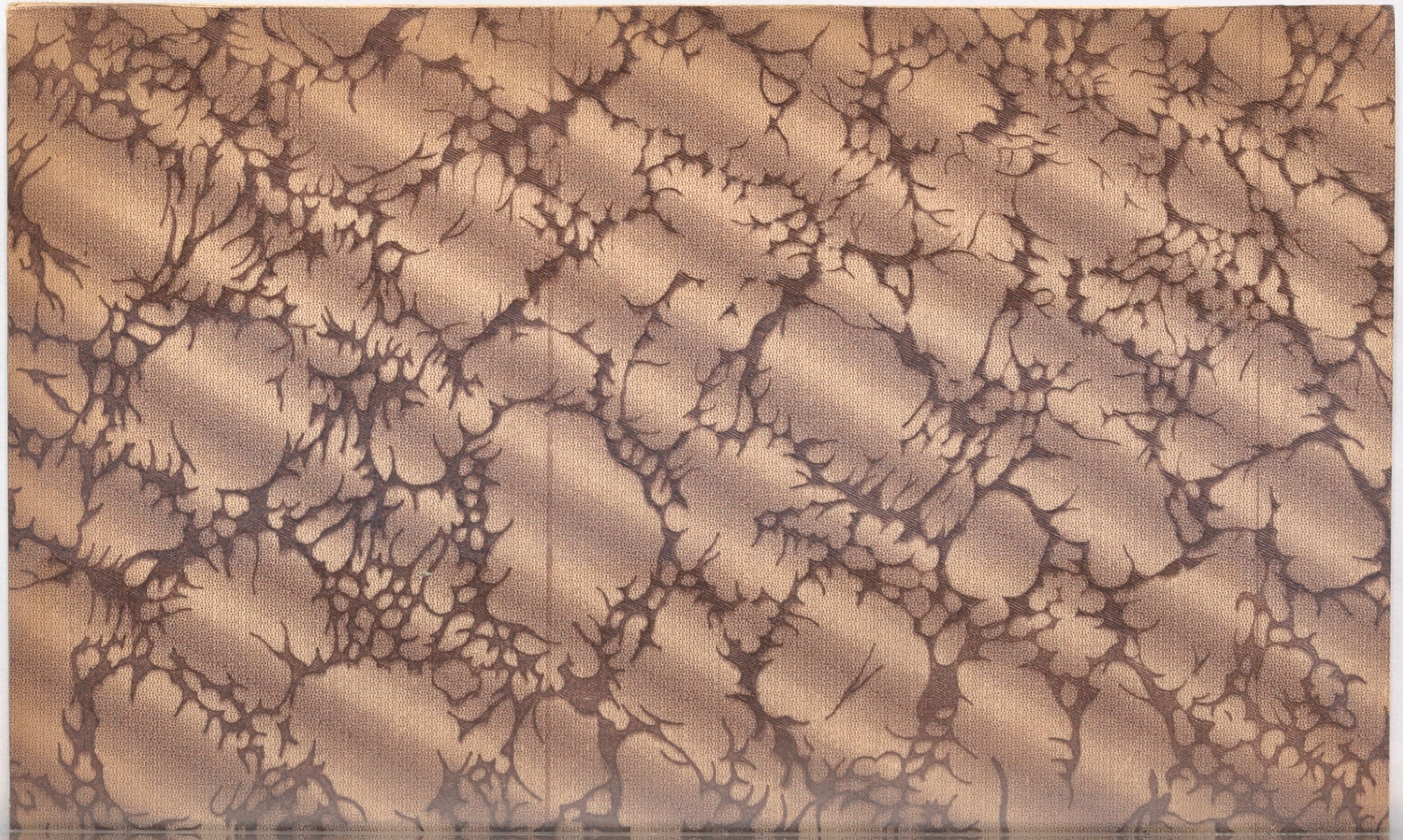
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



MARION GILBERT

20600

L'ORNIÈRE

ROMAN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

FERENCZI

L'ORNIÈRE

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

8.42
82134

DU MÊME AUTEUR

L'AMOUR DE LA BLONDE, *roman.*
DU SANG SUR LA FALAISE, *roman.*
CELLE QUI S'EN VA, *roman.*
LA TROP AIMÉE, *roman.*
CELUI QUI RESTE, *roman.*
LE JOUG, *Prix* Vie Heureuse *anglais.*
LES MASQUES DE L'AMOUR, *roman.*
LA BARRIÈRE, *roman.*
LE SILENCE DE CAMBRIDGE, *roman.*
J'IRAI REVOIR MA NORMANDIE, *contes.*
LA MAISON DU DOUTE, *roman.*
L'UNIQUE OBJET (LE REFLET DE ROME).
ÉLISABETH DE WITTELSBACH, *roman.*
LA POURSUITE MÉRIDIENNE, *roman.*
LE BERGER ET LA MER, *nouvelles.*

En préparation :

TROIS JOURS ET TROIS NUITS, *roman.*

MARION GILBERT

L'ORNIÈRE

roman

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

FERENCZI

D. L.
09329 28-10-35
— A —
B

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER VELIN BIBLIOPHILE, NUMÉROTÉS DE 1 A 10.

Copyright by J. FERENCZI et FILS 1935
Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

A LA CHÈRE MÉMOIRE DE MON FILS CLAUDE,

QUI AURAIT AIMÉ CE LIVRE.

M. G.

PREMIERE PARTIE

I

Au moment où Reine mit le pied sur la terrasse, les cloches commencèrent à sonner. Bien qu'elle s'y attendît, comme tous les Français, comme tous les Européens ce jour-là, elle demeura saisie de ce grand saisissement que personne n'a pu oublier. Et, aussitôt, elle cria :

— L'Armistice, c'est donc vrai?

Elle restait devant la vallée toute sonnante, maintenant, car à Rainville répondait Reury plus lointain, tandis que, des hauteurs du plateau, descendait le carillon de Grainetot et même le gros bourdon de Raymesnil. Et le fleuve de son qui passait si impétueusement sur elle, ne charriait que deux mots : La Paix, la Paix.

Elle avait les yeux pleins de larmes, et même, elle se mit à pleurer inconsciemment, à pleurer sans bruit ni sanglots, les yeux grands ouverts, à pleurer vraiment de bonheur.

Enfin, voyant que sa mère était venue la rejoin-

dre, elle la prit dans ses bras pour mêler leurs pleurs et leur joie.

Les grandes ondes sonores roulèrent encore autour d'elles et puis se ralentirent. Ici et là, on entendait un frappement de bourdon, une mesure cristalline; les longues écharpes amincies de son flottèrent une dernière fois, et une minute vint qui termina par un silence auguste le concert des cloches.

Maintenant, le vallon doré, tout enroulé dans la brume bleue et transparente de novembre, retrouvait, livré à lui-même, cette douceur sereine qui n'est que d'automne. Les dames Almin de la Mazure, encore embrassées, se séparèrent et firent quelques pas sans paroles, comme lorsque le cœur est trop plein.

Elles marchaient l'une à côté de l'autre, si visiblement unies et aimantes, si dissemblables et presque disproportionnées. La vieille M^me^ Almin, menue et amenuisée jusqu'à la transparence, petits pas et petits gestes, Reine, grande et belle de taille et de formes, avec sa haute allure de femme née pour le plein air, pour décider et pour commander.

Au bout de la terrasse, elles revinrent vers le château qui alignait ses vingt fenêtres vers le soleil proche de midi.

— Enfin, on va pouvoir songer à autre chose qu'à la guerre! dit doucement la vieille dame.

— Enfin, on ne va plus se tuer! dit ardemment sa fille.

Elles se regardèrent et sourirent, et puis Reine amena sa mère jusqu'au banc qui, en bas du perron, permettait d'embrasser le paysage.

Toutes les deux, là, devant le joli château

Louis XIII — une copie de la meilleure époque normande — avec, pour fond, une tapisserie brodée par l'automne, elles portaient bien l'air qu'il faut à des dames de la ville exilées à la campagne, hors des saisons classiques des séjours. Et la guerre, vraiment, n'en avait-elle pas fait (de force, comme elle a tout fait), des villageoises, presque des paysannes, au moins d'habitudes?...

Sans doute, ces pensées cheminaient-elles confusément dans leur esprit jusqu'à venir sur leurs lèvres, car Mme de la Mazure prononça :

— Qui aurait dit en 1914 que nous ne quitterions plus le château?

Et sa fille répondit aussitôt, comme lorsqu'on attend une parole habituelle :

— Pourquoi regretter Roville? Nous ne pouvions plus habiter deux maisons.

— Ah! si ton père avait vécu! reprit la vieille dame.

Un auditeur caché derrière une des caisses à orangers, maintenant vides, eût eu l'impression d'un dialogue répété à satiété par deux interlocutrices qui n'arrivent ni à se convaincre ni à se résigner. La jeune fille mit un peu d'impatience dans sa voix pour répondre :

— Papa aurait fait encore quelques expériences sur la ferme et perdu encore un peu d'argent... ou beaucoup.

— Reine! fit la vieille dame d'un ton peiné.

La grande fille se tourna et enveloppa de ses beaux bras la toute petite forme en noir tassée sur le banc.

— Maman! Mon cher papa, tu sais bien que je l'admirais, mais justement, c'est parce que nous l'admirions tant qu'il continuait. Car enfin, il a

perdu la moitié de sa fortune sur ces terres du plateau! Allons, comme si tu ne savais pas ça aussi bien que moi! Mais, au fond, maman, tu ne voulais rien voir.

La vieille mère fit un geste de sa petite main restée blanche et belle, un geste d'amour et sans doute d'adoration pour excuser le mort. Cela parut finir la discussion et les dames se levèrent pour rentrer.

Le noble et charmant perron de cinq marches franchi, ainsi que la seconde terrasse dallée, la haute porte en chêne à marteau et le vestibule, cœur de la maison, elles se trouvèrent assises dans la salle à manger à beaux panneaux de bois sculpté, noircis par le temps.

— C'est un jour de fête, dit Reine en s'asseyant, on va boire une des dernières bouteilles de Muscat.

Elle donna l'ordre à la servante qui apportait sur un plateau tout le déjeuner : un plat de viande et des pommes de terre à l'eau dans de belles vaisselles. Le tablier blanc de la jeune fille était brodé mais reprisé, et l'enfant elle-même, une grosse petite Normande aux joues de pommes, semblait plutôt fournie par l'étable que par le bureau de placement.

Quand le simple repas fut terminé avec le même cérémonial qu'un dîner de six services, Reine fit signe à l'enfant :

— Cornélie, donne des petits verres et apportes-en un pour toi.

Elle versa le vin d'ambre et leva son verre.

— A la Paix! Ah! l'avons-nous assez espérée! A ton frère, Cornélie, pour qu'il revienne bientôt. A mes trois filleuls de guerre et à mes deux prisonniers!

Elle riait encore de joie et sa belle tête, aux yeux clairs, enroulée comme un antique des volutes de ses cheveux noirs, était celle d'une Victoire.

Le vin coula, mettant en elles cette passagère douceur brûlante qui, depuis que l'homme est l'homme, a réjoui un instant son pauvre cœur inquiet. Et Reine se renversa dans sa chaise en frappant des mains.

— Oh! le beau jour entre tous les beaux jours! Tiens, le soleil est de la partie, alors, faisons-nous une promenade?

La vieille dame regardait pensivement sa fille.

— Oui, dit-elle enfin, nous irons jusqu'à Reury voir ce qu'on en dit. Ce n'est pas un jour où on puisse rester chez soi!

Reine se leva et se dirigea vers la fenêtre. Elle avait les plus beaux mouvements, une grâce impérieuse, on ne savait quoi d'ailé dans la démarche, de fier dans le port, de gracieux et de noble dans les gestes, et sa mère ne s'était jamais blasée là-dessus comme font tant de parents.

Elle se retourna et ses yeux fixèrent le mur garni de belles faïences de Rouen. Un plat, néanmoins, restait sans pendant et cela faisait un vide disgracieux sur le panneau.

— Oh! c'est vrai, dit-elle, je voulais arranger cela. Voyons, faut-il mettre un plat ordinaire ou refaire tout le panneau?

M^me^ de la Mazure soupira.

— Notre beau plat! Le plus beau, Reine! Il venait de grand'mère Le Guerchois...

La jeune fille haussa un peu les épaules.

— Je sais, je sais, maman, il datait de la belle

époque. Ah! ça ne m'a pas amusée non plus d'aller le vendre chez les antiquaires de Roville!

— Toujours tes filleuls, tes prisonniers!

— Ah! maman, il fallait, il fallait! Un sacrifice d'argent ce n'est pas ça seulement que je voulais faire. Dire que j'ai passé toute la guerre ici, inutile, quand toutes les femmes servaient dans les ambulances. Je suis honteuse, honteuse!

Debout dans le doux soleil d'automne, elle frémissait d'énergie contenue comme une belle cavale qui sent le mors.

— Pourquoi revenir là-dessus? fit doucement la vieille dame. Tu sais bien que je serais morte si tu m'avais quittée... et tu aurais eu des remords.

Encore une fois Reine se baissa et enveloppa d'une étreinte la petite forme fragile. Encore une fois le grand chantage sentimental maternel, le plus terrible ennemi de la vie, fit son miracle. Encore une fois cette mère et cette fille crurent que leur amour tiendrait lieu de tout à celle qui n'avait pas sa part.

Pourtant, la mère dut sentir la lancette d'un reproche tarauder sa conscience, car elle ajouta d'une voix émue :

— C'est vrai, je t'ai empêchée de te dévouer. Et qui sait, de trouver parmi tous ces hommes celui qui t'est destiné...

La belle fille souleva la petite dame et la remit à terre en riant, cette fois, de toutes ses dents parfaites.

— Assez, assez, madame Almin! J'aime mieux pas de mari qu'un mari hypothétique.

Mais, et peut-être l'oreille attentive de la mère le remarqua-t-elle — le rire se cassa un peu plus sèchement qu'il n'aurait fallu.

Quand l'harmonie du panneau eut été rétablie par Reine debout sur l'échelle double, marteau en main et clous à la bouche, lorsque les deux plats à barbe et les deux assiettes encadrèrent le grand plat dépareillé, et qu'ensemble les deux dames eurent approuvé ce nouvel état de choses, elles sortirent, après avoir cueilli en passant, aux patères du vestibule orné de trophées de chasse et aussi de guerre, les manteaux, chapeaux et écharpes qu'il fallait.

Elles descendirent l'allée menant au fond de la vallée, entre les beaux arbres du bois au milieu duquel le petit château avait jadis été bâti (car c'était plus un bois corrigé qu'un parc planté) et, bientôt, elles furent entre les deux villages : Réaumont, un simple hameau, et Reury. La barrière franchie, elles virent s'allonger de chaque côté du chemin vert les deux herbages, qui, en pente douce, rejoignaient la Siane verte coulant à pleins bords et marquée, ici et là, de la palme d'or pur d'un peuplier.

Mme Almin s'arrêta un instant contre la clôture du pré dont les barreaux pourris avaient cédé.

— Il faudrait pourtant réparer cela.

Reine eut un mouvement d'épaules.

— Pourquoi, puisqu'il n'y a jamais de bêtes ici?

— Mais parce que ce n'est pas en ordre, ton pauvre père n'aurait pas aimé une chose pareille.

Reine fit quelques pas en silence, puis, comme si tout à coup une force la poussait, elle dit fermement :

— Il *faut* louer ces herbages. Nous ne pouvons pas continuer à mourir de faim à côté de ce qui peut rapporter. On dit que les animaux de bou-

cherie vont monter. La mère Doudement l'annonçait l'autre jour à l'épicerie de Réaumont.

— Comment avouait-elle une chose si à son avantage? demanda Mme Almin avec une ombre d'ironie.

— Parce qu'elle ne m'avait pas vue. Tu penses bien que devant le propriétaire, la consigne est de se taire! D'ailleurs, elle ne fait pas tant d'élevage qu'elle voudrait, faute de terrain. Le drôle, c'est que c'était l'épicière qui, me sachant là, lui arrachait, en quelque sorte, des aveux. Sais-tu, je crois, au fond, que les gens nous jugent stupides.

— Pourquoi? demanda la mère avec cette espèce d'innocence de certains vieillards qui est alors si touchante.

— Parce que nous avons l'air de nous ruiner par plaisir.

— Oh! par plaisir, répéta Mme Almin d'un ton peiné.

— Mais oui, enfin! La ferme, louée pour rien, commence à rapporter gros à Mme Doudement, qui sait y faire, comme dirait mon filleul, mais, bien entendu, nous avons toujours notre fermage de 1910.

« Et puis, ces herbages! Ça, c'est trop vexant. La mère Doudement a demandé de les louer l'année dernière, nous avons refusé...

— Tu sais bien pourquoi, intercala la mère.

— Parce que papa nous avait fait jurer de les garder pour nous. Oui. Mais nous l'avons dit cent fois, il ne prévoyait pas la guerre quand il est mort un an avant. Ou alors peut-être prévoyait-il que ces herbages seraient notre seule ressource.

— Oh! dix hectares. Auprès de la ferme, ce n'est rien.

— Mais non, maman, ce n'est *plus* rien. C'est quelque chose de très important, je ne peux pas te le faire comprendre. Et alors, refuser de les louer et tirer le diable par la queue comme nous le faisons maintenant avec Réaumont trop lourd pour nous, c'est ridicule.

Mme Almin dit d'une voix qui priait :

— Ton père aimait la perspective de ces prés : c'est une des jolies vues du château.

— Elle ne serait pas déparée par de belles bêtes à l'engrais. D'ailleurs, papa, en somme, a acheté Réaumont pour faire un placement. Sans ces malheureuses expériences...

— Il espérait tant réussir!...

Elles se turent, laissant leurs pensées ressusciter ce temps disparu où le bel Almin de la Mazure inaugurait sa retraite de magistrat en jouant au gentleman-farmer, à ces désastreux essais sur la ferme livrée à ses seules lumières, puisqu'il l'avait achetée à fin de bail, à toute cette vie extraordinaire pour des femmes arrachées au chef-lieu afin de passer six grands mois à Réaumont.

Depuis longtemps sa femme lui avait pardonné, mais sa fille, qui ressemblait davantage à ce père entreprenant qu'à cette mère amoureuse et adorante, ne se résignait pas à l'absoudre.

Cependant comme elles descendaient la côte de Reury, un bruit joyeux vint vers elles qui les fit ressouvenir de ce que leurs soucis leur faisaient oublier.

— C'est affreux, maman, de repasser tout ça, dit vivement Reine. Voyons, aujourd'hui n'est pas un jour ordinaire!

Elles débouchaient du chemin vert des prairies entre les maisons rassemblées autour de l'église. Il

y avait du monde sur les routes et devant chaque porte, de ce triste monde de l'arrière, privé de jeunes hommes et d'hommes faits, sauf deux ou trois permissionnaires qui faisaient figure de héros du jour.

Et, bien vite, les dames de Réaumont furent reconnues et saluées de bon gré et même de bonne grâce, avec des coups de tête et de casquette, des cris d'enfants et des sourires, avec cette politesse qui vient de si loin dans le passé et qui n'est sans doute que la suite du vieil asservissement féodal de la chaumière au château. Pourtant, il y avait là une marque de sympathie plus personnelle. Ces dames Almin de la Mazure inspiraient l'estime, le respect et peut-être l'affection.

Quelqu'un cria :

— C'est-il vrai qu'nous v'là débarrassés, mame Almin?

Affables, souriantes et distinguées, les dames de Réaumont entrèrent, parmi les pétards, les drapeaux et les cris, dans l'armistice de Reury.

II

L'automne normand, qui n'atteint souvent qu'en décembre sa plénitude ardente, régnait sur toute la vallée, quand Reine sortit, cet après-midi-là, enroulée dans un plaid écossais, son stick à la main, Bill, son petit Fox blanc aux talons.

Tous les jours passés depuis l'armistice n'avaient fait que renforcer la vérité cruelle de ses paroles de ce jour-là. Et, après avoir laissé sa mère un peu enrhumée au coin de son feu de bois, avec son livre et son tricot, elle se répétait encore une fois toutes les raisons qu'elle avait de presque désespérer.

D'ailleurs, sa mère finissait par en être convaincue, et ne lui opposait que ces faibles arguments qu'on se croit obligé de faire entre proches. Ne tenait-elle pas les comptes, dernier vestige d'une autorité maintenant passée entre les mains de la plus jeune, de la plus forte? Et il lui fallait voir que Réaumont, trop lourd pour leurs épaules, les feraient bientôt succomber.

— C'est un capital, pourtant, c'est un capital! se répétait la grande fille en gagnant à pas découragés le chemin qui coupe la vallée pour remonter vers Grainetot. Ça doit fructifier, un capital. Et si la ferme était louée à son prix, ou si les prairies

rapportaient quelque chose, ou si je travaillais...

Elle serrait l'une contre l'autre ses mains d'oisive qu'elle sentait pourtant si fortes, si capables d'obéir à ce cerveau inventif qu'elle n'utilisait pas... Mais quoi, quel travail? En ville, elle aurait facilement trouvé des ressources, mais vivre à la campagne en femme des villes, cela lui apparaissait maintenant dans toute son absurdité.

Ce matin encore, elle avait dit à sa mère :

— Tout ce temps de la guerre, je l'ai perdu. Bien sûr, je n'ai pas été tout à fait inutile. On peut dire que nous avons donné tout le superflu, et même pas mal de nécessaire. Mais maintenant, me voilà les mains vides : plus de filleuls, plus de prisonniers ou presque. Et j'ai vingt-huit ans!

— Voilà-t-il pas, vingt-huit ans! Et après? Si tu en avais soixante-trois, bientôt soixante-quatre comme moi, que dirais-tu?

Mais Reine ne pensait pas, ou c'était alors un dessous inconscient, à sa jeunesse gâchée, à son destin de femme manquée (la guerre a virilisé *pour un moment* la chair et l'esprit de bien des femmes), c'était tout matériel; elle sentait la ruine, rongeait son frein comme une bête de race attachée et qui veut s'élancer, agir, user sa force.

— Tu as des talents, dit faiblement la mère.

Alors, Reine eut le rire amer des demoiselles bien élevées qui voient le néant de leur éducation.

— Mais oui, n'est-ce pas? Un peu de musique, un peu de diction, la peinture, un peu plus poussé, ça; tout effleuré, rien approfondi. Tout de même, nous serions à Roville, j'aurais essayé de me spécialiser, tiens, en dessin, justement. J'aurais fait des bois, par exemple, c'est à la mode. Je crois que j'y serais arrivée. Ça se vend!

Mme Almin qui époussetait sa chambre, les mains gantées, dit paisiblement :

— Fais-le.

Reine faillit reperdre pied, comme à dix ans.

— Veux-tu comprendre qu'*il est trop tard*. On ne commence pas un métier à vingt-huit ans.

« Pas celui-là, en tout cas, ajouta-t-elle, après un instant de réflexion.

Elle revoyait la scène en gravissant la jolie côte qui s'enroule harmonieusement entre des talus et des boqueteaux sur la colline ronde comme une épaule. Et elle retrouvait là cette sensation sourde qu'elle éprouvait si souvent de passer à côté de quelque chose de nécessaire, de négliger justement le plus utile. Mais elle la chassa une fois encore et conclut tout haut, comme il arrive souvent aux solitaires.

— Il faut faire quelque chose. Quand j'aurai décidé maman, j'irai à Basseville voir le boucher qui prendrait bien les herbages pour mettre son bétail.

Elle arrivait sur le plateau. Livrée à la mort de l'hiver, la terre dormait. Des champs labourés, ensemencés, montraient un riche ton de bon sol. Le colza repiqué et repris faisait des pièces bleutées, les betteraves déjà lustrées peignaient des parcelles d'un ton plus soutenu. Et, à l'arrière-plan, Grainetot dressait le rempart cauchois des talus, dont les hêtres, à présent, étaient d'un or roux égal comme un brasier.

Reine aimait le plateau où l'on sent arriver, mieux que dans la vallée, le grand souffle de la mer; le plateau où rien n'arrête la vue jusqu'à cet horizon qui fait pressentir, là-bas, la ligne d'eau, immobile, éternelle.

Toujours, elle préférait monter, s'élever au-dessus des routes charmantes de la vallée; il lui semblait ainsi conquérir quelque chose, dominer, posséder, ne fût-ce que par le regard, ce pays couché paresseusement dans la molle vallée. Mais aujourd'hui, quelque chose d'autre l'attirait, là-haut, une mystérieuse attraction qui lui mettait des ailes aux talons, et ainsi allait-elle, sans le savoir, vers sa destinée.

Lorsqu'elle eut atteint le village, elle ne s'engagea pas dans la première cavée mais longea la *forlière*, comme on appelle là-bas la bordure d'arbres qui sépare de la plaine chaque agglomération. La gelée de la nuit faisait crier sous ses pas les feuilles d'or pur nouvellement tombées. Une brume bleue adoucissait les lignes et les couleurs; le soleil était si gai que quelques oiseaux chantaient. Malgré ses lourds soucis, M^lle^ de la Mazure sentait la plénitude de sa force en harmonie avec cette terre assoupie, et qui, pourtant, travaillait sourdement autour d'elle.

Au fond des cours, elle apercevait des pressoirs montés et l'odeur âcre et fraîche des moûts de pommes, s'échappant des grands tas couleur de rouille, venait jusqu'à elle.

Le fox gambadait et, par moments, abusé par un fumet de bête, filait comme une flèche. Il se jeta ainsi dans la dernière cavée qui ouvrait à droite, et machinalement, comme elle le faisait souvent, sa maîtresse le suivit.

Ce fut alors qu'elle formula cette pensée, peut-être tapie depuis longtemps dans une cachette de son cerveau :

« Nous allons au Bois-Mauger. »

Et la petite gentilhommière se montra au pro-

chain détour. De la cavée, on apercevait, à travers les arbres dégarnis, la maison en forme de château en miniature, avec ses deux tourelles Louis XVI, ses frontons sculptés, son petit perron, ses hautes cheminées. Elle nota que toutes les persiennes étaient ouvertes et que les allées paraissaient nettoyées de frais. Un chien aboya après Bill, et, bientôt, le petit bois qui suivait la singulière propriété, mi-ferme, mi-masure, la déroba à sa vue.

« M. Fortembosc doit être revenu des armées », songea-t-elle encore. « Le capitaine Fortembosc. »

Et, comme elle le voyait en esprit, elle l'aperçut en réalité, barrant l'horizon avec son chien, son beau pointer brun et blanc.

C'était un grand homme, fortement charpenté, vêtu de velours déteint et qui marchait dans une luzernière à pas prudents de chasseur, le fusil aux mains. Sans doute la vit-il au moment où elle quittait le couvert des arbres, car il eut un mouvement d'arrêt qu'elle fut obligée de remarquer. Cependant, elle continua d'avancer de son allure la plus ferme en redressant sa petite tête coiffée d'un feutre usagé. L'homme pressa un peu le pas comme si, laissant là sa quête, il voulait lui couper la route, de sorte qu'il se trouva sur le bord du champ à l'instant où elle passait.

Alors, il se découvrit, montra une tête rousse, la figure tannée d'un cultivateur, ou, plutôt, un masque dur de légionnaire où tranchait la mince lueur bleue d'yeux rusés.

Dur et rusé, ainsi apparut, cette fois encore, Isaac Fortembose à Reine Almin de la Mazure. Pourtant, c'était un homme, à tout prendre, un assez bel homme et qui la saluait, non pas, assurément, comme quelqu'un de son monde à elle,

mais avec une espèce de galanterie soldatesque qui ne laissait pas de la toucher.

Ce fut donc avec une grâce un peu moins hautaine que d'habitude qu'elle inclina la tête et fléchit légèrement le buste vers le chasseur.

Il fit un mouvement comme s'il allait parler, mais, déjà, elle passait, sans mettre dans son allure ou sur son visage, cette invitation secrète et certaine qu'une femme n'arbore qu'à bon escient.

Rencontre toute due au hasard, échange le plus banal des saluts formels, pourquoi la jeune fille en emporta-t-elle une sensation si forte?

Peut-être parce qu'un regard masculin empreint d'admiration, même brutale, était rare dans sa vie de femme transplantée, en cet arrière si démeublé en hommes. Peut-être parce qu'il lui en rappela d'autres, du temps où elle était une jeune fille courtisée de ses pareils dans la grande ville... Peut-être simplement parce qu'il l'émut physiquement en réveillant sa jeunesse assoupie. Ou peut-être parce qu'un sens mystérieux, reste du vieil instinct, avertit tout être du danger qui s'approche.

Reine Almin de la Mazure, pourtant, toute pure, toute lointaine qu'elle fut, descendait la colline ronde de son beau pas ferme et long, de son pas retrouvé, comme une femme qui a repris confiance en elle-même parce qu'elle a lu une évaluation dans un regard.

Et elle répétait tout bas :

— Fortembosc, le capitaine Fortembosc est revenu.

III

— Je vais à la foire de Basseville, dit Reine en entrant dans la chambre de sa mère, ce matin d'hiver au ciel gris.

La vieille dame tourna sur son oreiller un profil de cire qu'encadrait un bonnet de dentelle précieuse. Les coiffures du matin de sa mère étaient le soin constant de Reine.

— Comment? Mais tu n'en avais pas parlé!

La jeune fille eut un triste sourire. Comment expliquer ce qu'elle ne *voulait* pas expliquer? Comment dire que ce soudain coup de tête était le résultat des quinze jours écoulés, de ces quinze jours qu'elle venait de descendre matériellement comme on descend dans un gouffre? Comment formuler ces simples paroles :

« Nous n'avons plus ni argent ni crédit! »

Tel était en effet le bilan de ces quinze jours. Car si M^me^ Almin tenait les comptes parce que leurs conventions lui laissaient le détail journalier, Reine gardait l'argent pour les grosses dépenses et le remettait à sa mère. En un mot, la fille avait remplacé le père.

Quinze terribles jours. La note du couvreur

pour ce grand toit d'ardoises : deux mille francs. Il avait fallu payer. La note de l'épicier de Rainville, remontant à six mois, serait due fin décembre. C'était cinq à six cents francs à prélever sur le fonds. Les gages mensuels de Cornélie, vingt-cinq francs, avaient pu être assurés jusqu'ici, mais il devenait pressant de l'augmenter : tout petit souci parmi les autres.

Assurément, on n'a guère autant besoin d'argent liquide à la campagne qu'en ville. Les dames pratiquaient le système commode et néfaste des « notes ». Pourtant, Reine frémissait d'angoisse en regardant sa caisse vide si peu après la Saint-Michel, époque du paiement des fermages, et elle se disait que le moindre imprévu compromettrait l'équilibre de son pauvre budget et qu'il faudrait encore vendre quelques-unes des reliques de sa mère.

Heureusement, la vie quotidienne se trouvait assurée par la petite basse-cour que Cornélie entretenait tant bien que mal, et plutôt mal que bien. Les œufs, une volaille rôtie de temps à autre ou un coq au pot. Les légumes que Poignant, le grand-père de Cornélie, faisait pousser dans l'immense potager à grands renforts de lamentations et de geigneries. D'ailleurs, Reine le soupçonnait de tricher sur la part qui lui était allouée et de subtiliser les plus beaux fruits, mais il fallait feindre l'ignorance, sous peine de perdre le seul jardinier possible. Enfin, le boucher de Basseville qui venait « étaler » à Rainville tous les samedis et s'arrêtait à la porte deux fois par semaine. Là, il y avait aussi une note...

Et ce fut la goutte qui fit déborder le vase, car la note fut déposée au château la même semaine, et Reine la déplia en tremblant, tant elle parut

épaisse et lourde. Elle portait sur toute une année avec un total de 800 francs.

L'enflure était manifeste. Reine commençait à se rendre compte des choses dont elle s'était si longtemps tenue éloignée, et savait fort bien que trois femmes comme elles ne consommaient pas plus de 50 francs de viande de boucherie par mois. Mais comment discuter une dette déjà ancienne?

Elle mit la facture de côté et résolut d'aller trouver le boucher pour lui parler des prés. Auparavant, il fallait décider sa mère à ce sacrifice et c'est ce qu'elle venait faire ce matin-là. Elle embrassa la douce figure ridée, aux belles lignes, lissa les cheveux blancs, mit toute sa coquetterie filiale à bien disposer la petite dame avant de parler. Et puis, regardant avec tendresse tout ce qu'elle allait bouleverser, elle se donna encore le répit du déjeuner.

Cornélie entrait, rouge comme une pomme « d'hôpital », portant le plateau du déjeuner que Reine n'avait pu encore lui faire préparer sans un ou plusieurs oublis.

— Voyons, qu'est-ce qui manque aujourd'hui? Le sel, le lait?

Elle riait de son beau rire aux dents égales et la petite Cauchoise se mit à rire aussi, la bouche ouverte jusqu'au fond. Elle aimait ses maîtresses à sa façon.

— Y manque point rien, assura-t-elle quand elle put parler.

Reine s'assura d'un coup d'œil qu'elle disait vrai.

— Le beurre seulement, dit-elle avec douceur.

Cela fit une trêve dans ses soucis. Pourtant, au cours du repas, sa mère remarqua son air absorbé.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie? demanda-t-elle, comme Reine remettait sa tasse sur le plateau.

La jeune fille désigna Cornélie qui entrait pour desservir, et ne parla qu'après son départ. Elle chercha des mots, car, comme il arrive alors, tous ceux qu'elle trouva lui déplurent pendant qu'elle les prononçait.

— Oui, je suis un peu soucieuse. (Elle disait *un peu!*) Il faut regarder les choses en face (trop pompeux). C'est-à-dire nous résoudre à prendre un parti, ça ne peut pas durer comme ça.

Son but était dépassé de loin. M^me^ Almin se dressa sur son séant, le visage décomposé.

— Mais qu'est-ce qu'il y a, Reine, qu'est-ce qu'il y a que je ne sache pas?

Reine adoucit son visage et sa voix, se pencha vers le lit.

— Maman, maman! Ne te frappe pas, surtout. Ce n'est rien de si grave. Seulement, il faut arranger nos affaires et je t'en parle parce que c'est pour cela que je vais à Basseville.

Elle exposa le budget en gros et sortit la note du boucher. M^me^ Almin l'examina à travers son face-à-main ancien d'or émaillé.

— Pourtant, dit-elle, il n'y a que trois mois à peine que nous avons reçu le terme des Doudement...

— Je te donnerai le détail si tu veux, dit Reine vivement.

Mais la vieille dame agita une main fluette.

— Non, ma chérie, tes comptes sont parfaitement justes, j'en suis sûre. Seulement, que faire?...

— C'est justement ce que je veux te dire. Voilà, il n'y a qu'une ressource : louer les herbages.

Mme Almin la regarda avec désolation.

— Oh! crois-tu? N'y aurait-il pas un autre moyen? Par exemple, décider Mme Doudement à rompre le bail et à en accepter un autre?

Reine eut un petit rire.

— Son bail finit à la Saint-Michel 1925, nous entrons en 1919, elle a encore plus de six ans à faire de l'or en nous affamant, elle n'y manquera pas, tu peux être tranquille!

Il y eut un silence que les dures paroles remplirent encore et Mme Almin dit timidement :

— Pourquoi ne pas les lui louer à elle, s'il faut louer, puisqu'elle les a demandés, ces prés?

Reine rit encore.

— Ah! non, alors! D'ailleurs, avec deux amateurs, la concurrence jouera. Et puis cela peut arranger l'affaire de la note tout de suite.

La vieille dame regarda sa fille avec une espèce d'admiration effrayée.

— Mais tu deviens homme d'affaires, Reine, sais-tu?

Elle se laissa retomber sur sa taie à large broderie reprisée.

— Ça me fait pourtant de la peine. Ton père nous avait tant adjurées de garder ces prés.

Reine expliqua avec patience :

— C'est sans doute justement parce qu'il prévoyait que cela deviendrait une ressource. Il s'est souvent trompé, le cher papa, et ses expériences agricoles ont bien mal réussi, mais il avait un jugement très juste par moments.

— C'est vrai, dit Mme Almin ravie.

Elle avait été une de ces femmes éprises qui adorent jusqu'aux défauts de leur idole.

Reine vit gagnée une cause qu'à la vérité *il fal-*

lait gagner, mais elle aimait à laisser à sa vieille maman dépossédée l'illusion du choix.

Elle se leva et l'embrassant tendrement :

— C'est une affaire de mots, fit-elle. Tu dis des « prés », habitue-toi à dire des « herbages », tu trouveras tout naturel qu'on en tire profit.

Reine gagna les communs enguirlandés de lierre, bâtis pour six chevaux et le logement d'un cocher et qui ne contenaient que le solitaire vieux poney, Boby.

Elle entra dans le box et considéra un instant la grosse petite bête poussive.

— Allons, dit-elle en caressant les naseaux de velours après avoir administré le sucre quotidien, je vais te laisser à l'écurie, mon pauvre Boby, la neige ne te vaut rien.

Elle aimait parler tout haut à ses bêtes qui lui composaient faute d'autres un cercle d'amis, et quels amis! Dévoués, silencieux et toujours satisfaits.

En sortant de l'écurie, elle regarda le ciel jaune et hocha la tête. Oui, la neige était là, suspendue, prête à tomber. Un instant, elle balança. Quelle bonne après-midi elle sacrifiait! Le petit salon chauffé de grosses bûches — au moins le parc fournissait-il du bois — serait tiède. On lirait à tour de rôle quelque pages des mémoires de M^me^ de Créquy, commencées récemment. On finirait un tricot en train pour la famille du filleul rentré dans ses foyers. Il y aurait le thé, le pain grillé aux braises, surtout le spectacle délicieux de la neige tombant silencieusement parmi le silence surnaturel et le crépuscule...

Mais elle se secoua. Le moment n'était pas à la

lâcheté. Il *fallait* aller à cette foire, il *fallait* parler au boucher. D'ailleurs la neige ne serait peut-être que pour demain.

Quand, vêtue, par-dessus son gros tailleur sombre, de la pelisse doublée de petit-gris de sa mère, elle se trouva sur la route de Basseville qui montait derrière le château, elle reprit courage. L'action avait une vertu pour elle, et, commencer quelque chose lui semblait toujours plein d'espoir. Tout irait peut-être pour le mieux, le vent n'était pas très coupant, le boucher allait s'empresser de louer les herbages et on serait ainsi en compte avec lui, ce qui réglerait la question de la note. Elle se laissa prendre au plaisir physique de la marche sur la terre gelée, rythmée au son mat de ses pas caoutchoutés.

Bien des carrioles la dépassèrent, mais aucune ne lui offrit une place. On ne la reconnaissait point ou bien on n'osait pas. Ces dames de Réaumont passaient pour « fières » au delà de leur village, de Rainville ou de Reury, où leur bonté était trop connue.

Les six kilomètres ne lui parurent néanmoins pas fastidieux, car cette dépense lui plaisait, et elle entra dans le joli bourg à la même allure longue. Bientôt, il fallut ralentir, tant la rue se trouvait encombrée de voitures, de bétail, d'automobiles aussi, car les gros fermiers et les herbagers commençaient à en acheter.

Elle gagna le marché situé en contre-haut de la belle église gothique, au cœur du pays, entre les maisons rayées ou de briques; il ne montrait qu'un désordre d'hommes, de voitures dételées, de bêtes, de paroles et de cris.

On commença de la regarder. Un fermier de Grainetot qu'elle avait rencontré chez la veuve Doudement l'interpella d'un air peut-être un peu plus goguenard que jovial.

— Voilà M^lle^ Almin qui vient nous acheter une vache!

Sa pelisse sur le bras, elle apparaissait, avec son impérissable tailleur gris de bonne coupe et son petit chapeau enroulé d'une écharpe grise, ses gants tannés et son stick, comme un être souverain parmi le peuple d'hommes en « plaude » et peaux de bique, de femmes en jupe à mille fronces, caracos, « cravates » au crochet et chapeaux en tartes.

Elle répondit gaiement et sut, malgré sa cautèle, arracher au bonhomme quelques renseignements utiles. Et puis, elle pénétra dans la foule, écouta les conversations criées et les murmures, regarda les bouches qui formulaient un chiffre, les mains qui topaient là, tout ce langage à la fois bruyant et secret des marchés qu'elle était confondue d'avoir négligé jusque-là.

A une heure, elle savait ce qu'elle voulait savoir et combien environ il serait possible de demander pour les herbages. Pourtant, elle eut l'étonnement de voir une fermière qu'elle connaissait un peu la regarder sans répondre à son salut. Elle la crut lunatique et entra chez le pharmacien où le château avait aussi une petite note.

Le gros homme en blouse blanche servit les trois ou quatre clients qui la précédaient et passa son tour. Elle allait réclamer quand, à un regard, elle comprit : on allait lui refuser le crédit. Alors, rouge jusqu'aux cheveux, elle sortit bouleversée.

Elle marcha pour se remettre et entra dans

l'église. Elle avait pensé aller manger quelques gâteaux chez le boulanger pour oublier l'heure du déjeuner, mais la faim n'était plus là, elle ne sentait plus que cette blessure. On dit que plaie d'argent n'est pas mortelle, mais quelle plaie brûlante!

Elle s'assit au fond du chœur. Son hérédité huguenote — car les Almin de la Mazure trouvaient leur nom sur le *Rôle des nouveaux convertis de la Religion prétendue Réformée,* au moment du réveil des persécutions qui suivit la Révocation de l'Edit de Nantes, même un certain écuyer de ce nom avait dû ramer aux galères vers 1708 sur la *Guerrière,* à Marseille — ne l'empêchait pas, comme certains de ses coreligionnaires, de goûter le mysticisme romain et sa sensualité séduisante. Et elle priait aussi bien dans le temple de la nature que sous la voûte ogivale.

Elle cacha sa tête dans ses mains. Ainsi, voilà où elles en étaient, les dames de Réaumont! A cette honte-là. Voilà où elle, Reine, la plus jeune, la plus forte et la mieux armée, avait permis qu'on glissât. Car tout était de sa faute. Elle avait accepté cette vie paresseuse, consacrée à sa mère, mais aussi au culte de leur grandeur passée. Quand on veut rester les « dames du château », il faut de l'argent, et pour avoir de l'argent il faut le gagner. Eh bien! elle allait s'y mettre, elle, Reine Almin de la Mazure, et apporter toute sa volonté à gagner de l'argent.

Arrivée là, elle regarda autour d'elle, et vit, au-dessus du chœur, un grand Christ de bois sculpté, venu du fond des âges croyants, tout naïf et tout tragique, et elle eut un peu de honte, en songeant aux marchands du temple, de venir parler d'argent à Dieu chez lui.

Alors, elle se leva, mais, avant de sortir, elle fit un serment : « Je referai la fortune des Almin de la Mazure, parce que c'est juste et pour l'employer au bien comme ils l'ont toujours fait. » Et elle sortit la tête haute, débarrassée de l'opprobre sous lequel elle était entrée et comme si cette longue lignée de gens de robe dont elle descendait, ces conseillers, ces juges, droits et purs, qui, jamais, disait son père, n'avaient transigé avec leur conscience, ni avec leur foi, étaient là, présents à ses côtés, pour soutenir sa juste cause.

A peine eut-elle fait vingt pas sur la petite place, pourtant, qu'elle revit la pharmacie, et que la honte lui revint. Mais ce fut encore comme un coup de marteau sur sa résolution. Elle serra les mâchoires : « Tout de suite chez le boucher. » Et ainsi qu'elle le faisait lorsqu'elle avait quelque dure corvée à accomplir, par exemple un rendez-vous chez le dentiste, elle se redit le mot historique et canaille de Turenne : « Tu trembles, carcasse! Tu tremblerais bien davantage si tu savais où je te vais mener tout à l'heure! »

La boucherie se tenait un peu à l'écart de la place. Deux heures approchaient, vidant les rues et remplissant les auberges. Reine jeta un regard dans la petite boutique et ne vit personne. Sans doute la famille était-elle à table. Elle trouva le moment propice et entra entre les rouges établis, les crocs où pendaient des lambeaux sanguinolents. Derrière la cloison vitrée, on entendit du bruit et quelqu'un entra.

C'était le patron en personne, ce qui la satisfit, car elle avait craint d'avoir affaire à la bouchère, une grosse femme, à la fois morne et rogue, qu'elle n'aimait guère. Lui montrait, dans une carrure

athlétique, une face cuite au grand air de la campagne et des tranchées, puisqu'il revenait de la guerre. Il possédait une grande réputation de bel homme avantageux, et cent histoires couraient sur lui, dont Réaumont recevait l'écho par Cornélie et les laveuses. Au demeurant, plaisant pour toute femme, des grand'mères qu'il flattait aux tendrons qu'il faisait rire.

Reine, qui n'ignorait pas les usages locaux, et voulait tout employer pour réussir, commença par quelques considérations sur sa venue au bourg par ce jour de foire malgré le mauvais temps.

— Mais je voulais absolument vous voir, monsieur Héricher, et parler de nos affaires.

Inconsciemment, elle mettait dans sa voix harmonieuse, raffinée, dans ses beaux yeux pers, couleur du temps ce jour-là, dans sa noble figure, toute la séduction dont elle était capable.

Le boucher l'écoutait avec une visible complaisance. Pourtant, il voulut rétablir les choses.

— Nos affaires, que vous dites, mademoiselle Almin? Mais comment qu'vous voulez dire?

Reine prit un air dégagé en jouant avec son stick.

— Oui, il y a d'abord votre note, je tiens à régler cela le plus tôt possible. Et puis, autre chose, vous avez parlé une fois au père Poignant des herbages, je crois?

La figure de l'homme changea. Les yeux bleus qui se plissent. La bouche énorme qui se serre. Attention, voilà l'affaire secrète et inattendue qui amène la demoiselle du château! Croisons le fer. La figure, après cet éclair de vérité, reprit son expression bonasse.

— Ah! les herbages! répéta-t-il avec une espèce de stupidité.

— Oui, dit Reine, qui se lassait toujours la première de battre les buissons normands. Nous nous décidons à en tirer parti. Après tout, on ne doit rien laisser perdre, maintenant.

Elle essayait de garder son air libre de fille riche que les contingences matérielles n'atteignent pas et qui ne veut envisager que les principes.

— Ah! c'est ça, dit le boucher, marquant le coup, je me disais, *aussite!*

Reine dut reprendre la chose à pied d'œuvre.

— Mon père ne voulait pas louer ces prairies, expliqua-t-elle. La perspective du château ouvre dessus, cela l'aurait dérangé d'y voir des bêtes au pâturage. Mais, après tout, cela nous est égal, tout à fait, complètement.

Elle s'enlisait dans les paroles inutiles qu'il écoutait sans broncher, avec un œil presque voilé, mais aigu. Alors elle fit un effort et reprit :

— J'ai pensé que vous désiriez peut-être les louer pour votre bétail...

Il fit un geste vague.

— Oh! désiré, j'dis pas, j'dis pas. On a toujours besoin d'herbages dans not' métier. Mais faudrait pas croire qu'les vôt' sont de ces meilleurs, mam'zelle Almin!

Reine avala le gros hameçon.

— Par exemple! Une herbe pareille! Si vous voyiez le foin...

Il ricana :

— L'foin à la maîtresse Doudement!

— Mais, j'en ai besoin pour mon cheval, dit-elle avec hauteur. Pour le reste...

Elle s'arrêta court, s'apercevant pour la première

fois du cadeau énorme que le château faisait encore ici à la ferme. Elle renoua en hâte :

— C'est un foin de qualité, je vous assure.

Héricher se mit à rire silencieusement, comme d'une excellente plaisanterie, mais il ne répondit pas. Alors, décontenancée, à bout de paroles, elle jeta, très sèche :

— Si vous n'en voulez pas, n'en parlons plus.

Il y eut un changement instantané sur la figure de l'homme de l'abattoir. L'air bonasse, il dit :

— Mais, mais, mais, mam'zelle Almin, faut pas vous *effoucher* comme ça! Qui qu'c'est? On peut bien causer. J'dis pas oui, mais j'dis pas non.

Malgré son impatience d'avancer le marché, Reine sentit qu'il fallait rester sur ce demi avantage et avança sa main gantée de cuir épais.

— Alors, à bientôt, monsieur Héricher. Rappelez-vous que vous trouverez ma mère tous les jours après quatre heures.

Le boucher saisit la main dans sa paume énorme et la serra avec précaution.

— Ça sera toujours avec plaisir et honneur que j'irai au château, fit-il en appuyant sur le mot.

Et, pour la première fois, il laissa peser sur la jeune fille un lourd regard qu'elle ne comprit pas mais qui la mit vaguement mal à l'aise.

Elle se tourna vers la rue.

— Oh! il neige! Eh bien! par exemple! Je n'ai que le temps de retourner.

Maît' Héricher prit ses manières les plus cordiales.

— Mam'zelle Almin ne va pas s'en aller comme ça! Elle se perdrait dans nos chemins, le temps de gagner le château avec ses pauvres petits pieds!

Reine le regarda, étonnée.

— Mais, vraiment, ce n'est pas la première fois que je me trouve dans la neige. Non, prêtez-moi seulement un parapluie.

— Point, dit délibérément le gros homme en se dirigeant vers la porte. Je m'en vas atteler et vous reporter.

Il était dehors, et Reine, étourdie, dut accepter presque de force une prévenance qui dépassait son désir. Mais, comme les flocons s'épaississaient, elle fit réflexion qu'après tout l'idée n'était pas mauvaise et qu'en vingt minutes le cheval fougueux du boucher la mettrait à Réaumont auprès du feu de bois, de sa mère, de son livre et du plateau à thé.

A peine en était-elle là que, comme dans un conte de fées, la voiture se rangeait devant la grille de la boucherie.

Maît' Héricher, tout vêtu de poil gris, la happa littéralement de ses mains puissantes et elle se trouva assise dans la légère voiture à deux roues, derrière un cheval nourri à l'avoine et qui dansait d'avance.

Le bourg traversé à toute allure malgré les obstacles, la vallée coupée, il fallut remonter la côte. Devant la bâche, la neige tendait un rideau blanc, déjà la housse de cuir du cheval disparaissait sous une couche unie. Et Maît' Héricher fit une réflexion inattendue :

— On est quasiment comme dans un lit, dit-il.

Reine ne parut pas entendre. Elle commençait à regretter d'avoir accepté l'offre obligeante.

Il y eut un long moment de silence. La voiture arrivait au haut de la côte et le cheval reprit son trot allongé qui, au gré des secousses du léger

équipage, jetait fréquemment Reine contre le poids lourd du conducteur.

Ce ne fut pourtant qu'à l'entrée de Réaumont que l'homme osa ce qu'il méditait. Fût-ce parce que les cavées du long village offraient une ombre propice ou parce que, ainsi qu'il arrive aux véritables couards, il ne trouva de courage que dans le dernier moment? Le cheval, l'ardeur un peu abattue, trottait plus doucement le long d'un grand talus, lorsque de son bras gauche le boucher enveloppa la jeune fille d'une étreinte de brute.

La seconde de surprise passée, elle se débattit, mais l'autre arrêta le cheval rompu à ses caprices et, de sa main libérée essaya d'arracher les boutons du manteau.

Alors Reine ne fut plus qu'une révolte. Avec la force d'une bête intacte qu'aucun instinct n'asservit, elle bondit, griffa, mordit et ne sut jamais comment elle s'était trouvée debout sur la route, ivre à la fois de colère et de victoire, tandis que la voiture continuait d'un train d'enfer derrière le cheval férocement fouetté.

Elle se regarda. Un bouton enlevé de sa jaquette avait déchiré l'étoffe. Son chapeau, son stick, sa pelisse, jetés par le goujat, gisaient sur la neige. Elle tremblait encore de répulsion. Ces mains de tueur! Cet homme-là! L'offense intolérable de l'intention la brûlait comme un fer à blanc.

Le premier moment passé, elle regarda autour d'elle. Le ciel s'obscurcissait, jaune et lourd, au-dessus des hêtres du talus. Mais la clarté pure de la neige fraîche prolongeait le jour jusque dans cette cavée profonde.

La pensée qu'un témoin aurait pu se trouver là lui donnait la nausée. Elle remit son chapeau, en-

roula son voile, rajusta son manteau et, comme elle ramassait le petit bambou flexible, elle aperçut un chien qui venait vers elle du croisement des chemins.

C'était un beau pointer blanc et brun. Elle le reconnut, car elle n'oubliait jamais une bête qui lui avait plu. Le chien du capitaine Fortembosc. Elle frémit. Quelqu'un se trouvait donc là dont on n'entendait point les pas ouatés par la neige? Quelqu'un qui avait vu, sinon la lutte ignoble dans l'ombre de la voiture, du moins l'étrange arrivée de la demoiselle du château sur le chemin, la chute de son chapeau, de sa canne, le départ enragé du cheval fouaillé?

Alors, elle se redressa, serra sa fourrure autour de son cou et, tout son orgueil sur elle, elle fut, plus que jamais, Reine Almin de la Mazure en promenade d'agrément, malgré l'heure, malgré le froid, malgré la neige, malgré l'offense. Et elle vit enfin Isaac Fortembosc qui approchait.

Il avançait, à pied comme elle, un fort bâton à la main et tout hirsute de peaux de bêtes. A peine quittait-il l'ombre du talus et, déjà, elle avait lu sur sa figure qu'*il savait*.

Ce fut un des moments les plus pénibles de sa vie. Son orgueil saigna. Cet homme-là avait vu l'incroyable chose et elle sentit que sa figure ne lui obéissait plus et que la honte y montait.

Quand il fut près d'elle, il s'arrêta et se découvrit. Elle s'arrêta aussi, surprise à travers son désarroi, car jamais elle n'avait adressé la parole au sieur de Bois-Mauger, et elle attendit, le cœur battant dans sa gorge, les paroles irréparables que celui-ci allait dire.

— Bonsoir, mademoiselle Almin, prononça tout

uniment Isaac Fortembosc, il est bien tard. Permettez-moi de vous reconduire jusqu'au château.

Alors, délivrée. elle essaya de rire et dit enfin :

— Mais, j'ai l'habitude, monsieur, je vous remercie! Pourtant, ce soir, je...

Elle s'arrêta et reprit :

— Je veux bien, je ne suis pas très rassurée.

Sans rien ajouter, ils se mirent en marche dans la cavée.

Le chien les précédait, flairant la neige ou s'y roulant. Reine dit :

— C'est un beau pointer. Il doit être bon à la chasse.

— Ah! dit avec vivacité Fortembosc, comme si elle avait trouvé le seul sujet de conversation qu'il fallait, ça, c'est un as que Filou, ah! mais un as! Tenez, pas plus tard qu'hier, il m'a débusqué deux lièvres. Et intelligent! Il ne lui manque que de causer!

Le mot vulgaire la heurta. Sans se l'avouer, elle s'était préoccupée du chasseur depuis leur rencontre. Elle ne connaissait plus d'hommes. Tête baissée, elle jeta vers son compagnon un de ces insidieux regards féminins qui se renseignent d'indices.

Ainsi vue de bas en haut, la figure d'Isaac Fortembosc lui parut saisissante. Oui, comme elle l'avait déjà trouvé, le dessin des traits ne manquait pas d'harmonie, mais le front caché devait être bas, et la bouche, tout à coup, lui déplut par sa mollesse, son épaisseur sous la moustache en brosse et, avec cette implacable décision féminine qui ne semble basée sur rien et qui, pourtant, trompe rarement, elle le rangea dans la catégorie des hommes « déplaisants ».

Cependant, ils continuèrent à échanger quelques paroles insignifiantes sur la température, la saison et l'état des routes. Puis, quand ils furent à la grille du château, elle dut, en remerciant le propriétaire du Bois-Mauger de son escorte, lui tendre la main.

Alors, malgré qu'il n'eût un geste ni une parole déplacés, elle retrouva dans ses yeux d'un bleu dur, le mème regard qu'elle avait vu sur la figure enflammée du tueur.

IV

La solitude de sa chambre lui fut une délivrance.

Car sa mère devait rester dans le cercle enchanté qui, depuis quelque temps, se traçait autour d'elle. Et, à son retour, Reine avait parlé de tout excepté de ces deux choses incroyables : le refus de crédit au château et le manque de respect à M^lle^ Almin de la Mazure.

Elle défit ses cheveux qui tombèrent en longs serpents noirs sur son kimono et prit le peigne. Quelles aventures en ce jour d'apparence si semblable aux autres! Malgré son dégoût, malgré ce sentiment d'horreur physique, malgré ses tourments plus terre à terre, mais si cruels, d'ordre matériel, il y avait là quelque chose, quelque chose qui l'animait singulièrement, *la seule chose*, peut-être, capable de l'animer.

Elle sépara ses cheveux en deux masses et commença de les brosser. Lorsqu'elle était assise ainsi, ils touchaient le sol. Du temps où M. Almin était encore magistrat à Roville, dix ans plus tôt, Reine commençait à aller dans le monde. Une nuit de mardi-gras où il y avait bal costumé chez le général, elle s'était déguisée en Ophélie et ses cheveux

noirs sur sa robe blanche scintillante, coulaient... Bien des regards, sur elle cette nuit-là, l'avaient brûlée. Elle releva la tête. Les mêmes regards que ceux du boucher...

Elle se mit à marcher à travers sa chambre. Non, non, pas les mêmes! Il y a des regards d'homme qui sont un délicat hommage. Le désir peut y paraître sans offenser. Mais, aujourd'hui, qu'y avait-il en elle pour s'attirer ceci?

Ses cheveux nattés, elle alla prendre son manteau à une patère et considéra le bouton arraché et la déchirure qu'elle avait dû dissimuler en entrant... Et cette chaude rage qui la rendait si forte dans la voiture l'inonda d'une vague de sang. Comment le tueur de bœufs avait-il osé porter la main sur elle, Reine Almin de la Mazure?

De la poche du manteau, son porte-monnaie tomba. Elle le ramassa et, machinalement, l'ouvrit. Il contenait une de ces vilaines coupures municipales qui submergeaient alors les campagnes. Elle la déplia et lut : *Ville de Basseville.* Cinquante centimes.

Alors elle eut une sorte d'éclat de rire. Parbleu! Ceci expliquait cela! On n'eût pas risqué d'offenser le château dans sa splendeur, mais maintenant qu'elle n'était plus qu'une jeune fille sans argent, sans crédit...

Elle passa dans la chambre contiguë de sa mère pour lui porter le dernier baiser de nuit si tendrement donné et reçu. Jusqu'à quand faudrait-il lui cacher cette détresse nouvelle?

A sa rencontre, comme toujours, les chères prunelles lavées de larmes vinrent la chercher. O divin amour de sa mère, que ne pouvait-elle faire pour lui! Mais le premier mot la déconcerta.

— As-tu pensé à passer chez le pharmacien, pour le soufre?

Reine se baissa pour ramasser une épingle et se donner du temps. Elle avait espéré que sa mère oublierait ce médicament nécessaire au petit fox Bill. Il fallait mentir et c'est difficile quand on n'a pas l'habitude. Enfin elle dit d'un ton dégagé :

— Ah! c'est vrai, le pharmacien! Je, j'étais si occupée de cette affaire du boucher...

Mme Almin eut un regard étonné.

— Mais tu ne m'as pas parlé du boucher.

C'était vrai. Elle avait, en rentrant, étourdi sa mère de paroles sur la neige, la foire, les gens rencontrés, pour éviter le sujet. Et Mme Almin n'avait posé aucune question directe.

Le moment était venu. Reine se tint debout au chevet, arrangeant le rideau, de façon que sa mère ne vît pas sa figure.

— Naturellement, j'ai vu Héricher et nous avons parlé des herbages. Oh! il les voudrait bien, mais il est si retors que c'en est désagréable...

Il y eut un petit silence et la voix de la vieille dame prononça :

— Tu vois, c'est plus difficile que tu ne croyais.

Reine dit un peu plus sèchement :

— Avec lui.

Alors Mme Almin demanda avec angoisse :

— Mais la note?

Reine s'était baissée devant le feu et arrangeait les bûches avec les pincettes. Et ce n'est que lorsqu'elle se fut relevée qu'elle dit en regardant sa mère, cette fois :

— Nous en avons à peine parlé. Mais je vais lui envoyer un mot demain par Poignant pour lui dire que dans huit jours sa note sera entièrement réglée.

Comme toujours, la vertu des mots agit. A les entendre si assurés, tout sembla possible et peut-être même facile. Pourtant, la mère demanda, mais plutôt comme par acquit de conscience :

— Comment ferons-nous? Il n'y a aucune échéance... Je ne vois pas...

Reine eut ce mouvement de ses belles épaules que sa mère apprenait à connaître.

— J'irai à Roville. Le grand cachemire des Indes brodé de grand'mère ne nous sert à rien, toujours dans un tiroir...

A travers ses cils baissés, elle regardait attentivement le fin visage d'ivoire sur l'oreiller et le vit se crisper. Les mains restées belles se levèrent :

— Oh! Reine! Le cachemire de maman!

Alors s'approchant, elle se laissa glisser à genoux. Et sa figure tout près de l'autre, elle dit ardemment :

— Ecoute bien, maman, ce sera la dernière fois. Après, nous nous tirerons d'affaire, je te le promets. J'ai trouvé un moyen. Non, non, je ne veux pas encore te le dire, tu verras!

Elle l'embrassa, la cajola, serra dans ses bras forts le corps immatériel, et elle se disait : « Oui, je trouverai, je serai forte pour deux, mais qu'elle ne sache pas, qu'elle ne devine rien! »

Elle quitta sa mère rassurée et par contagion ne l'était-elle pas aussi? Couchée, l'obscurité subite lui révéla la grande blancheur de la neige étendue devant sa fenêtre sur les pelouses et les arbres, comme sur le pays tout entier.

Et, tandis que, la tête sur l'oreiller, elle entrait dans le pays enchanté de ses nuits, — car elle était grande rêveuse, — elle revit Fortembosc avec son pointer tacheté, arrêté à la grille, Fortembosc, in-

cliné vers elle avec ce regard insistant dans ses yeux soudain durcis, et qui parlait avec sa voix forte et son accent traînant.

— Mais je les louerai, moi, vos herbages, disait-il.

Alors, elle sentit qu'elle lui souriait avec ce cœur soulagé qu'on a dans les rêves heureux, et elle s'endormit tout à fait.

V

Ce fut une semaine de fièvre pour Reine Almin. Peu à peu, elle voyait clairement ce qu'il fallait faire et elle le faisait.

Le voyage à Roville, d'abord. L'expédition chez les antiquaires qui prolongent le moyen âge autour de la cathédrale. Le plus généreux (ou le plus honnête) consentit à donner huit cents francs du merveilleux cachemire. C'était la somme à laquelle Reine se butait. Elle se rendit ensuite au Crédit Municipal et obtint trois cents francs de quelques bijoux. Une telle joie la possédait qu'elle passa chez le charcutier célèbre pour son boudin blanc et chez le meilleur pâtissier.

Pour la première fois, elle sentait l'offense lâcher prise comme une bête agrippée à laquelle on a porté un coup.

Le samedi, elle prit la facture Héricher, y joignit sa propre carte et les huit cents francs et l'adressa au boucher. Elle perdait ainsi un rabais de cinquante francs qu'elle savait possible. C'était, même dans sa situation, payer bon marché le plaisir du geste.

Elle appela Cornélie qui arriva, prête pour aller, comme tous les samedis, aux provisions à Rainville.

Elle parlait avec peine, comme lorsqu'on veut se plaindre sans trop savoir de quoi.

Debout devant la fenêtre, Reine suivait des yeux la petite servante qui s'en allait sous son parapluie, car la neige s'était changée en pluie. Elle parla sans se retourner.

— Je l'ai dit devant Cornélie, parce que c'est vrai, il a été grossier, l'autre jour.

— Mais tu ne m'en as rien dit, à ton retour!

Reine se retourna :

— Pourquoi t'ennuyer de ces choses? La vérité, c'est que nous avons eu tort de laisser courir cette note. Il ne faut pas donner barre sur nous à ces gens, vois-tu.

Son habile diversion parut réussir. Comment M^me^ Almin irait-elle, après cette histoire d'argent, chercher une *autre sorte* de grossièreté?

La vieille dame soupira :

— Quel chagrin pour moi, ma pauvre fille, de te voir réduite à ceci!

Reine alla l'embrasser avec élan, avec même une sorte de joie et, à genoux, à côté d'elle, ardemment, elle dit :

— Vois-tu! maman, c'est le commencement de quelque chose. Laisse-moi faire, je veux nous tirer de là. Voilà Héricher réglé et, maintenant, nous ne mangerons pas de viande que nous ne pourrons payer comptant.

Elle s'établit sur ses talons, devant le foyer, et, tout en tisonnant, elle s'expliquait :

— Il y a mieux à faire avec la basse-cour, tout ça va très mal. Je vais essayer de comprendre. En somme, si je m'en occupais sérieusement... Tiens, la nourriture des volailles, par exemple, qui coûte si cher chez le grainetier de Basseville, il faudrait

l'obtenir de la mère Doudement sur la plus-value de ses terres. Quoi! C'est normal après tout. Nous pourrions aussi avoir des lapins à fourrure... Je t'assure que je vais me débrouiller.

Mme Almin écoutait, charmée de cet entrain, de cet espoir nouveau. Reine se mit debout, d'un seul mouvement de son corps bien musclé, et elle termina :

— Et puis, il y a les herbages.

Et comme sa mère l'interrogeait.

— Il n'y a pas qu'Héricher, dit-elle, la bouchère de Raymesnil les louerait bien...

Car c'était sa nouvelle idée, l'idée qui lui dissimulait le visage de Fortembosc, ce visage auquel elle avait souri, en rêve, heureuse et comblée.

Pendant les quinze jours qui suivirent, elle rencontra le maître du Bois-Mauger dans toutes ses sorties.

D'abord, ce fut le mercredi, en allant à Grainetot à la boucherie avec la petite servante. Celle-ci ne pouvant expliquer ces choses compliquées : « Arrêtez-vous le samedi à la grille du château, et on viendra le mercredi. » Deux jours de viande seulement au château! Certes, la bouchère, une veuve de guerre, toute glorieuse de cette pratique inattendue, s'étonnerait, et ce seraient des réflexions oiseuses, peut-être singulières, que la Cornélie aux joues rouges répéterait phonographiquement. Et Reine avait inauguré son action nouvelle en se forçant à cette ennuyeuse démarche.

Nanties d'un pot-au-feu et d'escalopes, — trois jours de repas, — elles sortirent de la boutique étroite où se bousculaient les commères de Grainetot, charmées de frôler « Mademoiselle Almin » en

acheteuse. Reine était de méchante humeur. Comment entretenir Mme Farou au milieu de ses clientes de la question qui nécessitait de si savantes préparations, approches, contre-approches, feintes et dérobades? Comment prononcer cette parole incroyable et presque inconvenante : « A propos, vous n'avez pas besoin d'herbages? »

Elle maudissait ce protocole et ne trouvait pourtant la possibilité de le secouer, mais cela lui faisait toucher ses difficultés de plus près, jusqu'à l'enrager.

Suivie de la petite Poignant, elle sortit sur le « carreau » du village, où les grands arbres se mêlaient si intimement aux maisons, et c'est alors qu'elles virent, débouchant de la route qui venait de Bois-Mauger, Isaac Fortembosc précédé de son chien. Il y eut, d'abord, l'ordinaire rencontre des deux bêtes, grondant, reniflant et faisant connaissance générale. Agacement de Reine, roue évidente du chasseur, ébaubissement de la servante. Enfin, impossibilité de se croiser sans arrêt à cause des chiens si sociables. Reine allait pourtant poursuivre en prenant son air le plus de la Mazure, lorsque le sire de Bois-Mauger s'arrêta et, aussi sûrement qu'un frein, le réflexe social de la hautaine fille joua pour l'arrêter de même.

Le gentleman-farmer (c'est ainsi que Reine le nommait à présent) se découvrit. Oui, le front est bas et têtu, les yeux rusés, la bouche presque ignoble. Seul, un espace noble de la racine du nez aux ailes, et ceci faisait une sorte de réparation à la physionomie jusqu'à la rendre acceptable. Reine vit tout cela en une seconde et laissa l'ombre d'un sourire éclairer sa figure. Mais, inclinant seulement un peu la tête, elle offrit la main.

Il y eut l'échange des premiers mots insignifiants qui couvre l'abordage émouvant. Car Reine se sentait étrangement troublée sans pouvoir se l'expliquer. Et, comme une image sur l'écran, passa dans sa mémoire la scène de son rêve.

« Je vous les louerai, moi, vos herbages... »

Et ce fut comme si elle l'entendait le dire et comme si son trouble s'expliquait enfin. Alors, inconsciemment, tout son être fut complice; elle laissa luire ses dents magnifiques sur ses lèvres et ses yeux eurent le regard appuyé qu'il faut pour convaincre un homme.

Néanmoins, ils ne parlèrent strictement que de la température, de la douceur de ce jour d'hiver plein de brumes et de moiteur. Il dit gauchement :

— Quelle différence avec la dernière fois, toute cette neige!

Elle sourit encore.

— J'ai trouvé une primevère fleurie dans la cavée, fin janvier, croyez-vous?

D'un air de grosse malice, il fit :

— Ah! une *promezole!*

Ils éclatèrent de rire à l'ouïe du joli nom paysan de la fleur normande. Et une sorte d'intimité leur vint tout à coup d'avoir ri ensemble.

Mais Reine se reprit très vite. Ne sentait-elle pas derrière elle les commères de la boucherie, plus loin l'épicière sur le « pas de sa porte », près de l'église le bedeau qui en sortait comme par hasard, et, à travers des haies, au-dessus des talus, derrière les troncs, vingt yeux aigus qui épiaient la conversation de la demoiselle de Réaumont avec maît' Isaac de Bois-Mauger?

Et, aussitôt, prunelles éteintes, lèvres serrées,

corps redressé, elle présenta, aux yeux étonnés du capitaine Fortembosc, M^lle de la Mazure.

Ce fut comme s'il s'éteignait aussi, retombant soudain à son rang de hobereau paysan avec sa gaucherie soldatesque, sa timidité près des femmes de ce monde fermé. Et il ne trouva pas un mot à répondre à son adieu hautain.

Reine descendit la colline d'une allure joyeuse. Cornélie n'osait protester et courait pour la suivre. son panier au bras, en claquant ses petits sabots. Sa maîtresse fredonnait des airs gais, sifflait Bill, s'arrêtait pour arracher un rameau de lierre, une fougère, et elle demanda à la petite Poignant :

— Il a fait toute la guerre, le capitaine Fortembosc?

— Oh! oui, dit l'enfant. Quoique ça, l'est pas parti des premiers.

— Il n'est pas si vieux? fit Reine vivement.

— J'sais pas, mé, combien qu'i peut avoir. Toujours bien dans les quarante à cinquante!

— Que tu es bête, ma pauvre fille! cria presque la jeune fille. Quarante et cinquante ce n'est pas la même chose.

L'enfant parut surprise. Jamais sa belle maîtresse ne la rudoyait. Elle ouvrit la bouche d'étonnement. Reine éclata d'un rire joyeux qu'on n'entendait plus depuis longtemps au château.

— Allons, allons, je plaisante. Tu es si jeune, Cornélie. Quand tu seras vieille, comme moi, tu verras si ça compte, dix ans!

Elles arrivèrent au château après une course en règle que Bill accompagna de mille aboiements.

M^me de la Mazure parut sur le perron.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce qui se passe?

Reine gravit les marches basses trois par trois et se jeta au cou de sa mère.

— C'est une course, une course! J'avais handicapé Cornélie de cinquante pas, à cause de ses sabots; mais je l'ai rattrapée.

La petite, les joues chaudes sous ses cheveux croulants, riait aux larmes comme une écolière.

— Mais, vraiment, dit la vieille dame, je n'ai jamais rien vu de pareil!

Elle souriait bénignement, heureuse, sans doute, d'un peu de joie, d'un peu de bruit dans la grande demeure déserte et morte, heureuse de voir sa fille trop grave secouer ses soucis et sentir sa jeunesse. Et elle demanda :

— As-tu réussi?

— Réussi? Non, dit-elle. Il y avait trop de monde à la boucherie. Je n'ai pas pu parler avec Mme Farou. Seulement...

— Seulement?

— Rien. C'était difficile le premier jour. Je verrai la prochaine fois. Il ne faut pas leur courir après. Tu sais comme ils sont.

Elle avait repris son assurance. Elle songeait :

« Ce sera M. Fortembosc qui me les louera, les herbages. »

Elle parla pourtant de lui à sa mère. Il fallait l'habituer à cette idée folle que rien de véritable ne venait appuyer et que, mystérieusement, elle savait certaine.

— J'ai rencontré le capitaine Fortembosc tantôt, dit-elle au dîner que Cornélie leur servait devant le feu du petit salon (la salle à manger était si grande à chauffer!). Tu sais? Le propriétaire de Bois-Mauger, là-haut.

Mme Almin réfléchit un instant, sa figure de fine cire tendue vers sa fille.

— Oui, oui, bien sûr, je l'ai rencontré à une de ses permissions. Il vit tout seul, je crois, dans ce petit rendez-vous de chasse à Grainetot?

— Juste, fit Reine qui épluchait une noix avec attention. Eh bien! figure-toi que je lui ai parlé. Déjà, l'autre jour, nous avons fait quelques pas en revenant de Basseville. Alors, aujourd'hui, au carreau de Grainetot, nous nous sommes arrêtés à cause des chiens, naturellement.

Comme elle se taisait, Mme Almin demanda :

— Comment est-il? Je ne me souviens pas bien.

Reine haussa les épaules.

— Quelconque, grand, fort.

— Mais, fit encore Mme Almin, l'avais-tu rencontré quelque part?

Reine montra un soupçon d'agacement.

— Ma pauvre maman, quand te mettras-tu dans la tête que nous n'en sommes plus aux présentations officielles? Les temps des bals de la Préfecture sont révolus pour nous. Ici, il faut vivre à la mode d'ici.

Mme Almin prit cet air peiné des vieilles gens qui voient les mains qu'elles aiment jeter bas l'édifice sacré où elles vivaient.

— Mais nous avons vécu à Réaumont comme des gens de notre monde.

— Quand papa l'a acheté en 1908, nous y venions trois ou quatre mois. Est-ce comparable? Notre vie était à Roville, tu le sais bien.

— Pourtant, nous commencions à voir nos voisins, les de Fatouville, les filateurs de la vallée, à Raymesnil les Boittout, à Varvannes les de Lestang et les vieux Val-Torp.

— Des relations, cela, maman, pas des amis. La mort de papa a tout tranché. Déjà, ses malheureuses expériences en avaient refroidi plusieurs. Et puis la guerre...

— Ah! soupira la petite dame, quelle jeunesse tu as eue! Comme je regrette de ne pas t'avoir mariée à dix-huit ans!

Reine rêvait, les yeux sur la flamme mouvante. A dix-huit ans, la vie venait vers elle, facile, dorée comme un matin de printemps. Tous ses danseurs de la Préfecture et puis un jeune substitut lui composaient une petite cour. Pourtant, elle ne gardait pas un seul souvenir d'amour. Parce que, toujours, elle avait espéré l'impossible, quelqu'un qui ne venait pas, un autre enfin, *le vrai*...

Elle soupira :

— Ma pauvre jeunesse!

Qu'y avait-il donc eu en elle? Un pressentiment? Tant de ses amies de ce temps-là, pourtant, s'étaient mariées ou avaient fait leur vie digne d'être vécue. Et elle? Des cendres, comme celles-ci.

Elle se leva, prit les pincettes pour redresser une bûche qui penchait et fit éclater un bouquet d'étincelles. Mais sa mère continuait à parler et elle attrapa au vol les paroles qu'elle disait :

— ...Tout le malheur vient de Réaumont. Si ton pauvre père ne s'était pas entiché de ce domaine, nous serions encore à Roville.

Reine se leva.

— M. de la Palisse ne s'exprimerait pas mieux, maman.

— Tu sais bien ce que je veux dire; tous les ans il fallait rester plus longtemps ici.

— Pourtant, nous avions encore notre maison de Roville.

— Hélas! fit Mme Almin, doucement amère puisqu'elle ne pouvait l'être autrement, c'est l'année même de sa mort qu'il nous l'a fait quitter.

— Il le fallait bien, il y avait trop d'argent enseveli dans ces terres, après les expériences de papa. Et deux maisons, c'était trop lourd.

La vieille dame agita sa petite main.

— Je sais, mais je le regrette encore. Je suis une femme des villes, moi. Je me serais toujours tirée d'affaire à Roville.

Reine se mit à rire en caressant la main agitée, le poignet frêle avec les veines bleues si visibles qui l'attendrissaient toujours. Se tirer d'affaire! Ce mot appliqué à sa mère! Il y eut des sourires, un baiser, tous ces petits intermèdes de tendresse qui rendent éternelles, dans ce qui sera le souvenir, de telles minutes, et puis Mme Almin revint à la nouvelle du jour dans des jours qui en contenaient si peu.

— Alors, tu as parlé avec ce M. Fortembosc?

Reine eut un mouvement. Elle n'en était plus là.

— Mais oui. Un instant.

— Et qu'est-ce que vous avez pu trouver à dire?

— Ma foi, des lieux communs. Le temps, les chiens, est-ce que je sais?

Mme Almin eut un regard plus fixé sur sa fille, un de ces regards qui *regardent* vraiment au lieu du glissant coup d'œil de l'intimité qui ne fait que voir. Reine devina. Sa mère allait songer au « parti » possible. Tous les voisins n'y avaient-ils point passé? Elle en conservait une espèce d'horripilation. Ce n'est pas ainsi qu'elle avait voulu se marier. Et malgré tout l'appel de son être vers la vie normale des femmes, elle préférait rester incomplète que de s'apparier ainsi. Et elle marqua ce

redressement orgueilleux du buste que sa mère connaissait bien. Mais il n'y eut pas de mots prononcés.

L'hiver continua avec des douceurs subites et des reprises de froid. Mme de la Mazure ne sortait qu'aux jours assurés de soleil, tandis que Reine ne manquait pas sa promenade quotidienne. Même, elle partait avec un entrain nouveau qu'elle n'eût pas voulu reconnaître.

Si on lui avait dit qu'elle poursuivait un but, n'aurait-elle pas ri en se moquant? Pourtant, au fond d'elle-même, un mouvement secret hâtait ses gestes lorsqu'elle coiffait son chapeau et disposait quelques bouclettes sous la passe, lorsqu'elle serrait autour de son long col la cravate blanche piquée d'un fouet d'or.

Souvent, elle prenait son petit tonneau et Bob. Alors, elle poussait vers Torp-Mesnil, parfois jusqu'à Saint-Maclou ou Gerville. Le poney trottait encore bravement, comme font les bêtes que la race tient jusqu'au bout. Et sur la vaste plaine toujours endormie du lourd sommeil de la terre, ou au détour des cavées dans les villages, ou en haut des côtes qu'elle montait au pas, elle guettait une silhouette, une tête coiffée d'un feutre cabossé, la personne large et haute du maître de Bois-Mauger.

Déjà, elle s'était fait une excuse à son propre usage. « Il louera les prés. » Et pourtant, aucune raison valable ne pouvait être invoquée pour cela, sauf, toutefois, le bruit qui courait le pays que M. Fortembosc (car on ne lui donnait pas le qualificatif de *Maître*, ainsi que le décrète le protocole normand envers ceux qui ne « cultivent » pas

à proprement parler), que M. Fortembosc allait quitter le Bois-Mauger.

A vrai dire, cela ne signifiait pas qu'il fût disposé à s'établir herbager, comme beaucoup le faisaient dans la contrée devant cette mine à exploiter. Mais on disait qu'il avait de l'argent frais, sa solde de capitaine ayant fructifié tandis que le petit revenu de la propriété s'était amassé entre les mains du couple qui le servait.

Et tout ceci n'était comme rien auprès de la voix qui disait à l'oreille de Reine : « Il louera les herbages si tu t'en donnes la peine. »

Elle le rencontrait à presque toutes ses sorties quand elle était seule. C'était à croire qu'il surveillait à la longue-vue les grilles du château bien découvert sur son mamelon qu'enserrait amoureusement la route blanche, la même qui, après avoir franchi la rivière et coupé la vallée, remontait vers Grainetot en doux lacets.

Si elle était en voiture, il la saluait d'un grand geste qui lui donnait quelque noblesse. Et il restait, tête découverte, à la regarder passer. Quand la rencontre avait lieu à pied, il paraissait hésiter à s'arrêter et Reine continuait sans fléchir le pas.

Ce fut ainsi qu'il eut à la secourir une fois. Après une pluie incessante de deux jours, Reine décida de profiter du soleil qui promettait une belle après-midi. Elle atteler Bob et partit, son chien à côté d'elle.

Les cavées sentaient la mousse humide et l'odeur sucrée des primevères qui, par mille touffes, à présent, les fleurissaient. Au-dessus des hêtres encore noirs, les corbeaux amoureux tournoyaient déjà en croassant à la recherche des vieux nids.

Au retour de sa tournée sur le plateau, Mlle Almin descendait au petit trot la côte douce de Grainetot vers Rainville. Enfoncée dans une songerie assez vague, elle suivait le milieu de la chaussée lorsqu'à un tournant elle se trouva presque nez à nez avec une voiture. C'était le boucher de Basseville qui crevait son cheval à monter. Rouge de colère ou de rancune il cria :

— On ne tient donc plus sa droite?

Et il frôla le tonneau dans un orage de grelots.

Reine avait violemment tiré son cheval vers la droite. La route, à cet endroit, se trouvait bordée d'un taillis assez épais. Et l'humidité entretenait de ce côté une sorte de marécage d'ornières.

Ce fut dans la plus profonde qui prenait une allure de petit lac que l'équipage s'enlisa de la roue droite et faillit verser. Il pencha, pencha, puis resta collé du sol, l'autre roue s'étant enfoncée de son côté.

Le vieux Bob n'aimait guère l'effort. Il fit pourtant loyalement un ou deux essais, glissant des quatre sabots dans l'incroyable magma argileux et se dégoûta définitivement d'une aussi vaine tentative.

Reine hésita. Fallait-il descendre et se botter jusqu'aux genoux? Ou attendre le prochain passant? Elle restait là, chaude encore de peur et de colère contre le tueur qui l'eût — elle le sentait — fait verser sans un regard en arrière. Et elle restait là, dans cette ridicule position, incapable de se décider avec sa promptitude ordinaire.

Elle se calma enfin et, connaissant son vieux poney, allait se résoudre à descendre dans la glaise liquide, lorsqu'elle entendit un bruit de pas, et se retournant, aperçut Isaac Fortembosc.

Sans doute, la rencontre du boucher lui avait-il fait deviner quelque chose, car il arrivait à grandes enjambées et la héla.

— Mademoiselle Almin, voilà du renfort!

Elle cria gaiement :

— Vous voyez, monsieur, je suis enlisée!

— Qu'est-ce que c'est que ça, auprès des tranchées! fit-il.

Sans une seconde d'hésitation, il entra dans la boue. Là, il prit le poney au bridon pour le faire décoller et, aussitôt, alla pousser la voiture par derrière.

Sous son effort puissant, l'équipage démarra et se trouva bientôt hors de l'ornière.

— Eh bien, dit-il, mademoiselle Almin a voulu donner un bain à son cheval!

Il eut un rire tellement épais, que Reine aurait perdu aussitôt toute sa reconnaissance, si, tout en parlant il n'avait pas été arracher quelques genêts pour bouchonner les jambes fines de la petite bête.

Cela toucha la jeune fille. Quelle femme n'est sensible à une attention envers l'animal qu'elle aime? Elle épanouit son plus magnifique sourire.

— Vraiment, monsieur Fortembosc, je ne sais comment vous dire ma reconnaissance. Qu'est-ce que j'aurais fait sans vous?

Alors tout à coup décontenancé, il mâchonna des mots sans suite.

— Ouat! Pensez-vous? V'là-t-il pas!

« Il est vraiment trop commun », songea la part inconnue de Reine qui l'avait peut-être envisagé comme un mari possible, et elle devint aussitôt aimable comme elle l'était toujours avec ses inférieurs.

Tandis qu'elle parlait, il la regardait en dessous, à la façon d'un homme préoccupé d'une question qu'il n'ose poser. Et il se décida brusquement.

— Maît' Héricher vous a-t-il pas accrochée en passant?

Elle rougit d'un seul coup et se détourna pour arranger son fouet avant de répondre.

— Il nous a certainement frôlés! il ne s'en est pas fallu de beaucoup.

Elle entendit sous la moustache en brosse de l'ex-capitaine rouler un mot qu'elle ne voulut pas comprendre.

— Bah! dit-elle, il allait si vite!

Alors, il la regarda et elle fut tout à fait sûre cette fois qu'il n'ignorait rien, ni de la scène de la voiture au retour de Basseville, ni de la brutalité de sa vengeance manquée.

Et il lui fut impossible d'empêcher son sang impétueux de la trahir une fois de plus.

— Eh bien, monsieur, je vous remercie encore, dit-elle en rétablissant de nouveau toutes les distances. Nous allons repartir. Mon cheval est remis de son émotion.

Elle souriait un peu, juste ce qu'il fallait, en tendant la main au grand homme. Il la saisit vivement en se découvrant et la secoua un peu trop fort et trop longtemps. Elle dut l'enlever presque de force. Il restait là, tout près de la roue, de sorte qu'elle attendit encore. Alors, il ouvrit la bouche comme pour parler et la referma en se rangeant.

Elle fit un signe de tête et tira sur les rênes.

— Allons, Bob!

Déjà, elle ne le voyait plus. La route la reprit. La vallée venait à elle, beau gouffre mauve dont

la séparait encore des premiers plans baignés de soleil.

Le petit cheval voulut prendre le trot, mais elle le retint.

— Attention, Bob, dit-elle, tout haut, pas d'autre histoire pour aujourd'hui!

Comment lui eut-elle avoué ce qu'elle ne s'avouait pas à elle-même? Ce désir de rester plus longtemps en vue de celui-ci qui, là-bas, elle le savait, demeurait, les pieds dans la boue, la tête dans le soleil, sans un mouvement, la regardant s'en aller, diminuer et disparaître enfin entre les hauts talus pleins d'ombre?

VI

Maintenant, le nom d'Isaac Fortembosc devenait le refrain des plaisanteries entre les dames de Réaumont. Car Reine avait raconté à sa mère la scène de l'embourbement. Et chaque fois que sa fille rentrait de la promenade, M^me^ Almin demandait :

— As-tu rencontré le capitaine?

Rien pourtant qui prêtât moins à la gaieté que la situation. L'époque commençait où, après le grand gâchis de la guerre, il fallait produire et vendre. Or, les châtelaines ne produisaient rien et ne vendaient que leur fonds précieux qui ne durerait pas toujours. Déjà, M^me^ Almin fixait avec désolation les murs où manquait quelque belle pièce de faïence ou d'étain, ouvrait en soupirant les tiroirs aux dentelles et aux cachemires. Elle regardait alors sa fille avec appréhension, craignant qu'elle ne lui demandât quelqu'un de ses trésors. Et c'était entre elle une lutte de feintes et de ripostes où la mère essayait de fléchir la fille, où la fille s'irritait de la douce résistance de la mère.

Pourtant, Reine ne retournait pas à Roville. Elle voulait seulement habituer sa mère à la possibilité d'abandonner tel ou tel objet. Elle disait :

— On peut encore attendre, cela ne presse pas.

M^me^ Almin, parfois, se répandait en lamentations.

— Si notre argent n'avait pas été placé en Russie, nous serions riches.

Mais si Reine disait :

— Ah! oui, il en a eu, une idée, papa, de prendre de l'emprunt!

Mme Almin protestait avec toute la véhémence dont elle était capable et reprochait à sa fille de manquer de respect à la mémoire de son père.

Quand le nom du propriétaire de Bois-Mauger revenait sur le tapis, la vieille dame demandait des détails sans fin.

— Mais, maman, tu l'as vu, disait Reine.

— Oui, mais mal. Est-il distingué?

Reine pouffait dans son mouchoir.

— Ah non!

Mme Almin insistait :

— Pourtant, ce n'est pas un fermier. Il a peut-être été au collège...

Reine l'ignorait et souriait vaguement, revoyant la silhouette d'un chasseur, fusil à la bretelle, chien aux talons, d'un homme qu'elle jugeait au-dessous d'elle, qui ne lui plaisait pas et qui, pourtant, ne la laissait pas indifférente.

Une fois, Mme Almin demanda :

— Est-il protestant?

— Mais non, nous l'aurions vu au temple du Val-Torp ou à Raymesnil.

Alors la mère se renseigna auprès de Poignant, qui bêchait mollement un carré du potager, un matin ensoleillé de la fin de février.

Le vieux se redressa. Il semblait encore solide malgré sa figure édentée, sans âge, cuite et ravinée par de longues intempéries dans les jardins.

— M. Isaac Fortembosc, répétait-il en se relevant, la main sur les reins, l'est au Bois-Mauger.

Défunt son père, c'était pas un mauvais homme, mais...

Il leva le coude, significativement. Mme Almin, étonnée de si prompts renseignements, voulut poursuivre, mais elle recueillit plus que de vagues informations.

« L'était pas mauvais garçon. L'avait fait la guerre. L'était « monté » capitaine, qu'on disait, avec les *gros;* vivait tout seul dans son bois, côté des Goupil dont les parents avaient servi ses défunts parents. Non, l'était pas protestant. On dit qu'i n'est point riche.

Et il conclut sans jamais expliquer ses obscures paroles :

— Marchez, c'est un rude, 'Sieu Isaac, est un rude!

Reine leva ouvertement les épaules et entraîna sa mère.

— Tu écoutes de pareils lieux communs, maman! Mais tu sais bien que le père Poignant ne voit rien!

On lui connaissait maintenant de subites sautes d'humeur; elle brusquait parfois la vieille dame effarouchée. Et puis, elle lui demandait pardon, la couvrait de caresses avec emportement en songeant à sa fragilité.

Et, tout le temps, il lui semblait qu'un cercle se rétrécissait autour du château, dans lequel elle se débattait sans pouvoir en sortir.

Ce fut par un de ses jours les plus noirs, qui était celui même du printemps, porteur autrefois pour elle de tous les prémices du bonheur, qu'elle apprit enfin quelque chose.

La petite Cornélie étendait la lessive dans le clos

bordant le potager. On ne prenait plus guère de laveuse au château, maintenant.

Reine luttait contre un drap que le vent vif faisait claquer à grands coups. Quand elles l'eurent réduit à renfort d'épingles de bois, elles s'arrêtèrent pour reprendre haleine, et l'enfant aux joues rouges dit alors cette chose imprévue qui allait peut-être modifier leur destin :

— Y'a M. Fortembosc comme ça qui cherche des terres.

Reine faillit crier et rire de joie. Enfin, enfin, ce qu'elle espérait sans raison, sans preuve et contre toute évidence arrivait, ou plutôt, ce qu'elle avait *voulu*, elle l'obtenait! Quand elle put parler, elle dit en composant sa voix :

— Qu'est-ce qui dit ça?

La petite secoua sa tête coiffée de mèches de belle paille blonde. Et sa réponse dépassa ce qu'on pouvait attendre :

— Est l'père qui l'a entendu. I' causait au garde champêtre. « Oui, qu'i faisait, m'faut d'l'herbage, pa' c'que j'vas engraisser pour Maît' Durieux d'Gerville. » Même que ça a étonné l'garde qu'i lui dise tout ça, M. Isaac, lui qu'est plutôt *segret!*

— Et c'est tout? demanda Reine.

— Comment tout?

— Je veux dire : il n'a rien dit d'autre? Et qu'est-ce qu'a répondu le garde?

— Il a pas rien répondu, dit l'enfant, se contredisant aussitôt à la normande. L'a dit qu'y avait pas rien à louer dans l'païs, qu'tout le monde gardait leurs terres.

Reine voulut approfondir.

— Mais il n'a donc jamais fait valoir, M. Fortembosc?

— Non, l'a que son bois, sa cour et pi une luzernière pour sa vache. I'fait rien que de chasser. Grand-père dit comme ça qu'il a gagné des sous à la guerre et qu'i veut faire comme l'z'aut' avec le bétail, qu'ça va rapporter gros, des mille et des mille qu'on dit!

Mlle de la Mazure rattrapa au vol un mouchoir que le vent de mer emportait et les deux femmes ne furent plus dans le verger bourgeonnant que des lavandières affairées.

Dès qu'elle fut seule, elle se répéta l'incroyable nouvelle. Ainsi, cette certitude qu'elle portait en elle était *vraie?* Cet événement banal : un hobereau qui se met, par la dureté des temps, à chercher à « faire valoir », ceci qui était peut-être (elle ne dit même pas *peut-être*), le salut pour les dames de Réaumont, se produisait quand et comment elle l'avait souhaité, demandé, voulu. Car, pas une minute elle ne mettait en doute que ce seraient justement les herbages du château qui feraient l'affaire du sire de Bois-Mauger. Même, elle osa penser : « Ce sont celles-là qu'il veut parce qu'ainsi il se rapprochera de nous. » Pourtant elle n'alla pas jusqu'à l'extrême limite de son raisonnement : « C'est là tout le secret de sa détermination. »

Maintenant, il fallait un plan. Elle s'assit sur une souche tombée dont elle écorça distraitement une branche. Encore un pommier qu'on n'avait pas remplacé, toujours par gêne financière... voyons, comment s'y prendre? La méthode du pays était simple. Ne rien faire, laisser venir. Mais son sang trop mélangé lui faisait mépriser la rouerie normande. Et puis quelque chose d'autre. Il n'y avait

plus moyen d'attendre ou alors, c'était un nouveau voyage à Roville, un nouveau débat lassant et pénible avec sa mère...

Et tout ce qu'il y avait en elle d'aventureux, tout ce qui y dormait depuis si longtemps, faute d'occasion, s'agita comme un enfant tourmente sa mère avant de naître. C'était là un but digne d'elle, mais difficile et plein d'embûches... Elle revit la silhouette du grand chasseur, les yeux rusés qui, posés sur elle, durcissaient et, troublée au plus profond, elle sentit que, de quelque manière qu'elle s'y prenne, elle réussirait.

Pourtant, elle résolut de ne rien dire à sa mère. Son plaisir serait plus grand de lui apporter une bonne nouvelle toute faite au lieu de ces éternels espoirs si souvent déçus. Et elle passa deux jours à réfléchir à la façon dont elle profiterait de ce qu'elle venait d'apprendre pour arriver à ses fins.

Le troisième jour, elle se leva toute joyeuse, comme lorsqu'on attend du bonheur. Le soleil déjà chaud semblait déplier à vue d'œil les feuilles pointues des arbustes. Au pied des arbres encore noirs on eût dit que l'herbe verdissait. Et d'innombrables violettes faisaient de petits lacs blancs ou mauves dans la grande pelouse.

Les heures charmantes de la belle matinée lui parurent longues. Enfin, après le déjeuner, elle partit à pied, son stick à la main et suivie de Bill.

Ce n'était pas qu'elle eût un plan bien défini. Après y avoir tant réfléchi, elle ne trouvait plus rien. Néanmoins, elle partait avec la certitude de réussir. Car, tout au fond d'elle-même et sans se l'avouer, elle sentait qu'une femme n'a que faire d'un plan pour aller parler à un homme qui la regarde comme Isaac la regardait.

Cette fois, elle monta directement par un chemin vert qui gagnait le Bois-Mauger sans passer par Grainetot. Ne savait-elle pas que ces deux jours de retraite au château n'avaient point dû passer inaperçus, et qu'elle était guettée de la « forlière »?

Ce fut vers le milieu de la cavée qu'elle le vit ouvrir la barrière qui, de ce côté, donnait accès à la cour du Bois-Mauger. Alors, elle ralentit le pas, approchant avec une fausse nonchalance, tandis que son cœur bondissait. Et, tout naturellement elle s'arrêta, lui tendit la main, et fut surprise de trouver les mots qu'il fallait.

— Vraiment, monsieur, je ne vous ai pas assez remercié, l'autre jour. Vous avez été notre Providence.

Elle souriait de toutes ses dents éclatantes et le vit à sa merci. Il serrait sa main convulsivement sans s'aviser de la lâcher et tout en balbutiant des mots décousus. Elle songea : « C'est le moment. Il écoutera n'importe quoi. » Et elle osa dire ce qui était presqu'une inconvenance sur un tel sujet, dans un tel pays.

— On m'a dit que vous cherchiez des herbages, monsieur Fortembosc. Est-ce exact?

L'excès d'imprudence est quelquefois un excès d'habileté. Le grand chasseur pris de court, ne sut pas nier et l'eût-il pu devant la femme qui lui dictait sa réponse?

— Ma foi, dit-il, j'y ai pensé.

C'était énorme pour un homme de sa race et de son temps. M^lle^ de la Mazure le sentit et comprit qu'il fallait poursuivre son avantage. Pourtant, elle détourna les yeux et battant le bout de sa bot-

tine de son stick, elle dit avec une sorte d'embarras :

— Eh bien, nous pourrions peut-être faire affaire ensemble...

Le silence de son interlocuteur lui fit lever les yeux et ce qu'elle vit dans les siens lui déplut. Se pouvait-il qu'il se méprît? Elle se redressa et dit avec hauteur :

— Les prés du château sont inutilisés depuis longtemps, nous avons décidé, ma mère et moi, d'en tirer parti.

Le grand homme avait réprimé un geste comme s'il eût craint d'avoir déplu. Alors, elle se radoucit et se remit à sourire. Elle ne voulait pas l'effrayer, après tout. Il sourit aussi de toute sa grande bouche mal meublée sous la rude moustache en brosse.

— On pourrait voir, fit-il.

Elle sentit qu'elle venait obtenir de lui ce que personne d'autre n'en eût obtenu en un jour, de par la coutume millénaire des marchés normands et qu'il fallait rester là-dessus.

Alors, elle fit un signe de tête sans tendre la main cette fois et dit exactement les paroles qu'il fallait.

— Quand vous voudrez, vous n'aurez qu'à venir au château.

Elle siffla Bill, se détourna, partit, légère comme la jeunesse elle-même, laissant derrière elle, cette fois encore, un homme qui ne bougeait pas.

Elle se répétait un mot de poilu, un mot qui revenait souvent dans les lettres de ses filleuls, naguère.

« *Je l'ai eu.* Je l'ai eu, Isaac Fortembosc. »

Et elle sentait vraiment que le marché était *fait*, aussi fait que si elle avait tenu le bail, là, dans sa main, avec les timbres et les paraphes.

VII

Deux jours passèrent encore. Reine n'avait rien dit à sa mère. Mais elle portait sur elle un air triomphant si visible que Mme Almin ne manqua point de la questionner.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma fille, tu as l'air bien joyeuse?

Sans doute, n'était-ce pas sans appréhension qu'elle interrogeait. Car les dernières idées lumineuses de Reine avaient coûté au château la perte de quelqu'un de ces précieux ornements.

Tout en parlant, elle regardait la tapisserie verdure qui ornait un panneau entier du grand salon où elles se trouvaient. Et Reine savait si bien qu'elle n'osait trop la regarder de peur de lui donner une nouvelle idée iconoclaste! Hélas! sa pauvre mère! Ne craignait-elle point pour tout ce qui garnissait la belle pièce aux trois hautes fenêtres? Pour les meubles d'Aubusson, pour le tapis Savonnerie, pour la magnifique garniture de cheminée en cuivre poli et tordu, pour les faïences, même pour les portraits de famille montrant des Almin de la Mazure en robe rouge et en robe noire et des Le Guerchois en catogan et en favoris, et jusque pour les miniatures, et les bonbonnières, pour tout enfin ce qu'elle aimait comme une par-

tie d'elle-même et qui pouvait sembler *marchand* à sa terrible fille.

Ce jour-là, une pluie subitement printanière tombait par averses chaudes, dont chaque goutte devait faire sourdre une herbe verte de son linceul desséché par l'hiver. Près de la fenêtre ouverte, Reine taquinait Bill resté sur la terrasse et qui faisait mille sauts pour rentrer. Elle ne se retourna pas car elle sentait que sa figure pouvait répondre trop clairement et dit :

— C'est le printemps, est-ce que ça ne suffit pas?

M^me^ Almin sourit, vaguement rassurée sans doute. Les mères des filles qui ne se marient pas ont des grâces d'Etat. Il faut peu de chose, pour leur cacher le malheur ou le danger de l'être qui vit près d'elle à contre-nature. Pourtant, la tendresse de cette mère-là s'inquiétait parfois autant de la gravité de sa fille que d'une joie inexpliquée. Elle détourna ses yeux de la tapisserie sur laquelle un dix-cors forcé accueillait la meute, les bois en avant, et soupira :

— Ah, cela suffisait autrefois!

Le visage toujours détourné, Reine affirma :

— Cela suffira peut-être cette année.

M^me^ Almin cette fois, marqua de l'étonnement :

— Comment, cette année?

— Parce que le printemps fait reverdir les herbages et que nous allons louer les nôtres.

C'était dit si tranquillement, mais avec une telle certitude que la vieille dame arrêta le va-et-vient des aiguilles de son tricot.

— Comment? dit-elle encore.

Reine aidait le petit fox à atteindre la fenêtre, elle le posa sur le rebord.

— Là, là, espèce de fou.

Et elle ajouta du même ton :

— Tu devrais plutôt dire « à qui »?

— Eh bien, à qui?

Reine hésita un instant. Et puis, elle se décida. Elle avait toujours une impression confuse que les mots prononcés fixent le destin. Mais jusqu'ici, elle avait eu si peu à démêler avec les décisions du destin qu'il lui fallait hésiter.

Enfin, elle fit posément :

— Je te l'ai dit, à M. Fortembosc.

Quand elle eut dit cela, elle quitta l'appui de la fenêtre et regarda dans la direction de la grille, car elle entendait qu'on l'ouvrait. Et, comme un pas faisait crier le gravier, elle dit encore :

— Tiens, c'est lui, justement.

Et vraiment, elle en était sûre avant d'avoir vu apparaître le grand corps du sire de Bois-Mauger, vêtu, cette fois, plus conventionnellement, d'un manteau sur un complet foncé et coiffé d'un chapeau mou.

Alors, Reine sentit un de ces mouvements de triomphe qui sont si rares dans une vie parce qu'ils résultent d'un ensemble de circonstances qu'il a fallu provoquer ou contraindre, et que le vulgaire se contente de nommer *coïncidence*. Et quand le visiteur, annoncé par Cornélie effaré, pénétra dans le grand salon, elle dut se retenir et cacher sa joie exultante sous un masque plus hautain que jamais.

Maintenant, il se tenait là, en face de la tapisserie, grand et large et assez dépaysé devant la toute petite M^me^ de la Mazure, assise dans sa bergère. Elle souriait, pourtant, avec cette affabilité qui la rendait si douce à voir.

— Bonjour, notre voisin, entrez donc. C'est aimable de venir nous voir.

Reine offrit silencieusement sa main. Elle trouvait sa mère trop démonstrative dans cette rencontre. Il ne fallait ici que des lieux communs. Ne pas faire semblant surtout de reconnaître une visite de politesse. Il s'agissait d'affaires, *d'affaires.* Et son attitude contre-balançait exactement en moins ce que celle de sa mère offrait en trop.

Isaac Fortembosc s'assit sur une des belles chaises d'Aubusson. Non pas au bord, d'ailleurs, mais bien calé, en officier qui, pendant quatre années, a tenu la première place partout. Mais, tout en répondant à Mme Almin, il glissait un regard inquiet vers la grande fille, établie dans une bergère et jouant du bout du pied avec son chien.

Il y eut ainsi sur la saison un prélude de conversation qui, insensiblement, glissa sur la dureté des temps de guerre. Enfin, comme M. Fortembosc toussait pour s'éclaircir la voix, Mme Almin crut bon de l'aider.

— Vous avez dû trouver à faire chez vous, en revenant du front!

— Je comprends! dit-il avec un gros rire. Quoique ça, les Goupil me suffisaient bien. Je n'ai qu'une petite occupation.

« Nous y voilà », songea Reine. Mais, déjà, il partait par la tangente en longues digressions sur son porc et sa vache. Quand elle aperçut une échappée, elle jeta :

— Alors, vous voulez vous faire herbager, monsieur Fortembosc?

Il y eut un silence trop long. Le sire de Bois-Mauger semblait frappé de consternation. Mme Almin rougit. Mais Reine continua :

— Pourquoi ne pas dire les choses franchement, puisque vous venez pour ça?

— Reine! dit doucement la vieille dame.

La jeune fille arborait son air de bataille. Sa tête, enroulée de ses belles tresses noires, se dressait, ses yeux pers avaient noirci. Isaac Fortembosc la regarda avec une admiration visible.

— Si vous voulez comme ça, dit-il gauchement, parlons alors.

Reine fit un effort, elle adoucit ses yeux, courba le col, réussit à amener le sourire qu'il fallait. Puisqu'elle gagnait à tous coups dans cette partie engagée, pourquoi ne pas se montrer belle joueuse? Et ce fut, en effet, une autre femme qui parla.

— Eh bien, monsieur notre voisin, causons!

Il y avait tant de charme dans toute sa personne que les pauvres mots durent convoyer mille autres choses au hobereau ébloui. Il balbutia :

— Causons.

Pourtant, il la laissa poursuivre. Ce qu'elle fit aussitôt :

— Voyez, monsieur Fortembosc, on a tort, dans les marchés, de mettre tant de cérémonies. Pourquoi ne pas dire tout de suite ce qu'on veut? Songez au temps perdu! Avez-vous jamais réfléchi à tout ce qu'on pourrait faire des heures passées en pourparlers?

Elle se penchait, la figure animée, donnant libéralement cette espèce d'offrande si avidement acceptée par son interlocuteur. Il se défendit pourtant, mais avec mollesse :

— Mademoiselle Almin connaît-elle nos marchés? demanda-t-il après une sorte de rire henni.

Elle sourit à belles dents, cette fois.

— Mais, je crois bien! Je me suis souvent arrê-

tée pour les écouter. A Gerville, à Grainetot, à Raymesnil, à Reury. Je marchande des lapins ou je regarde les porcelets dans les cages et j'entends les hommes en « plaude » se disputer autour d'une vache, ou je les vois dans les cafés crier des chiffres pendant une heure comme si on les tuait.

Le capitaine Isaac se renversa sur sa chaise en riant à la façon dont un bœuf meugle.

— Ha, ha, ha, Mademoiselle a bien vu! Des hommes en plaude! Ma foi, c'est bien vrai qu'on en veut pour son poignon, dans not' pays. Est-ce un tort?

Il mêlait le français du XVIII^e siècle qui est le vrai normand, au patois et à l'argot des tranchées. Mais une jubilation intense débordait de lui, à cause, sans doute, de cette distance franchie entre sa personne tout fraîchement sortie de cette terre qui lui collait encore aux pieds et la fière demoiselle du château.

Reine comprit un peu de cela et en profita.

— Non, dit-elle politiquement. Chacun pour soi. Mais vous n'arrivez à rien de plus avec toutes vos paroles et vos tergiversations. Naturellement, on ne peut pas tomber d'accord du premier coup, mais alors, il faut réfléchir chacun de son côté et après, c'est plus facile.

Fortembosc parut méditer cela, cette fois, assez profondément, et il dit enfin :

— C'est la vieille coutume de nos pères. Nos pères s'en sont toujours bien trouvés. Nos pères étaient des gens qui savaient la valeur d'un sou.

Son éloquence tomba là. Il parut charmé de sa phrase et la répéta plusieurs fois avec des variantes.

— La valeur d'un sou, un sou qu'est un sou, un sou tout rond.

Reine eut une moue. Vraiment était-il si borné ou serait-ce là une ruse? Maintenant, elle ne pouvait plus rencontrer ses yeux fuyants. Alors, elle dit avec un peu de fièvre :

— De sorte que pour ne pas imiter les cultivateurs du marché de Gerville, nous faisons comme eux!

« Alors, monsieur Fortembosc, voyons, vous voudriez louer les herbages du château?

Le maître de Bois-Mauger parut vraiment gêné, cette fois. Les yeux détournés, il restait immobile et silencieux. Enfin, la voix lui revint avec le mouvement. Il s'agita sur sa chaise et prononça :

— J'ai pas dit ça, j'ai pas dit ça!

— Comment? fit-elle, cherchant, forçant son regard.

— J'ai dit, rappelez-vous, ce jour qu'on s'est rencontré à ma « barre », j'ai dit qu'*on pourrait voir*, parce que vous m'aviez dit comme ça, que vous vouliez tirer parti des herbages du château.

A ce verbalisme confus, Reine répliqua d'un air innocent :

— Quel jour?

Cette fois, il n'hésita pas :

— Avant-hier, vous vous rappelez bien? A ma barrière dans la cavée. Vous aviez votre grand manteau gris.

Il se souvenait de tout cela! Un homme comme lui! Mais alors, tout était simple et facile. Elle prit un air détaché.

— Oui, en effet, je me souviens à présent. Mais enfin, monsieur, c'est jouer sur les mots. Vous avez convenu que vous cherchiez des herbages et que

les nôtres *pourraient* faire votre affaire. D'ailleurs, ne vous contraignez pas, nous n'aurons pas de mal à les louer, soyez-en sûr.

Elle se leva et s'approcha du fauteuil de sa mère. Fortembosc roulait des yeux éperdus comme s'il se voyait déjà congédié. Mais il ne trouva que les mots que la race et la coutume lui permettaient.

— On peut bien causer, *ça n'en va pas là!* M^me^ Almin dit comme moi, j'suis bien sûr?

La vieille dame hocha la tête. Elle comprenait mal la tactique de sa fille, vue de l'extérieur. A présent, Reine se tenait derrière elle, dépassant le fauteuil du haut du buste, tenant ainsi celui qu'elle voulait combattre hors des yeux maternels.

— Eh bien, causons, dit-elle, sèchement.

Il fallait tout reprendre à pied d'œuvre, comme si rien n'avait été dit, mais cette poursuite ne lui déplaisait pas. Elle avait toujours aimé les tâches difficiles jusqu'à les rechercher, puisque jusqu'ici le sort ne lui en présentait guère. D'ailleurs, un secret orgueil lui assurait que l'adversaire était à sa merci.

Cependant, le maître de Bois-Mauger s'agitait sur sa chaise comme un homme qui ne trouve pas le mot qu'il cherche. Mais elle ne l'aida point. Enfin il dit :

— Voilà ce qu'il y a. Je me suis décidé à m'associer à un ami éleveur de la Basse-Seine. Il veut refaire de la pure race normande bovine et il m'enverrait des veaux à engraisser ici. C'est pour ça que je cherche à moitié des herbages.

— Eh bien, voilà qui est net! dit Reine.

Et pourtant elle sentait que ce n'était *pas* net et qu'il n'avait *pas* tout dit.

M^me^ Almin plaça doucement son mot :

— C'est une grande affaire que vous entreprenez là, monsieur.

Il fit un geste aisé.

— Il faut voir les choses en grand. Et je ne suis pas placé comme je voudrais pour ça.

— Ah! dit poliment Mme Almin.

— Non, Bois-Mauger n'est pas une propriété pour cet usage. C'est un rendez-vous de chasse. Mes parents s'en contentaient, mais mon père avait toujours l'intention de trouver autre chose. Mon père était né dans un château.

On eût dit qu'il y avait un peu de provocation dans la façon dont le mot sonna.

— Ah! de quel côté? demanda encore la bonne dame.

— Oh! loin d'ici, vers Fécamp. Mon grand-père a eu des revers et est venu habiter Bois-Mauger, qu'il tenait d'héritage.

Il s'arrêta un peu et reprit :

— Oui, il me faudrait pour ce que je veux, une autre installation tout autre. J'aurais besoin d'habiter une propriété « conséquente », vraiment conséquente.

Et, regardant Reine hardiment cette fois, il tourmenta sa moustache un moment sans parler. Malgré elle, un feu lui monta au visage. Alors, il dit :

— Oui, un « établissement ». C'est ça qu'il me faudrait. C'est ça que je cherche et j'espère trouver, comprenez-vous, mademoiselle?

Reine comprenait si bien qu'il offrait sa main contre Réaumont qu'elle sortit de derrière la bergère et se dirigea vers la fenêtre. Et quand elle l'eût ouverte, elle prit Bill et le jeta un peu vivement sur la terrasse. Puis, elle se tourna et dit de son ton le plus dur de la Mazure :

— Eh bien, monsieur, je souhaite que vous trouviez la propriété que vous cherchez. Mais avez-vous besoin d'herbages en plus?

Isaac Fortembosc fit la figure comique d'un compère qui a cru tenir et qui se trouve les mains vides. Et aussi d'un joueur dont le tour de riposte est venu, parce que jusqu'ici aucune carte importante n'est tombée et qu'il faut montrer les atouts. Alors, il prit un air qui voulait être dégagé et n'était qu'insolent et répliqua :

— On disait comme ça, dans le pays, que ces dames voulaient louer le château.

Il y eut un silence atterré qui semblait ne devoir jamais être rompu. M^me^ Almin avait véritablement diminué dans son fauteuil. Reine, immobile, regardait sa mère comme si elle eût craint de la voir tomber évanouie ou morte. Et, maintenant qu'elles étaient dites, Fortembosc lui-même semblait épouvanté de ses paroles.

Au milieu de tout cela, Bill, sur la terrasse, poussé sans doute par cette compréhension affectueuse des bêtes dont nous ignorons tout, se mit à aboyer furieusement. Alors, Reine se pencha pour le faire taire, l'admonesta et cela fit exactement la diversion qu'il fallait. Quand enfin, le petit chien fut calmé, elle se tourna vers le propriétaire et sa mère eut un mouvement visible qui voulait clairement dire : « Pas trop fort. »

Elle se tenait si droite qu'elle parut presqu'aussi grande qu'Isaac Fortembosc qui, malgré lui, s'était levé. Avec un sourire d'une terrible et glaciale politesse, elle demanda :

— Je pense que c'est une plaisanterie? Les braves gens de Grainetot aiment à s'amuser.

Le capitaine balbutia :

— Y a pas d'offense, n'est-ce pas? C'est un « on dit » comme ça.

Il reprenait visiblement courage au son de sa propre voix et il poursuivit :

— Ma foi, non, je ne sais pas, mais je m'étais dit, comme ça, que ces dames se trouvaient peut-être un peu grandement ici, maintenant que M. Almin est décédé, et qu'elles se retireraient...

Comme il n'achevait pas, Reine demanda sèchement :

— Où cela?

— Mais dans une de leurs habitations...

Reine dit lentement :

— Je ne comprends pas.

— Ces dames ont pourtant une belle petite maison au bord du clos.

— La chaumière?

Il acquiesça comme un homme enfin arrivé à ses fins et qui n'a plus besoin de parler. Et Reine, elle, ne trouvait plus rien. La chaumière, la chaumière pour les dames de Réaumont et Isaac Fortembosc au château? Cette absurdité tourbillonnait dans sa tête à l'étourdir. Enfin, elle se ressaisit et toisa l'intrus.

— Mon Dieu, monsieur, dit-elle avec toute l'insolence qu'elle put trouver à son service dans ce désarroi, nous n'avons jamais envisagé la chaumière que comme l'habitation d'un jardinier. Mon père, en achetant Réaumont, s'en est servi ainsi; peut-être vous en souvenez-vous? Et si nous n'avons pas continué, c'est que le père Poignant a son logement au village...

Elle s'arrêta pour reprendre haleine, ou comme un lutteur se recueille pour mieux frapper et termina :

— Vraiment, nous ne songerions pas plus à aller habiter la chaumière qu'à aller habiter, par exemple, Bois-Mauger.

Elle avait réussi à atteindre une impertinence parfaite. Isaac Fortembosc dut en sentir durement l'atteinte, car il rougit sous son tan.

Ce fut comme si des mains invisibles le poussaient dehors. Il ne trouva pas un mot de réponse et Reine se tut définitivement. De sorte que les adieux se seraient faits ainsi à la muette si Mme Almin craignant, comme tant d'autres, le danger du silence, n'eût essayé de l'exorciser par toutes les formules appropriées.

Elle se leva, reconduisit son visiteur avec mille paroles civiles, dans lesquelles elle espérait, sans doute, noyer tout ce qui avait été dit là, de part et d'autre, d'inconvenant, de déplacé, de regrettable, tandis que Reine demeurait au salon, sans bouger, tendue dans l'élan de sa colère comme une figure de proue.

VIII

Dures journées que celles que l'on descend vers un précipice. Et Reine apercevait le précipice en frémissant.

Un instant, elle avait espéré trouver un arrêt sur la terrible pente. Et l'espoir disparaissait avec le refus d'Isaac Fortembosc, ou plutôt avec ses prétentions.

Les dames n'en parlèrent qu'à peine après cette surprenante entrevue, si bien commencée, si mal finie. C'était presque un sujet interdit, à cause du sentiment de honte qui leur restait du marchandage. M^me^ Almin dit seulement à sa fille lorsqu'elles se trouvèrent seules :

— C'est incroyable, cette idée! Mais où ce monsieur a-t-il pris que nous voulions louer le château?

Reine haussait déjà les épaules (discuter cela même était de trop), lorsqu'elle songea qu'il valait mieux profiter de l'occasion pour faire comprendre la gravité de la situation à sa mère. Et elle répondit avec une brusquerie voulue.

— D'abord, parce que c'est un goujat et ensuite parce qu'il a deviné où nous en sommes.

La vieille dame leva des yeux éperdus.

— Comment?

Déjà, Reine se repentait de sa brutalité. Elle se pencha vers la figure d'adorable bonté et, la joue contre les doux cheveux blancs :

— Ma chère chérie, nous nous appauvrissons tous les jours, nous succombons sous le poids de Réaumont, et voilà la vérité.

C'était, en effet, la vérité qu'elle-même n'avait jamais admise ni même entrevue. Et ce ne fut qu'un éclair qui illumina tout et disparut. Car, déjà, elle se ressaisissait, et l'outrageante allusion du sire de Bois-Mauger reprenait son rang de simple commérage. Elle dit même en souriant, peu après : « Il plaidait le faux pour savoir le vrai », ce mot que M. Almin, Normand de Robe, appliquait souvent aux Normands de Terre.

Elle aurait voulu, à présent, rattraper ses paroles d'alarme. Pourquoi agiter, blesser peut-être sa mère? Non, non, il fallait tout garder pour elle, danger, craintes et blessures. De sorte qu'elle s'appliqua à traiter par l'indifférence et même par le ridicule, la tentative du voisin et, en somme, à en parler le moins possible. D'ailleurs, pour sa mère, était-ce une tentative? Il n'avait prononcé que des paroles si gardées, si prudentes! « On dit que vous voulez louer le château. » Et : « Je m'étais dit... que ces dames se trouvaient grandement... qu'elles se retireraient peut-être... dans la chaumière. »

Tout cela était bien vague pour une personne en dehors. Mais Reine, elle, qui *savait*, qui avait entendu le langage muet du désir de cet homme, pos-

sédait une certitude contre laquelle *rien* ne pouvait *rien*. Et si elle finissait par ne plus être sûre qu'il eut offert de louer le château en les renvoyant à la chaumière, cette absurdité, elle *savait* qu'il lui avait offert ouvertement le marché d'un mariage.

Et cela, elle ne le pardonnait pas, malgré qu'elle se fut souvent sentie étrangement troublée par ses regards dans leurs rencontres champêtres et que cette convoitise, parfois brutale, ne lui eût pas déplu alors, presque sans qu'elle se l'avouât.

Mais apporter son nom de Fortembosc à une Almin de la Mazure, mais essuyer chaque jour ses bottes de chasseur sur la délicatesse du Savonnerie, parler son langage de village et de tranchées devant les portraits des ancêtres en perruques ou en favoris et, en leur présence, oser offrir un marché avantageux, cela l'offensait avec violence. Contradictions féminines, obscurités de l'esprit et du sang! Elle ressentait maintenant une véritable aversion à l'idée de rencontrer le propriétaire de Bois-Mauger avec le souvenir de cette offense entre eux.

Mais les soucis de l'heure lui disputaient ce souvenir aussi brûlant qu'un souvenir d'amour et qui l'eût autant occupée sans cela.

Comment ne pas songer d'abord, en effet, à ce désappointement de la location des herbages? Les mois écoulés resserraient la situation; la note réglée à Héricher avait absorbé tout le produit de la vente et la ligne de flottaison de la caisse était bien basse.

Tant de dépenses pour ce lourd Réaumont! L'élagage du printemps des arbres. Cela pressait tant cette année après l'abandon subi pendant la guerre. Et un gros marronnier surplombait dangereusement le toit. Un frêne et un peuplier tombés

nécessitaient le débitage. Cela ferait du bois pour l'hiver, mais des hommes à payer sur-le-champ. De plus, les couvreurs avaient annoncé en terminant qu'une poutre se pourrissait lentement et que le charpentier devrait bientôt passer pour la remplacer. Et Reine supputait avec angoisse les sommes s'ajoutant aux sommes.

Assurément, le terme de Pâques, dû par Mme Doudement, approchait. Il mettrait 1.500 francs dans la caisse. Mais quelles autres rentrées? Aucune. Qui aurait pu croire que les propriétaires de Réaumont n'eussent de capital que le château et la ferme? C'était pourtant ainsi. M. Almin ayant réalisé la plus grosse partie de sa fortune pour cet achat, en croyant, comme tant d'autres, qu'il suffisait de posséder de la terre pour s'enrichir, il restait une dizaine de mille francs de revenus qui, placés, soit à l'étranger, notamment en Russie, soit des entreprises atteintes par la guerre, avaient fondu depuis sa mort comme neige au soleil.

— Si seulement nous en avions le tiers, cela nous sauverait en ce moment, disait Reine à sa mère, quand l'approche d'une échéance forçait les paroles hors de sa bouche.

Après la visite de M. Fortembosc, Mme Almin suggéra :

— On pourrait revoir Maît' Héricher pour les herbages...

Reine sourit tristement. Le seul fait que sa mère acceptait l'idée prouvait qu'elle aussi était enfin consciente de la situation.

— J'ai vu qu'il n'y avait rien à faire, dit-elle. Je m'étais trompée, il a d'autres visées.

Il en avait eu d'autres en effet. Elle rougissait seule, même dans la nuit, en y songeant. Et elle

frémissait encore de dégoût et de honte au souvenir de la scène de la voiture.

Maintenant, elle sentait qu'il fallait laisser derrière elle tout cela et chercher autre chose. Elle y pensait en conduisant sa mère au temple de Raymesnil par un joli dimanche ensoleillé d'avril que Mme Almin avait trouvé favorable à cette grande expédition de 8 kilomètres. Bob filait à travers les cavées et les hétraies fraîchement reverdies. Le plateau ressemblait à une grande palette préparée aux couleurs du printemps. Raymesnil s'annonça par ses cloches qui répandaient sur le gros village leurs ondes déchirées par la brise de mer. Entre les clôtures blanches et les haies vertes qui rendent unique son approche, le petit cheval avançait vers le temple qui apparut enfin, rouge et gris dans la verdure, construit avec la brique et le grès triste du pays, et percé des grandes fenêtres claires qui ont, pour toujours, ôté le mystère apparent du culte huguenot.

Cette fois, Reine n'alla pas à l'auberge. Frais inutiles supprimés. Bob, sage et vieux, resterait là, comme il attendait devant le château bien souvent, ou dans quelque chemin de campagne, près d'une pauvre chaumière où les dames de Réaumont faisaient la charité.

Le pasteur était en chaire quand elles entrèrent et on se retourna beaucoup pour les regarder. Cela mit Reine plus mal à l'aise que de coutume. Est-ce ainsi qu'on les regardait toujours? N'y avait-il pas là autre chose que la curiosité ordinaire qu'on peut appeler naturelle?

Cela gâta pour Mlle Almin le culte où elle aimait à retremper sa force, sa volonté, tout ce à quoi elle tenait le plus.

Cette fois, elle sortit mécontente et même irritée. Qu'y avait-il donc autour d'elle et en elle qui ne s'accordait plus avec la loi de sa vie?

Les dames connaissaient quelques familles à Raymesnil : celle du pasteur, et une ou deux autres. Quelques personnes les saluaient. Cette fois, il sembla qu'on ne s'approchait pas d'elles. La femme du pasteur, une petite dame que l'âge semblait recroqueviller, leur donna une poignée de main avec quelques paroles, mais tous les membres de la tribu des Boittout, avec laquelle on possédait naguère des amis communs à Roville, disparurent de l'horizon comme par enchantement. Et un riche veuf, dont le pasteur avait parlé à M^me^ Almin comme d'un parti possible pour Reine, un assez bel homme avantageux qui lui faisait toujours mille politesses, passa raide comme la justice, en soulevant à peine son chapeau.

Reine supporta tout cela avec hauteur et une impassibilité apparente. Mais quel tumulte en elle! Et quand elle chercha des yeux son équipage, elle ne le vit plus parmi les quelques autos qui témoignaient déjà d'un changement dans la fortune terrienne. Tout à coup, elle aperçut le petit cheval qui occupait dangereusement le milieu de la grande route. Autour de lui des gens gesticulaient. Elle entendit des voix qui criaient. L'une disait avec colère :

— Elle est folle!

Et une autre ricanait d'une façon insultante.

Le sang des de la Mazure ne fit qu'un tour dans les veines de la jeune fille. Elle marcha vers le rassemblement avec une telle figure qu'on s'écarta sur son passage. Alors, saisissant la bride du cheval, elle le fit vivement tourner, au risque d'écraser

quelques pieds et le ramena vers Mme Almin qui arrivait.

Cela fit un effet immédiat. On se tut tandis qu'elle arrêtait la voiture, faisait monter sa mère et montait elle-même. Puis, elle lança le petit équipage en plein sur le groupe qui n'eut que le temps de s'écarter, passa, la tête en défi devant les gens sans les regarder, secouant la poussière des minuscules sabots de Bob sur eux.

Quand ils eurent, presqu'à la même allure, traversé la longue rue du bourg et même le marché, passage difficile, Mme Almin osa toucher doucement le bras gauche de la belle irritée.

— Reine...

— Maman?

— Tu ne nous as pas arrêtées devant le pâtissier?

Reine dut réfléchir une minute tant la petite prière puérile la touchait. Et puis, elle pensa :

« La vérité, autant tout de suite. »

Alors elle dit brièvement :

— Il fallait partir. Tu n'as pas vu comme on nous regardait?

La vieille dame répéta sans comprendre :

— Comme on nous regardait?

Reine ne répondit pas tout de suite. Ce n'est pas ainsi qu'elle avait vu une explication. Comment dire un peu sans dire tout? Et, brusquement, elle prit son parti.

— En entrant au temple, en en sortant, et, là, tout à l'heure sur la route, nous n'avons pas été accueillies comme d'habitude. Tu ne l'as pas senti?

Mme Almin dit d'une voix encore étonnée, mais déjà moins sûre :

— C'est incroyable.

Elle ne demanda point pourquoi, comme elle l'aurait fait d'habitude, et le cœur de Reine se serra un peu plus.

Cependant, sur la route sèche et blanche, le petit tonneau avait bon air, filant derrière le cheval soigné, bien harnaché, tandis que Reine, impeccable, conduisait en bon style. Deux petits enfants endimanchés se collèrent au bord de la route et firent de grands coups de tête et des bouches rondes qui voulaient dire : « Bonjour! » Des paysans se retournèrent, un vieux enleva sa casquette. On suivait le petit équipage de ces longs regards qui disent l'admiration ou l'envie ou le respect... Reine sentait l'ironie des choses.

Entre cette admiration et ce mépris, elles mouraient, les dames de Réaumont, elles allaient mourir dans leur château, avec leur petit équipage élégant et leurs belles terres inutiles... Elles allaient mourir désadaptées; trop riches pour être pauvres et trop pauvres pour être riches...

D'un coup de fouet, elle enveloppa le poney surpris et tourna court dans le chemin de Grainetot. Allons, le temps n'était plus aux paroles; il fallait agir, agir, agir.

Elle n'expliqua rien de plus, mais quand on fut dans la cour de Réaumont, elle prit sa petite mère sous le bras.

— Viens déjeuner, oublie tout cela, et puis après on parlera.

Et si fort était son vouloir qu'il en fut comme elle avait dit et que le repas qui consistait en un délectable petit pot-au-feu combiné par Cornélie, fut presque gai, tant elle y répandit de verve et de gaieté véritable.

La petite M^me^ Almin se relevait comme une

plante de violettes sur laquelle on a marché, s'épanouissait au soleil de sa fille, et ses doux yeux suppliants semblaient dire : « Continue, ne parlons pas, à quoi bon! »

Mais cette inconscience même — ou ce qu'elle croyait en être — faisait sentir à Reine qu'il lui fallait prendre les rênes qui flottaient depuis trop longtemps. Allons, du courage!

— Maman, dit-elle, après avoir versé le café dans la petite tasse de Saxe — le café de tous les jours devenu le café du jeudi et du dimanche, et puis le café du dimanche (resterait-il le café du dimanche?) — il vaut mieux dire les choses comme elles sont, n'est-ce pas? Eh bien! les gens sentent que nos affaires vont mal et en profitent pour nous lâcher. C'est dégoûtant, mais c'est comme ça. Alors, je te propose de les laisser tomber aussi et de nous passer d'eux.

Elle regarda sa mère qui tournait son café avec un air de lassitude. Subitement, dix ans tombaient sur ses minces épaules un peu courbées. Reine se fit horreur et s'endurcit d'autant.

— Ecoute, maman, reprit-elle, nous ne pouvons pas continuer comme ça. Nos ressources sont tout à fait inférieures à nos besoins et pourtant nous avons du capital entre les mains. C'est du capital terre. Avec ça tout le monde gagne de l'argent en ce moment. Et on dit que ça ne fait que de commencer. Alors, il faut faire comme les autres.

Elle s'arrêta et M^me^ Almin dit faiblement :

— Eh bien! les prés...

— Les herbages, voilà deux tentatives malheureuses, il faut chercher autre part.

Elle avait détourné la tête. Quelle honte et quelle tristesse elle ressentait de se dire qu'*elle* était la

cause qu'ils ne fussent point loués! Car il en avait besoin, le boucher, et il en avait envie, le hobereau, de ces beaux pâturages gras et verts tout proches de l'eau! Mais voilà : la demoiselle du château constituait un enjeu qui faisait perdre... Quelle amertume!

Mme Almin répéta :

— Autre part? Mais où?

Reine reprit son raisonnement :

— C'est à chercher. Maintenant, reste le moyen de vendre ce que nous avons vraiment de précieux : l'Aubusson, ou la Savonnerie, ou la tapisserie, ou toutes les faïences...

La petite dame joignit ses mains diaphanes.

— L'Aubusson, Reine! Si ton pauvre père nous voit...

— Je t'en prie, maman, restons dans la réalité. Je cherche les moyens de nous sauver.

— Nous sauver!

— Mais oui. Comprends une bonne fois que nous vivons dans cette énorme maison sans les revenus qu'il faut pour l'entretenir. Et une ferme qui ne nous amène qu'une partie dérisoire de son rapport. C'est une situation impossible à tenir.

Elle réfléchit un moment.

— Voyons, il y aurait encore ceci. Que nous arrivions, nous, à produire quelque chose. Faire rapporter le potager; élever des volailles — elles se vendent bien — ou faire l'œuf de race ou les lapins angora, bien des choses...

Mme Almin eut une lueur d'espoir.

— Mais, tu saurais?

Reine eut un de ses gestes dominateurs.

— Si je m'appliquais, je ferais aussi bien qu'une autre, sans doute.

Mais la vieille dame eut un réflexe.

— Ici, au château, comment veux-tu?

Reine la regarda profondément. Depuis qu'elle l'avait exposé, ce projet, que, parfois, elle s'était plu à former dans ses grandes lignes, prenait corps dans son esprit. Ce projet, qui contenait peut-être leur salut. Et voilà que sa mère, d'un seul mot, le précisait, enlevait ce qui, en effet, l'avait rendu irréalisable. Au château, certes, c'était bien difficile, tandis qu'à la chaumière...

Ce fut un de ces traits de lumière qui illuminent parfois les chemins obscurs de notre destin. Mais déjà, Reine détournait la tête. Il était trop tôt pour le voir.

Elle se leva et dit :

— Alors, il faut encore sacrifier quelques faïences en attendant de louer les herbages.

Et elle se fit l'effet d'un bourreau en voyant sa petite mère retomber en arrière sur son fauteuil avec une figure de martyre. Mais elle serra les dents. Cette fois, il ne fallait pas s'attendrir. Et elle dit, de la voix un peu rauque de ceux qui luttent contre leur cœur :

— J'irai demain à Roville.

DEUXIEME PARTIE

I

Reine descendait vers la chaumière à travers le regain d'août. La belle cour, plantée de ses pommiers bien étalés en parasols, faisait alors un toit véritable sous lequel on pouvait marcher à l'abri des feux du soleil. Et l'été s'annonçait chaud et orageux.

Elle s'arrêta, la main sur un tronc rugueux. Elle aimait ainsi à réfléchir sous les arbres et dans la douce fraîcheur de l'ombre. Que de changements en trois mois! Et, pourtant, rien de visible au château, ni dans ses entours. Seulement, la vieille chaumière avait perdu son air abandonné et riait de tous ses petits carreaux, maintenant ouverts au jour et nettoyés.

Elle se trouvait au bout de ce clos qui terminait le parc (l'antique « Clos-masure » normand), et elle portait un air bien classique entre sa robe à *batifaux* brun sur blanc et son chapeau de chaume. Du temps de M. Almin, on y logeait le jardinier, comme sa fille le disait à M. Fortembosc. Depuis,

elle dormait, vide, aveugle et muette, sans qu'on eût jamais pensé à l'utiliser. Et puis, l'idée folle jetée ce jour-là, son nom seul prononcé peut-être (puissance inconnue des mots!), avait germé dans le cerveau de la jeune fille. Alors, elle s'était mise à la regarder, à l'étudier. Aidée de Cornélie, elle avait tout ouvert. On y trouvait trois belles pièces et une petite et du pavé au lieu de terre battue. M. Almin gâtait ses gens. La cuisine possédait encore devant l'âtre une grande cuisinière et, dans la seconde pièce on pouvait faire un beau « living-room » ou un atelier avec sa cheminée ancienne. Ensuite, il y aurait les chambres. La plus vaste pourrait être confortable, bien calfeutrée. Il faudrait repeindre, poser quelques refends, revoir les serrures et les fermetures des fenêtres. Habitable, en somme. Tout ceci se formulait en elle sans qu'elle y eût part, en quelque sorte, espèce d'expertise qu'elle faisait sans but. Ou, du moins, elle *se disait* cela, comme nous éprouvons le besoin de nous tromper nous-même quand nous presse une vérité que nous ne voulons pas reconnaître.

Quelques jours avaient passé, et puis Cornélie descendait en courant du grenier du château pour annoncer, avec la voix ancillaire triomphante en ces occasions, que la poutre maîtresse était toute moisie et qu'il devenait grand temps d'appeler le charpentier.

Justement, le terme de Pâques venait de rentrer et Reine savait qu'on ne paye jamais de tels travaux comptant à la campagne. Mais cela faisait toucher du doigt l'impossibilité de retenir sans argent, sans *beaucoup* d'argent, le château de cartes que devenait Réaumont.

Ce soir-là, elle avait pleuré seule dans sa cham-

bre, pleuré d'orgueil blessé et d'impuissance, mais sa résolution prenait forme. Ce goujat de Fortembosc avait raison au fond, et lui montrait ce qu'il fallait faire.

Alors, le plan s'était précisé qu'elle gardait secret. En somme, il ne s'agissait que de tenir deux ou trois ans, jusqu'en 21 ou 22, moins peut-être, car d'ici là, soit par fin du moratorium, ou par la seule force des choses, les fermages monteraient. Jusqu'à ce moment, il fallait tirer parti de tout. D'abord louer les herbages. Et, puisque le seul locataire possible voulait louer le château, on le lui louerait.

Evidemment, on aurait pu chercher un autre preneur pour les prés, mais Reine frémissait de dégoût en songeant au sieur Héricher et continuer ses recherches dans la même catégorie l'effrayait. C'était, maintenant, comme si ce rempart magique qui entoure et protège les belles filles riches eût soudain disparu, la laissant désarmée, presqu'offerte. Elle comprenait : la considération, l'estime qu'on a pour la fortune ne les protégeait plus. Tout venait de là : murmures, avanies et grossièretés, et ce serait ainsi tant que cet état de désiquilibre durerait. La société a horreur du déséquilibre, du renversement des valeurs. Alors, mieux valait encore avoir affaire à ce Fortembosc, cet étrange hobereau-paysan, qu'à quelque autre inconnu. Cet instinct sûr, qui ne trompe guère une vraie femme, l'avertissait que sur celui-là, elle pouvait beaucoup. Il y avait quelque chose en elle qui se plaisait à jouer au dompteur avec lui... Peut-être fût-ce ce qui la décida; elle n'en sut rien elle-même : il y a de hautes et fortes âmes sur lesquelles l'instinct n'est pas impuissant.

Donc, puisque Fortembosc était le seul preneur

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

possible des herbages, et qu'*il ne les séparait* pas du château : on lui louerait tout. Oui, son ambition — car ce devait être une affaire d'ambition, pour lui — serait atteinte. Mais il lui faudrait passer par tous les chemins qu'elle voudrait. Oh! elle lui ferait payer l'audace de ses yeux quand il avait dit en caressant sa moustache : « C'est un *établissement* que je cherche, comprenez-vous, mademoiselle? » Et qu'ainsi il osait offrir sa personne contre Réaumont.

D'abord un bail de 3-6-9 à *la volonté des deux parties*. Peut-être est-ce un peu inuisté dans le pays, mais ce serait à prendre ou à laisser. Et elle *savait* qu'il ne laisserait pas. Et puis de l'argent. Et tout de suite! Le château, d'abord. Sept à huit mille pour le château et deux mille pour les herbages. Et on ne discuterait pas. D'ailleurs. Fortembosc tirerait bien plus des seuls herbages : on savait ce qu'on racontait des bouchers, des herbagers et des engraisseurs. « Tout le monde faisait de l'herbe, à présent, sur le plateau comme dans la vallée! »

Ensuite, elle exigerait le paiement d'*avance*, chose tout à fait inconnue dans le pays. Il le ferait aussi sans doute. Et tout cela, elle allait le tenir secret jusqu'au moment choisi, le plus tard possible, pour l'apprendre au sire, afin de lui laisser croire tout manqué, profonde politique!

Ce fut à ce moment qui touchait la fin de mai que Reine se mit à attaquer les réparations de la chaumière. Elle s'y prit avec adresse afin de ne rien laisser deviner.

C'était une fantaisie qui la prenait d'utiliser la petite maison pour se faire un atelier, car elle voulait se remettre à la peinture. Un atelier champêtre

au fond du clos. Mme Almin fit pour la forme quelques objections qui tombèrent devant l'entrain de sa fille. Les ouvriers qu'elle vit arriver l'étonnèrent un peu. Mais Reine avait réponse à tout. Elle alla à Roville avec une vieille pendule Empire oubliée et en rapporta des rouleaux de papiers, des pots de peinture. Elle chercha dans les réserves du château de vieilles perses à personnages et fit une rafle de tous les meubles Louis-Philippe. C'étaient les moins précieux et les plus dédaignés, elle savait qu'ils ne manqueraient guère. Et puis, quoi, il allait bien falloir démeubler quelque peu le château, au moins partiellement, pour ces trois ans de probation où elle rétablirait la fortune des Almin de la Mazure.

La grande difficulté résidait à préparer Mme Almin à l'acceptation. Mais il semblait à Reine que tout dépendait de sa réussite à la chaumière. C'est ainsi qu'elle travailla pendant toutes ces semaines. Elle avait presqu'abandonné ses promenades et ne sortait que pour la santé de Bob et aux heures où elle pensait dépister le voisin de Bois-Mauger qu'elle ne rencontra en effet que deux fois en plaine, sans qu'elle eut une raison pour s'arrêter.

Vint un jour où il lui fallut aller à la boutique de Rainville chercher des anneaux de rideau qui lui manquaient. Et, juste sur le pont de la Siane, devant le moulin, elle rencontra M. Fortembosc.Elle allait passer avec un salut très formel quand il se mit presqu'en travers de son chemin. Elle leva leś yeux et les sourcils avec son air le plus de la Mazure et eût fort bien trouvé le moyen de passer si l'idée ne lui fut pas venue de commencer à jouer son jeu et à essayer s'il était efficace.

— Bonjour, monsieur, dit-elle sans le quitter des yeux.

Chapeau bas, il se tenait dans une posture un peu suppliante.

Elle songea :

« Quelle différence! On a réfléchi, monsieur Fortembosc? » et elle ne dit rien. Alors, comme le silence devenait embarrassant, il demanda :

— Est-ce que Mme Almin me garde rancune, mademoiselle?

Reine prit l'air le plus étonné :

— Rancune, monsieur, mais de quoi donc?

Il parut mortifié.

— Mais, de l'autre jour, à propos du château.

Il avait détourné les yeux et regardait ses souliers boueux avec embarras. Reine se mit à rire légèrement, comme une femme qui n'a pas un souci au monde.

— Ah! par exemple, mon cher monsieur, mais pas le moins du monde! Nous avons bien compris que c'était un on-dit que vous répétiez tout simplement. Pensez, louer le château! Mais cela nous a fait rire et voilà tout!

C'était si parfaitement joué qu'il la crut; du moins c'est ce qu'elle démêla sur la figure déçue du grand chasseur.

— Ah! oui, dit-il, ah! oui. Mais, quoique ça, y'en a d'autres que vous qui le font, au jour d'aujourd'hui, vous savez!

— Peut-être, répliqua-t-elle avec indifférence. Mais il faut une raison, pourquoi le ferions-nous?

Il hésita une seconde.

— Pour avoir de l'argent, donc!

Elle haussa les épaules.

— De l'argent, répéta-t-elle avec mépris.

Ce fut tout pour ce jour-là, et ils se séparèrent sans mots plus importants. Mais, une autre fois, il arrêta Cornélie et lui demanda quelles réparations on faisait à la chaumière. Dûment stylée, la petite parla de l'atelier. Elle dit ensuite à Reine :

— Il m'en a fait des chapitres! J'croyais qu'il n'me laisserait point aller. Et quels meubles que vous y mettez? Et comment qu'*elle* y passe tant de temps. Et ci, et çà. Il m'élugeait à la fin et je y'ai dit!

Sous l'épaisse toiture des pommiers, par ce beau matin d'août, elle riait encore en pensant à la scène que la petite Cauchoise mimait avec l'humour profond de sa race nordique. Oui, il devait être drôle, le gentleman-farmer en poursuivant son enquête...

Mais c'est au moment de la fenaison qu'il s'était tout à fait livré. Car, cette année comme les autres, M^me^ Doudement était venue faucher les herbages. Seulement, cette fois, elle avait lancé quelques allusions à la jeune fille qui regardait la scène champêtre.

— On aurait quasiment moins de mal à la faire mâquer par des « bêtons », c't'herbe-là, mademoiselle Almin.

Reine sourit.

— Oh! bien sûr, si nous voulions, j'ai déjà eu des offres.

La veuve Doudement parut verdir sous son tan. C'était une de ces redoutables paysannes maigres qui donnent encore des centimes à l'église et épuisent leurs servantes. De haute taille, mais un peu déviée, elle possédait la force d'un homme avec une ruse animale. Elle serra ses lèvres minces.

— Y a pourtant meilleur comme terre...

La demoiselle de Réaumont rit tout à fait et puis elle lui dit dans la figure.

— Vous ne les trouviez pas si mauvaises en 16 quand vous vouliez les louer!

Et elle ajouta d'un air indifférent :

— D'ailleurs, cette année, je vous vends mon foin, madame Doudement.

L'autre s'en était redressée :

— Comment qu'vous dites?

— Je vous le vends, ou alors, je le garde.

La fermière parut frappée d'un coup à la face.

— Ah! bien, ah! bien.

Et elle trouva enfin :

— Et not'mal, à nous, alors? Croyez-vous qu'on vous l'donne?

Reine compris avec effroi que cela voulait dire : « De l'argent tout de suite. » Alors, elle eut ce rire un peu ironique que craignent les Normands.

— Allons, c'est histoire de rire, madame Doudement. Gardez mon foin, mais ne comptez pas sur le regain.

C'en était restée là. Mais Reine tint à raconter la scène à sa mère devant Cornélie, sachant bien que chaque mot serait répété aux boutiques de Rainville et de Reury, pour remonter ensuite à Grainetot. Et, trois jours plus tard, M. Fortembosc s'était trouvé comme par hasard à sa barrière quand Reine passait, à pied, cette fois, et comme par hasard aussi. Il saluait, faisait un pas; elle s'arrêta volontiers ce jour-là, et toute souriante.

La figure du chasseur s'enflamma. Il balbutia :

— Mademoiselle, mademoiselle Almin.

Elle lui tendit la main. Il se jeta dessus. Elle en aurait presqu'eu pitié.

— Eh bien! monsieur notre voisin, dit-elle gentiment, vous vouliez me parler?

Il se reprenait déjà, se défendait.

— Oh! dit-il, c'est pas conséquent, c'est rien du tout. On m'avait dit que vous louiez les herbages du château et, ma foi, j'croyais qu'vous m'auriez donné la préférence.

Alors, comme éblouie, elle comprit tout. Le racontar déformé par vingt bouches était devenu ceci : les dames de Réaumont recevaient tant d'offres pour l'herbage qu'elles le loueraient à la Saint-Michel, car il était entendu que la mère Doudement n'aurait pas le regain. Et Fortembosc, ému à jalousie, venait réclamer sa priorité pour les herbages. C'est donc qu'il renonçait au château. Elle allait ouvrir la bouche, poursuivre le marché quand tout son plan si bien préparé la prit à la gorge. Non, elle avait fait le sacrifice du château et sa rançon de trois années, il les lui fallait pour sauver Réaumont. Alors, elle dit, tout à coup très froide :

— Nous ne sommes pas décidées, encore, je ne sais pas. Mais vous avez, en effet, monsieur la priorité de l'offre, sinon une option.

Elle inclina la tête et partit. Et à peine pouvait-elle se retenir de rire. *Priorité, une option!* Ce jargon était-il sorti de sa bouche? Pourtant, elle ressentait quelque fierté à devenir une femme d'affaires, un femme d'argent!

De ce jour-là, elle avait été sûre de mener les choses à son gré. Néanmoins, c'était bien Fortembosc qui réaliserait sa volonté à lui en louant le château, mais elle possédait cette supériorité de savoir exactement où elle allait et par quels moyens. Et surtout elle sentait avec cette certitude

instinctive des femmes que, s'il obtenait ce gros enjeu que sa vanité, son orgueil ou peut-être un autre sentiment encore le poussait à vouloir, il lui accorderait toutes les conditions qu'elle y mettrait.

Reine arriva au bord de l'ombre et regarda son œuvre, la chaumière, un moment encore avant d'entrer dans la zone de soleil. Ah! ç'avait été le plus difficile, de cacher ses intentions. N'était-ce pas trois jours plus tôt seulement qu'elle avait rencontré le seigneur de Bois-Mauger? Leurs chiens s'abordaient et il s'était hâté de parler.

— Alors, mademoiselle, c'est donc que vous allez y demeurer à la chaumière?

Reine ne répondit pas tout de suite, détournant les yeux.

— L'avez-vous vue? demanda-t-elle enfin.

— Oh! je ne me permettrais pas d'entrer! Mais le menuisier m'a dit qu'il avait travaillé pour Mademoiselle.

Elle dit lentement.

— C'est vous qui m'avez fait penser à la chaumière quand vous êtes venu à la maison. Et, ma foi, je l'ai trouvée habitable et je me suis fait faire un atelier pour peindre.

Il dit, d'un air déçu :

— Seulement un atelier?

— Peut-être de quoi coucher quelqu'un à l'occasion.

— Et faire la cuisine...

Alors, elle se fâcha :

— Mais, monsieur, nos faits et gestes vous intéressent donc bien? En quoi vous touche ce que nous faisons dans la propriété?

Elle marquait tant de hauteur qu'il ne sut que

dire, et elle avait disparu qu'il restait là, immobile sur la route.

Elle entra dans la nappe de clarté et regarda son œuvre. Tout habillée de fleurs, la chaumière se présentait bien. La petite plate-bande portait toutes les plantes rustiques, car elle avait commencé les travaux par le jardin, en saison. Un rideau de pois de senteur voilait le mur et, de toutes les fenêtres, tombaient des géraniums-lierre. Un chemin pavé de carreaux jointoyés de gazon menait jusqu'au seuil. Et, sur tout cela, bourdonnaient les abeilles de trois ruches qu'on apercevait au fond du jardin. Et ce n'était que le commencement de la réalisation. Ensuite, on s'occuperait du clapier. Un couple d'angora chers pour commencer. Après, viendrait le poulailler. Elle commençait à avoir des idées là-dessus depuis qu'elle travaillait la littérature spéciale. Personne n'élevait de Leghorn par ici, mais comme la race convenait au climat, elle se ferait une spécialité de ces belles volailles. On dirait : « Les poules blanches de Réaumont. »

Elle avait beau se dire par moments : « C'est Perrette et le pot au lait. Tout va casser. » Elle sentait bien que non, parce que rien ne casse quand on *veut* que ça ne casse pas, et elle le voulait.

Malgré tout, que de soucis! L'argent qu'elle avait rapporté de Roville diminuait, bien qu'elle eût presque tout fait elle-même, aidée de Cornélie et du père Poignant. Et, ce matin-là, en faisant ses comptes, elle s'était dit qu'il fallait en finir avec ce jeu de cache-cache et aller trouver M. Fortembosc.

Mais, d'abord, elle voulait présenter la chaumière à sa mère et sa mère à la chaumière, et c'est cette même après-midi que la chose avait lieu.

Elle entra. La cuisine brillait par tout un jeu de cuivres magnifiques. Le fourneau reluisait. L'âtre portait les plus beaux chenets et une crémaillère comme de l'argent. Oui, c'était le défaut et le charme de la maison, cette entrée dans la cuisine, mais quel chaud accueil!

Une fois, deux fois, elle fit le tour de toutes les pièces, déplaçant encore quelques objets, hésita sur le seuil, et sortit enfin comme à regret.

II

M^me^ Almin n'avait pas laissé de montrer un peu de curiosité. C'était une espèce de politesse, car sa nature ne la portait point de ce côté. Reine le prit ainsi. Elle connaissait si bien sa mère, tellement mieux qu'elle en était connue (ou croyait en être connue).

Pendant toutes ces semaines de nettoyage et de travaux, M^me^ Almin demandait :

— Mais enfin, qu'est-ce que tu veux *y* faire *à* cette chaumière?

En juillet, tandis que Reine cherchait les petits meubles Louis-Philippe, elle dit :

— Qu'est-ce que tu veux *en* faire *de* cette chaumière?

Reine riait, lui répondait d'un baiser et la conjurait d'attendre.

Un jour, la vieille dame assura qu'elle avait trouvé.

— Tu veux louer la chaumière!

La jeune fille resta saisie et rêva longtemps à cette parole. Si pourtant on faisait cela? Dire qu'elle n'y avait jamais songé!

Toute la soirée elle fit des calculs, les sourcils froncés, le crayon à la bouche, absorbée, incertaine. Enfin, elle fut persuadée que son plan à elle était le bon, son entreprise hardie, coûteuse et dure, au

lieu de cette petite tentative timide qui eût prolongé l'agonie du château.

Cela lui redonna la foi qu'il lui fallait pour aller jusqu'à l'achèvement de son œuvre. Et maintenant que tout était près, un autre doute lui venait, mais terrible, celui-là : « Est-ce que maman acceptera la chaumière? »

Certes, la douce petite dame de Réaumont n'était pas de celles qui se révoltent; mais ne craint-on pas un regard de certains êtres plus qu'une scène de reproches ou plus que les cris de certains autres? Et Reine ne savait-elle pas que sa mère avait passé sa vie à accepter avec douceur des choses qui, doucement, épuisaient ses pauvres forces?

C'est ainsi qu'en ce radieux jour d'août Reine conduisait sa mère à travers le parc vers la chaumière.

M^me^ Almin, âme de scrupules, avait scrupuleusement respecté le traité et n'approchait plus même du clos depuis bien des semaines. Quand, à travers l'ombre étendue, elle aperçut la petite maison claire, elle s'écria :

— Mais elle est devenue ravissante!

Et puis on entra. Petits cris de la petite dame, admiration.

— Oh! c'est charmant, Reine, un séjour enchanteur!

La cuisine, le *living room* — atelier, enfin les chambres. Celle de Reine, lit-bateau d'acajou, perse à personnages. Enfin, la chambre destinée à M^me^ Almin, tout au fond, ne servant point de passage et bien gardée. Plus que les autres, l'ensemble offrait ce caractère de transition qu'en 1840 devait présenter l'ameublement d'une maison de la

bonne bourgeoisie où l'on gardait les plus beaux spécimens Louis XVI et ceux de l'Empire, encore tout frais, au milieu des lourds acajous moirés, des lyres et des pattes de lions de la Restauration.

Reine fit entrer sa mère en tremblant. De ce premier contact dépendait tout, et peu importait, en vérité, que la ruine menaçât Réaumont, que leur sort à toutes deux fût en jeu, elle sentait bien qu'elle n'eût point passé outre, à un regard d'antipathie, à un recul. Dieu merci, l'impression était bonne, excellente même. Seulement, autre chose est de trouver charmant un caprice réalisé avec infiniment de goût, réussie une installation d'été, ou bien de considérer la maison où l'on va vivre, où l'on mourra peut-être... Reine sentait sa gorge se sécher en songeant aux mots qu'il fallait trouver.

Ici, elle avait refait la chambre de sa grand'mère Le Guerchois. Sur les murs, un papier à bouquets pour faire valoir les rideaux et les sièges de velours ciselé havane clair. Un ton doux et doré venait de l'ensemble des beaux bois satinés et des étoffes. De la mousseline brodée voilait les petites fenêtres. Une psychée à col de cygne éclairait un coin. Le lit se cachait dans une alcôve. La table à ouvrage portait un tricot et un livre. Un bouquet de bluets dans un pot de Jersey doré mettait sa note naïve sur la cheminée.

Du seuil, M^me^ Almin regarda tout cela, et elle trouva sans hésitation le mot entre tous que Reine eût souhaité.

— Que c'est joli! Mais j'y vivrais, moi ici!

Et comme, pâle de joie, la jeune fille prenait sa petite mère dans ses bras, elle sentit contre sa joue des larmes chaudes et entendit des paroles murmurées.

— La chambre de maman! Comment as-tu pu retrouver tous les meubles?

Et, en effet, était-ce bien un puzzle qu'elle venait de reconstituer. Après de discrets interrogatoires et des recherches, car tout le mobilier des Le Guerchois, de Caen, se trouvait disséminé par tout le château. Seule, la table à ouvrage en merisier parmi les meubles « Mac-Mahon » de la chambre nuptiale de M^me^ Almin ne l'avait jamais quittée. Il fallut des miracles de diplomatie pour obtenir de la bouger. Une petite réparation à effectuer en fut le prétexte.

— Pendant que le menuisier chauffe sa colle, laisse-moi l'emporter.

On en mit une autre pour la remplacer; il fallut la garder encore. Enfin, cela même était à sa place, et pourtant le plus dur restait à faire.

Elles entrèrent. Le soleil était de moitié dans le sortilège et, comme Reine le bénissait, M^me^ Almin alla droit au fauteuil et s'assit.

— Ma table! dit-elle en prenant le tricot.

Elle fit quelques mailles et, peu à peu, s'y mit avec ardeur comme si elle se trouvait installée.

Reine la regardait. Rien ne pouvait mieux exprimer l'adoption de la chaumière. Sans paroles, par son attitude seule, sa mère répondait affirmativement à sa question angoissée. Alors, elle se demanda ainsi qu'elle le faisait parfois : « Sait-elle tout? Est-ce moi qui m'imagine que je la trompe? »

Elle alla vers elle et s'agenouilla comme elle aimait à le faire, sa tête sur les genoux qui l'avaient tant bercée. La douce main caressa ses cheveux et elles ne dirent rien de plus là-dessus.

III

M^lle^ Almin mit encore huit jours à se décider. Elle savait bien qu'il fallait en finir par là et qu'elle ne trouverait rien d'autre; pourtant, il lui semblait gagner quelque chose en reculant. Prescience, avertissement? Elle se demanda plus tard ce qui la tirait en arrière en ces jours-là, chaque fois qu'elle voulait monter à Bois-Mauger... Enfin, vint celui où elle se décida, toute honte bue, à aller offrir Réaumont à Isaac Fortembosc.

Elle s'habilla soigneusement. Plus soigneusement que d'habitude. De Roville, elle avait rapporté une jolie mousseline de laine blanche à raies noires qui, taillée et cousue avec Cornélie, lui allait bien. Un fichu Marie-Antoinette, une capeline blanche avec un velours noir et une rose France piquée dans son camée lui donnaient un air surprenant de portrait ancien.

Elle attela Bob. Il fallait arriver à Bois-Mauger en grand arroi. Mais elle ne dit rien à sa mère, préférant ne lui apprendre que l'irréparable. D'ailleurs, elle se demandait encore si des regards, des silences, et le langage des choses et des événements ne lui avaient pas appris la vérité, si, à travers les

paroles avouées, elle n'entrevoyait pas les pensées cachées.

Bobby prit tout de suite goût à la route. Il faisait un jour de plénitude comme août en donne à la Normandie, un de ces jours où il semble que c'est du bonheur qui tombe du ciel adouci par l'écharpe mauve des « brumes de beau temps ».

L'heure était chaude car, pour ne pas manquer le propriétaire, elle était partie dès deux heures. Pourtant, elle monta la côte au pas. Pourquoi se fût-elle pressée? Elle sentait qu'on l'attendait, qu'un réseau de surveillance l'entourait, qu'on était averti de son arrivée. Ne suffisait-il pas d'une bonne lorgnette pour se voir de coteau à coteau, puisque, de la forlière de Grainetot, le château sur sa colline était visible de loin par la trouée entre les arbres qui continuaient les herbages? Et c'était déjà comme si elle ne pouvait plus reculer.

Elle fit le tour et trouva la grande barrière ouverte. Si elle avait attendu quelque chose pour se décider, c'eût été ce signe. L'explication serait facile et courte, c'est ce qu'il fallait et elle fit tourner Bob presque sans ralentir.

Le petit castel lui plut de près. C'était une maison Louis XVI avec des pignons carrés et les plus gracieux balcons. Rose, grise et bleue, brique, pierre et ardoise, elle avait bonne façon entre la cour et le petit bois qui lui faisait fond. Réaumont, toutefois, était d'une autre classe.

En approchant, elle vit le délabrement des murs, l'air abandonné des bâtiments, ce je ne sais quoi qui dit que l'habitant ne s'intéresse pas à son bien... Elle pensa : « Tout de même nous luttons mieux! » et puis : « Mais comment peut-il se payer le château? Peut-être veut-il louer Bois-Mauger? »

Mais elle savait trop de ces histoires de bas de laine et de « pot de talvanne » (qui sont les caches des paysans, parfois sordidement riches) pour n'attacher qu'une importance minime à la figuration de Bois-Mauger.

D'ailleurs, à son étonnement, elle ne vit pas le propriétaire sur son seuil pour l'accueillir. Une femme répondit à son appel, et, après l'avoir toisée et assez malgracieusement saluée, la guida vers la « salle » qu'elle attendait. Hauts plafonds, noirs de fumée de tabac, suspension à pétrole, secrétaire et chaises du plus affreux 1880. Seules, les charmantes fenêtres divisant la belle cour verte dans leurs petits carreaux montraient quelque chose digne d'être regardé. Encore les rideaux étaient-ils sales. D'ailleurs, Reine Almin ne reçut que l'impression de tout cela, car Isaac Fortembosc entrait.

Cette fois, un trouble étrange l'envahit et l'envie de reculer, de rouvrir la porte que fermait la servante et de partir parce qu'elle n'avait vraiment rien à faire ici. Mais quelque chose de plus fort la retint (car ce n'eût pas été si difficile d'inventer un prétexte et de s'en aller), quelque chose qu'elle ne connaissait plus, elle qui sortait de la guerre comme d'un noviciat de couvent, elle qui, depuis cinq ans, n'avait pas vraiment causé avec un homme qui fût un homme pour elle, quelque chose qui la tenait là, gorge serrée, avec une impression de défensive toute nouvelle et peut-être — elle n'en était point sûre — délicieuse.

Maintenant, ils se regardaient, l'orgueilleuse descendante des de la Mazure, venue en négociatrice, et le capitaine Fortembosc, fort, en effet comme son nom, fort de la force de celui qui, maître chez lui, veut encore plus, et le demande. Et il sem-

blait qu'ils n'en finiraient jamais de se regarder.

Enfin, le propriétaire dit d'une voix un peu changée :

— Mademoiselle Almin, je suis très honoré! Veuillez prendre le fauteuil.

Cela brisa la glace. Il avança un hideux fauteuil Voltaire de velours rouge avec une bande de tapisserie, mais Reine préféra une chaise et l'avoua en riant, ce qui détendit un peu l'atmosphère.

Alors elle dit légèrement :

— Vous voyez, monsieur, je suis venue.

Il répéta gauchement avec un salut :

— Bien honoré de vot' visite...

Elle reprit :

— Vous vous doutez de la raison qui m'amène. C'est pour reprendre notre conversation de l'autre jour et vous dire qu'après tout nous avons décidé, ma mère et moi, de donner suite à votre proposition.

Elle disait cela vite puisqu'il fallait revenir sur ses dures paroles de l'autre fois, mais orgueilleusement, comme si elle faisait une grâce à un manant. Et, tout frustre que fût le Fortembosc, il dut le sentir, car il rougit à la façon des gens tannés de plein air en brunissant encore.

— Ah! dit-il seulement.

Comme elle s'était imaginée qu'il serait plus profus et peut-être oiseux, elle se trouva embarrassée par ce laconisme et reprit :

— Oui. Après tout, cela nous conviendrait assez de louer le château. Si, toutefois, nous nous entendons sur les conditions.

Instinctivement, elle corrigea d'un sourire ces paroles plus importantes. Il ne fallait pas tout perdre!

Il eut un mouvement de chasseur : fléchissement du col, plissement des paupières et vive lueur bleue des prunelles. Et la jeune fille sentit diminuer ses chances.

— Ma foi, dit-il enfin avec une fausse bonhommie, je crois que vous faites bien de vous défaire du château. Il est trop lourd pour vous.

Deux fois froissée, Reine se redressa :

— Mais il n'est pas question de nous défaire de Réaumont! Et pourquoi dites-vous qu'il est *trop lourd*?

Le grand homme eut un sourire fugitif :

— Oh! je dis ça! A la place de rien dire. Des dames seules, ça ne sait pas s'y prendre. Tenez, vos herbages, vous ne vous en servez pas.

Reine songea, non sans agacement : « Nous voilà aux herbages, comme chaque fois que nous nous rencontrons. » Et elle prononça :

— C'est entendu, monsieur Fortembosc, nous avons eu tort. Tout le monde se trompe et c'est précisément parce que nous voulons tirer parti de notre propriété que je suis ici. Alors, que me proposez-vous?

Il y eut sur la figure de l'autre comme un reflet qui l'éclaira subitement, mais il détourna la tête pour regarder vers la fenêtre.

— Mademoiselle Almin, dit-il, ce n'est pas au preneur à parler, c'est au bailleur. La vieille loi de la terre est la même partout.

Reine n'arrivait pas désarmée. Tout un barême était inscrit dans son cerveau; pourtant, elle se trouva déroutée. Alors, elle se mit à rire.

— Oh! monsieur Fortembosc, dit-elle, ne me traitez pas comme un fermier au marché! Et dites tout de suite ce que vous voulez.

Mais il protesta vivement qu'il n'en ferait rien et que, de son côté, il n'avait pas encore bien compris ce que Mlle Almin lui offrait.

Alors, un peu de feu aux joues, car elle s'énervait, elle dit :

— Mais nous consentons, comme vous l'avez demandé, à vous louer le château avec les herbages.

Il l'écoutait, la figure de nouveau tendue, comme à l'affût et les yeux réduits à une mince lame bleue aiguisée.

— Le château avec les herbages, répéta-t-il lentement, comme pour bien se pénétrer de la chose.

Et il ajouta :

— Meublé?

Elle eut un haut-le-corps.

— Oh! non, nos meubles ont de la valeur, nous les mettrons au grenier et dans deux pièces que nous nous réservons au premier. Je suppose que vous n'auriez pas l'intention d'occuper tout?

Il fit un geste des épaules et demanda encore :

— Mais le parc?

— Oh! le parc, pas de bêtes! Cela, ma mère y tient absolument.

— Ces dames veulent peut-être s'y promener? insinua-t-il avec un gros rire.

Elle fit sèchement :

— Non, le clos nous suffira.

Il y eut un instant de silence. Assis de chaque côté de la table ronde, ils débattaient leur marché. Et, tout à coup, Reine eut honte d'être là, de répéter ces vulgarités, d'édicter ces permissions et ces défenses, et, sans réfléchir qu'aucun chiffre n'avait encore été prononcé, elle se leva :

Isaac Fortembosc parut étonné. Il se leva aussi et, quand il fut debout, la dominant, si grande

qu'elle fût, d'une tête encore, il parut enfin prêt à formuler ce qui, depuis qu'elle était là, semblait le tenir à la gorge et le paralyser.

— Il y aurait un autre moyen, mademoiselle Almin, dit-il, si vous vouliez l'accepter.

Elle le regarda. Les paroles sont si peu de choses pour une femme quand il y a un visage à déchiffrer et toute l'expression d'un corps. Mais elle vit que celui-ci, malgré toute la cautèle de sa race, en était arrivé au moment où un homme se livre et qu'elle ne l'arrêterait plus, de sorte qu'elle se tut.

Alors, il continua :

— Pourquoi ne pas accepter ce que je vous offre? Vous m'avez bien compris, l'autre jour, je l'ai vu. Mais M^lle^ Almin est fière, elle n'a pas voulu en avoir l'air. Il n'y a pourtant pas d'offense quand un homme vous propose le mariage.

Elle releva ses yeux qu'elle avait détournés. Il tremblait presque d'émotion, d'ardeur, d'appréhension. Il en était à ce point où on peut tout faire d'un homme. Mais elle ne pensa pas une seconde à le jouer et ce fut l'orgueil qui lui monta à la tête pour la rendre à son tour tremblante. Après un rire bref, elle le regarda de bas en haut et dit :

— Monsieur Fortembosc, je ne me marierai jamais avec vous, parce que je m'appelle Reine Almin de la Mazure. Voulez-vous, oui ou non, louer le château et les herbages?

Il recula, assommé, puis serra les poings et avança sur elle. Mais elle ne bougea pas, le tenant aux yeux sans ciller, comme un dompteur tient son fauve. Alors, quand elle vit son visage se détendre et ses mains s'ouvrir, elle reprit froidement :

— Combien?

Avec effort, il répliqua :

— Dites.

Elle prononça avec une tranquillité feinte, car son cœur bondissait jusque dans sa gorge :

— Dix mille, le château, le parc, les herbages et le potager.

L'effet du chiffre fut instantané. La figure de l'homme perdit ce qui, un moment, l'avait ennoblie et, un moment après, avilie, et il redevint *lui-même*, l'être qui ruse et se méfie devant l'argent.

— Bigre! dit-il. Dix mille! Ces dames n'ont pas peur!

Cela venait si vulgairement après son offre presque pathétique que Reine se sentit, cette fois, tout à fait offensée. Pourtant, c'était cela qu'elle voulait : des chiffres et l'âpre discussion accoutumée. Et elle dit froidement :

— Vous savez fort bien que tout le monde vous demanderait plus que ça. Aussi l'affaire doit être vite faite.

Il répéta encore :

— Dix mille!

— En ce moment, sur la Loire, il y a de grandes villas louées quinze mille aux Américains. C'est un prix très courant. En outre, vous allez tirer de l'argent des herbages. Je sais très bien ce que cela vaut.

Il ricana :

— Vous savez ça, mademoiselle Almin?

— Je sais beaucoup plus de choses que vous ne croyez, monsieur Fortembosc. En tout cas, je sais ce que je veux, et c'est de louer Réaumont dix mille francs.

— C'est donc vous, mademoiselle, ce n'est pas M^me^ Almin?

Son air de persifler la fâcha :

— Je ne vois pas ce que cela vient faire ici, dit-elle sèchement.

Ils étaient maintenant dressés comme des ennemis, à cause de tout ce qui avait été dit et de tout ce qui n'avait *pas* été dit. Et à cause, surtout, de l'offre et du refus qui les brûlaient tous deux comme un fer rouge.

Et, comme elle s'aperçut enfin qu'il ne restait plus rien à dire, elle se décida au départ.

— Adieu, monsieur, dit-elle en inclinant la tête mais sans tendre la main. Restons-en là. Vous savez ce que vous avez à faire.

Une immense déception la serrait à la gorge. Elle en était à ce point où une femme sent les larmes si près qu'il faut en jouer ou partir. Et quelle humiliation pour elle si les siennes avaient coulé!

Alors, comme elle tenait le bouton de la porte, elle entendit confusément qu'il parlait et qu'il disait des choses pour la retenir. Incapable de répondre, elle fit de la tête un signe affirmatif et elle se trouva dehors, au grand soleil éblouissant, bouleversée, mais certaine d'avoir promis de revenir le lendemain.

IV

Ce ne fut qu'en rendant compte à sa mère de sa mission que tout lui revint, car il fallait bien enfin la mettre au courant.

M^me^ Almin ne marqua pas beaucoup d'étonnement. Les événements qui ne sont que l'aboutissement d'une longue préparation ne contiennent plus d'éléments de surprise. Elle ne dit pas en joignant les mains :

— Louer Réaumont!

Elle ne pleura ni ne soupira. Sûrement, elle avait passé tout cela depuis longtemps et en était secrètement à l'acceptation. Reine ne se demanda point par quel miracle. Elle ne voulait plus s'attarder à des spéculations stériles.

A mesure donc qu'elle dosait à sa mère ce récit de l'entrevue — avec quelles réticences! — elle se rendait compte que rien n'était perdu et que M. Fortembosc avait même promis une réponse définitive pour le lendemain. Car c'est cela qu'il lui demandait en la reconduisant, sans doute pour que son départ n'eût pas l'air d'une rupture.

— Revenez demain, si ça ne vous dérange pas, nous reparlerons de tout ça.

Et il avait ajouté :

— J'nous quittons point fâchés, pas, mam'zelle Almin?

Mme Almin demanda innocemment :

— Tu l'as rencontré?

Elle avoua qu'elle était allée chez lui et qu'elle y retournait le lendemain.

— Je pourrais t'accompagner, propose Mme Almin sans conviction.

Reine l'embrasse :

— Tu es une petite mère chérie, mais je veux faire ça toute seule.

La confiance lui revenait. Quelle folie lui faisait croire que son projet croulait! Mais elle avait mené l'entretien à son gré, comme elle voulait, où elle voulait! Mais cet homme assez terrifiant, elle le tenait dans sa main! Cet homme, le premier qui l'eût demandée en mariage...

Elle restait là, les yeux perdus, retournée en esprit dans la laide petite salle, quand sa mère dit :

— Mais tu vas, comme ça, chez ce célibataire?

Elle se mit à rire avec une espèce de joie qu'elle ne se connaissait pas :

— Maman, nous sommes en 1919, j'ai presque vingt-neuf ans, et nous n'habitons pas la Turquie! Voyons, voyons!

La vieille dame la regarda de cette façon qui paraissait, parfois, voir au delà des paroles dans la pensée même et elle dit pourtant la parole attendue :

— Tu es bien joyeuse de louer notre pauvre Réaumont!

Alors, Reine se fit tendre et douce; elle câlina, berça et raisonna sa vieille maman avec cette tendresse et cette douceur que peuvent seules donner

celles dont la virginité s'est changée en maternité filiale et auxquelles on devrait accorder le beau nom disqualifié de « filles-mères », qu'on colle comme un écriteau infamant sur la maternité irrégulière.

Solitaire dans sa chambre, le soir, elle put enfin repasser cette journée étonnante dans sa vie si privée d'étonnement.

Ainsi, comme toutes les femmes, elle avait été *demandée en mariage*. Vertu d'un mot! Elle se semblait différente.

A la vérité, Isaac Fortembosc, l'autre jour déjà, s'était offert, mais, cette fois, elle avait entendu les mots tout entiers, ces mots qui peuvent changer l'existence entière et d'une jeune fille faire une femme, faire une mère, faire une morte...

Reine défit ses longs cheveux et, vêtue de sa robe de nuit d'été sans manches, elle ouvrit sa fenêtre. La lune haute faisait de la pelouse un lac d'argent. Une brise passa sur les rosiers du parterre et apporta tout leur parfum dans la chambre.

Elle n'aimait pas, d'ordinaire, ces nuits-là qui lui faisaient sentir sa solitude. Ce soir, il y avait quelque chose de supportable dans la tendre beauté nocturne qu'animait, au fond du parc, un divin chant d'oiseau comblé d'amour. Une fierté, un orgueil nouveau, lui permettaient de voir, de respirer, d'entendre, comme si tout cela était pour elle aussi.

Et, soudain, elle ferma la fenêtre avec violence. Quoi? Qu'était-ce que ce vague à l'âme? Tant de poésie romantique et tous les poncifs parce que le « capitaine » Fortembosc la demandait en mariage? Elle rit tout haut, c'était à faire pitié! Et elle, Reine Almin de la Mazure, elle était aussi de

cette pâte de vieille fille sentimentale? Ce grotesque voisin de campagne (vraiment s'appelle-t-on Isaac?) osait jeter les yeux sur elle. Le démon de son orgueil s'acharna sur lui, sur sa carrure de paysan, son jargon mi-patois mi-argot, la vulgarité de ses sentiments et de ses paroles... Certes, il fallait bien que ce fût le seul homme qui vécût dans leur champ visuel pour qu'elle y attachât une telle importance. Autrefois, ses danseurs, le substitut, le sous-lieutenant...

Elle se mit au lit sans allumer et resta les yeux ouverts dans la nuit claire comme une aube bleue.

Oui, tous ceux-là, les flirts de ses dix-huit ans, ils étaient charmants, ou distingués, ou aimables, *mais pas un ne l'avait demandée, jamais*, sans doute parce qu'elle était trop jeune et qu'on avait bien le temps. Prévoyaient-ils, ces jeunes hommes, que la guerre les visait déjà?

Isaac Fortembosc, lui, avait fait la grande offre qui touche toujours une femme, et c'est en cela qu'il était pourtant différent des autres.

Elle se réveilla le lendemain, un goût amer dans la bouche, et, tout ensommeillée, se demanda ce que ce jour lui apporterait.

Le matin montrait déjà de la chaleur. Toute l'humidité de la nuit normande remontait en tremblant vers un ciel uni. Qu'il ferait chaud! Et, tout à coup, la confiance lui revint avec une assurance de réussite. Elle disputait une partie qui en valait la peine. Sauver Réaumont, rétablir la dignité de leur vie, soulever ce voile de méfiance qui semblait les recouvrir, voilà ce qu'elle commençait tout à l'heure. Et ce fut en chantant la *Madelon* qu'elle sortit de sa chambre.

A l'écurie, elle trouva Bob un peu morne devant sa provende. Le vieux petit cheval craignait la chaleur comme le froid. Reine baisa les naseaux de velours.

— Tu resteras, bon vieillard. On ira sans toi à Bois-Mauger.

Mme Almin, cependant, protesta là-dessus.

— Il va faire une journée torride, tu ne vas pas monter à Grainetot par cette chaleur! La plaine sera insupportable à traverser. Remets cela à demain.

Mais Reine ne fit que rire. Sa volonté une fois bandée ne s'arrêtait pas à de telles raisons. Elle irait à Bois-Mauger comme c'était convenu.

— Attends alors que la chaleur tombe, pria sa mère.

— J'irai vers quatre heures, concéda-t-elle.

Ainsi, par tout petits morceaux, comme une mosaïque, se préparait son destin.

Elle s'habilla avec un soin extrême. Pourtant, elle ne mit pas sa robe de la veille, bonne pour aller en voiture, mais choisit un foulard bleu à pois blancs et jeta une cape de serge bleue sur son bras. Un vieux canotier blanc dont elle ne se lassait pas termina sa toilette. A sa glace, le coup d'œil final qui ne trompe guère fut satisfaisant. Elle sourit même à son image, ce qu'elle ne faisait jamais, et dit tout haut :

— Va, Reine Almin de la Mazure, va sauver Réaumont!

Aussitôt, elle se trouva si ridicule qu'elle éclata de rire et ce fut ainsi que sa mère l'aperçut dans le grand escalier qu'elle avait tant espéré lui voir descendre voilée et fleurie des parures de la mariée.

— Je ne sais pas si, après tout, il n'y aura pas d'orage, dit-elle.

C'était le seul mot qui pût arrêter l'obstinée.

— ...De l'orage, crois-tu?

Elle ouvrit la grande porte et inspecta le ciel.

— Ce n'est rien. De petits nuages qui montent du nord. Les orages ne viennent pas par là.

Elle paraissait si convaincue que la mère n'insista pas et dit seulement :

— Mais tu as si peur du tonnerre...

C'était vrai. Telle était la seule faiblesse de celle que le président Almin appelait souvent : « Mon amazone de fille. »

— Mais il n'y aura pas de tonnerre, répliqua-t-elle, comme si les éléments devaient s'accorder à son humeur.

Mme Almin l'accompagna jusqu'à la grande grille. Si le soleil était chaud, il y avait des souffles de brise et le grand ciel clair ne menaçait pas, malgré la base plus sombre de l'horizon.

— Après tout, dit-elle, tu ne vas pas dans un désert, tu t'abriteras bien à Grainetot, chez l'épicière ou dans une chaumière.

A la barrière, quand elles se furent tendrement embrassées comme à chaque séparation, et que Reine, déjà engagée sur le chemin descendant, se fût retournée pour lui sourire encore, Mme Almin cria :

— Tu n'as pas pris Bill!

Reine haussa les épaules.

— Il est, comme vous tous, mort de chaleur, j'ai eu pitié de lui.

Elle fit un dernier geste de la main, et, mangée par la route et l'ombre profonde des arbres, disparut aux yeux de la vieille dame.

Toute la vallée lui fut verte et douce, mais, dès qu'elle eut abordé le chemin montant, elle sentit la chaleur. En passant près de la grande ornière, elle s'assit un instant sur le petit talus qui bordait la route de l'autre côté. Derrière, le fourré ouvrait ses caches profondes. « Il doit y avoir des bêtes par là, songea Reine, et des amoureux le soir. » Elle rêva, un peu amollie par cette idée des couples enlacés, qui tourmentent les plus pures, cette envie impérieuse qui assaille parfois inopinément une fille esclave de son rang, de sa maison, de sa classe ou de son éducation, une « demoiselle », enfin, qui souhaite fugitivement — mais si fort! — de n'être qu'une servante de ferme aux bras rouges qui vaut si peu qu'elle se donne pour rien. Et puis, mécontente d'elle-même, comme cela lui arrivait alors, elle se leva et repartit.

En plaine, elle crut suffoquer. Vraiment, c'était là une chaleur inhabituelle. La mer, à moins de trois lieues, n'envoyait pas cette brise qui, presque toujours, balaie le plateau. Les moissonneurs travaillaient avec rage, comme pressés par le temps. A la première cavée, Reine dut se reposer, s'essuyer la figure, se remettre un peu de poudre. Elle se mira avec déplaisir. Pourtant, rafraîchie par l'ombre épaisse des hêtres, elle se remit en route pour aborder le petit manoir.

Cette fois, le capitaine Fortembosc vint au-devant d'elle et ils se rencontrèrent au milieu de la cour.

Il se découvrit, tendit largement sa main.

— Vous avez du courage, mademoiselle Almin, fit-il. Je ne savais pas si vous oseriez venir.

Il avait l'air tout bon enfant et loyalement voisin, ce soir. Les hommes aussi sont changeants. Reine en fit réflexion et, comme toute femme l'eût

fait à sa place, décida d'en profiter pour avancer ses affaires.

— Oh! fit-elle, j'avais dit que je viendrais!

Il la regarda avec une admiration visible.

— A pied, par cette chaleur! Et vous n'avez pas seulement l'air d'avoir chaud...

Elle se mit à rire, vraiment contente, cette fois, augurant bien de sa mission, flattée aussi autrement.

Avant d'entrer, elle se tourna pourtant et regarda le ciel. Il était bleu avec le vol de quelques nuages blancs. Alors, rassurée, elle entra.

Justement, la maritorne qui servait Fortembosc sortait de la « salle ». Reine la regarda mieux, cette fois. C'était une épaisse commère de quarante ans, au front bas sous des cheveux crépelés. Reine fut surprise de lui trouver une certaine beauté rustique, malgré l'épaisseur de la taille perdue, comme celle de tant de paysannes, entre la poitrine et le ventre débordants. Mais il y avait tant de ruse dans les yeux longs et bleus, qu'elle songea avec déplaisir à la possibilité de son voisinage à Réaumont. Et, pour la première fois, elle vit autrement que comme des mots *le château loué*, le château habité par des étrangers, le salon, la salle à manger, la chambre de sa mère, sa chambre... Serait-il possible qu'Isaac Fortembosc habitât *sa* chambre?

Cependant, il la faisait entrer avec mille politesses et cérémonies dans la pièce. Un changement s'y voyait : des rideaux propres aux fenêtres, sur la table ronde un châle-tapis jeté et, merveille, dans un affreux vase bleu, un bouquet, rond et comme tassé à la main, de dahlias tuyautés rouge vif, de grosses juliennes blanches et de phlox

pourpres formant la plus déplorable alliance, mais enfin un bouquet, indéniablement mis là pour elle. Reine cacha un sourire. Rien de plus ridicule. Néanmoins c'était une espèce d'hommage rude et maladroit, un hommage pourtant.

Elle s'assit le dos à la fenêtre, dans le grand fauteuil, cette fois, et, décidée à brusquer les choses, elle attaqua aussitôt.

— Avez-vous pris une décision depuis hier, monsieur?

A son étonnement, il ne fit guère attendre sa réponse.

— Oui, j'ai réfléchi.

— Et alors?

— Alors, dit-il, je crois bien que je vais louer le château. Seulement, pour les conditions, je vous demande encore à réfléchir. Vous comprenez, il faut que je voie ce que je vais pouvoir tirer de vos terres.

Reine ne trouva pas d'objection à faire là-dessus. La joie dominait. Le fait qu'elle allait perdre pour longtemps la maison très aimée laissée par son père, disparaissait. Elle avait réussi, voilà ce qui comptait. Réussi, d'ailleurs, pour, à longue échéance, le sauver, cet héritage. Enfin, il fallut répondre :

— Eh bien, monsieur, nous ne pouvons vous refuser cela, dit-elle. Mais quand, alors?

Il parut réfléchir, comme si tout cela n'était point déjà pesé.

— Je n'sais point d'trop, prononça-t-il lentement, redevenu tout à fait paysan.

Ils étaient assis de chaque côté de la table ronde et si engagés dans leur discussion d'affaires qu'elle se demanda si réellement c'était bien eux qui, dans la même pièce, avaient échangé des paroles

si graves. Mais le propriétaire, en tout cas, semblait avoir tout oublié. Elle regarda avec ces yeux critiques d'une femme qui redoute et espère à la fois. Non, sur cette figure sculptée et tannée par la campagne et la guerre, dans les durs yeux bleus, la bouche pincée, le menton carré, il n'y avait plus que l'expression habituelle de cautèle attentive, de spéculation, qui devait modeler, dans les discussions d'affaires, son véritable visage. Alors, tout à fait rassurée et un peu déçue, elle se sentit moins sûre de réussir. Et, automatiquement, comme si un contrepoids eût déclenché son sourire, elle le tourna vers Isaac Fortembosc, pour la première fois depuis son entrée, et elle dit gracieusement :

— Voyez-vous, monsieur, nous désirons terminer cette affaire. J'ai perdu un peu de temps autour de la petite chaumière et il nous faut en finir d'une façon ou d'une autre!

Il parut touché (sans doute par le sourire, car il rougit sous son tan) et prononça, non sans difficulté :

— Mais il y aura encore de la marge jusqu'à la Saint-Michel d'où partirait la location.

Vivement, elle fit :

— Je pensais que vous vouliez les herbages le plus tôt possible.

Il caressa sa courte moustache en brosse à la mode du Front.

— Je ne dis pas, je ne dis pas.

Elle voulut profiter de cette perplexité vraie ou fausse.

— On pourrait faire un demi-terme entre Pâques et la Saint-Michel.

C'était une fausse manœuvre. Il la signala aussitôt.

— Il n'y a plus *mais* que deux mois jusqu'à la Saint-Michel.

Elle sourit encore, pourtant elle se sentait battue.

— Bien entendu, je cherche un moyen.

Ils se turent un moment, comme si vraiment ils ne savaient plus trop que dire. Et Reine vit sans bien s'en rendre compte que, maintenant, la cour : herbe, pommiers et hêtres, ne brillait plus sous le soleil, et cela l'ennuya confusément.

Ce fut le maître de Bois-Mauger qui parla le premier.

— Ouat! dit-il, j'allons en rester là pour aujourd'hui. Faut encore que j'fasse des comptes. Mais, toujours, faudra que M^me^ Almin rabatte qué'que chose! Dix mille, c'est pas possible. Huit, ç'aurait déjà été cher!

Reine se leva, de nouveau bouleversée. Ainsi, tout allait recommencer? Et après cette longue peine qu'elle avait prise?...

Isaac Fortembosc étendit la main, comme pour la retenir.

— Il vous ennuie donc au Bois-Mauger, mademoiselle? Vous êtes bien pressée!

Il y avait dans sa voix une ardeur contenue qui alerta Reine. Pourtant, sa figure, ses yeux, sa bouche ne trahissaient rien d'autre. Elle dit :

— Il me semble que le soleil se cache. Je crains l'orage.

Le propriétaire se leva, hospitalier, avec de grands gestes.

— Justement! Restez, restez, mademoiselle Almin! Vous n'êtes point « perdue » avec nous.

Il eut un rire jovial et gras qui déplut à la jeune fille. Maintenant, elle avait hâte de partir. Mais

le maître de Bois-Mauger criait qu'il voulait lui offrir « quelque chose », que, de son vivant, M^lle^ Almin ne partirait pas sans avoir pris un verre, *vu la chaleur*, et, à grand renfort d'appels, il évoqua la lourde et belle servante qui apparut et disparut quatre ou cinq fois pour apporter successivement au bout de ses doigts deux verres, une carafe, un sucrier et une bouteille de cognac. Et, chaque fois, elle regardait la jeune fille en dessous, avec ses yeux faux.

Force fut donc à Reine de se rasseoir. Et, quand elle fut attablée en face de lui, M. Fortembosc parut satisfait. Sur sa requête, il dosa beaucoup d'eau et très peu de cognac. Mais, dans son verre à lui, il ne versa que de l'alcool. Et comme elle le regardait, stupéfaite, il se mit à rire.

— Mettre de l'eau là-dedans, mais c'est un crime, mademoiselle, un crime.

— Pourtant, il fait chaud!

Il lança une lampée au fond de sa gorge et parut savourer le bouquet du cru. Puis, se penchant vers elle à travers la table, il dit :

— Cela vous ferait plaisir? Je vous obéis.

Et il versa de l'eau dans le reste du cognac.

Reine se sentait mal à l'aise. Que faisait-elle dans cette scène absurde, à boire en face de cet homme qui buvait et paraissait aimer sa boisson? Ne disait-on pas, d'ailleurs, que Fortembosc avait ce travers? Elle chercha et ne se souvint pas bien. En tout cas, elle ne voulait pas servir de sujet à ses galanteries démodées. Et, son verre vidé, elle se leva.

— Il faut que je parte, monsieur Fortembosc. Je vous remercie, cela m'a réellement rafraîchie.

C'était vrai, l'eau glacée du puits de Bois-Mau-

ger, célèbre dans la région, et ce bouquet du vieil alcool de vin l'avaient remontée. Même, elle ressentait envers le propriétaire cette reconnaissance de l'estomac qui influence sournoisement, mais sûrement, une résolution...

C'est en souriant donc qu'elle lui tendit la main avec des paroles qui souriaient aussi.

— Au revoir, monsieur, j'attends maintenant votre réponse. Vous viendrez au château, cette fois.

C'était un ordre. Malgré tout, elle ne *demandait* pas. Fortembosc parut le prendre ainsi. Il n'hésita qu'un instant.

— Oui, dit-il, c'est la moindre des choses. Eh bien! on est mardi, voulez-vous jeudi?

Elle inclina la tête.

— Jeudi, trois heures, si vous voulez bien. Enfin, dans l'après-midi.

Elle alla vers la porte. Voilà, c'était fait, car elle sentait bien qu'il ne dirait pas non maintenant que, malgré tant de rebuffades et de douches écossaises de froideur et d'encouragement, il passerait par ses conditions, parce qu'il ne voulait pas la perdre, comme si cela lui donnait quelque droit sur elle de louer sa maison!

Avait-il donc oublié l'affront reçu ici même, quelques heures plus tôt? Elle se le demanda encore en le regardant qui ouvrait les portes et gagnait le seuil. Mais, ensemble, ils s'exclamèrent devant le ciel couvert. Des nuages accouraient du sud, pesants, sinistres et ne laissant plus voir, ici et là, le plafond bleu que par des déchirures.

— C'est de l'orage; tenez, voilà les moissonneurs qui rentrent, dit le propriétaire en désignant un char qui passait en geignant.

— Il ne tonne pas, fit Reine, écoutant.

— Vous feriez mieux de rester.

Il avait dit cela tout naturellement, pourtant quelque chose avertit Reine du danger. Et puis, quoi, attendre, cela pouvait mener au soir, à la nuit? La nuit à Bois-Mauger? Quelle aventure dans le pays, dans la bouche de la lourde servante aux yeux sournois, à Grainetot. D'ailleurs, sa mère...

Comme si l'autre avait suivi le détour de ses réflexions, il prononça :

— Je le ferai dire au château...

Reine dit avec un peu d'agacement :

— Mais si quelqu'un peut y aller, je le peux aussi. Non, réellement, je pars, monsieur Fortembosc.

— Vous avez tort, mademoiselle, parce que, si vous craignez l'orage, il va y en avoir, sûr et certain.

Et, comme elle se tournait pour prendre congé, définitivement cette fois, il ajouta :

— Ah! mais je ne vous laisse pas aller toute seule par exemple. Moi, je suis un dur à cuir. Au front, on n'y pensait pas seulement à l'orage! Je vois bien que mademoiselle Almin a peur.

Il riait, et Reine le regarda, étonnée. L'avait-elle jamais vu rire? Elle pensa que son rire lui faisait une figure de faune. D'ailleurs, ses oreilles étaient pointues.

Tout en parlant, il décrochait un pardessus qui n'était qu'une vieille capote kaki, retour du front. Il la jeta sur ses épaules et suivit sa visiteuse.

Ils marchèrent vite jusqu'à la forlière. Et là, Reine regarda avec appréhension le grand panorama bouleversé du ciel. Ce n'était encore que la majestueuse montée des nuées livides, dans le si-

lence total de la nature terrifiée. Fortembosc dit :

— Faut pas avoir peur, mademoiselle Almin, il ne tonne seulement pas.

Elle répondit avec reconnaissance à cette voix calme.

— C'est vrai. Cela va peut-être couler à la mer.

Ils avancèrent encore entre les talus qui bordaient les champs déjà chauves. Reine reprenait courage, lorsque le vent se leva ou plutôt accourut du fond de l'horizon avec sa meute hurlante. Ce fut si brutal que le grand homme chancela. Un gros juron aux lèvres, il dut s'arc-bouter pour résister, mais la jeune fille était déjà à quelques mètres. Alors, il la rattrapa et lui saisit le bras pour la soutenir. Affolée, elle s'y cramponna et ils ne purent que rester immobiles un moment parmi la tourmente déchaînée.

D'ailleurs, presque en même temps, le tonnerre entrait en scène, avec d'affreux grondements. L'horrible beauté de l'orage couvrait la plaine au milieu de laquelle, appuyé l'un à l'autre, étroitement serré, le couple perdu faisait tête. Les longues chevelures des arbres de Grainetot, presque complètement couchés, fuyaient sous la rafale. Les avoines encore debout ondulaient, moirées comme les eaux troublées d'un lac. Fortembosc cria dans le vent :

— On est plus près du petit bois de Rainville!

Et, tandis que, dans une bonace subite, la nature semblait reprendre haleine un instant, il l'entraîna à la course dans le chemin descendant.

Reine se laissait faire. Le cœur fou, les jambes tremblantes, elle n'était plus, au bras du grand homme, qu'un être passif, que la peur courbait sous sa loi, et, lorsque la foudre tomba pour la première fois sur une meule à cent pas en arrière,

elle se jeta contre lui à le paralyser. Ce fut brutalement qu'il se désenlaça, à la façon d'un nageur, les doigts enfoncés dans la chair délicate de l'épaule, à même la taille libre sous la mante. Ils luttèrent ainsi à la lueur subite qui éclairait la nuit des nuages, au bruit terrifiant de la foudre et du vent, de la pluie et de la grêle qui commençaient à la flageller. Et puis, l'homme reprit le commandement et gagna enfin l'abri vers lequel ils couraient.

Le boqueteau les reçut après qu'ils eurent franchi l'ornière qui, haute et profonde, devenait un petit torrent. Le fourré était si épais que, soudain, ce fut dans cet asile de branches et de feuilles presque la paix retrouvée. Fortembosc avait fini par tenir Reine accrochée à lui, et sa grande force lui permit de la porter par-dessus l'ornière et de la déposer sur l'herbe du fourré.

Il était à genoux près d'elle, reprenant haleine, quand la foudre tomba avec un atroce fracas. Cette fois, n'était-ce point sur quelque haute cime du bois même? La jeune fille eut un cri et retomba en arrière, comme insensible.

Ce fut ainsi qu'il se saisit d'elle et la prit, avec la complicité de la tempête, ainsi qu'une morte, dans l'atmosphère de cataclysme qui refait si vite d'un homme la brute primitive.

V

Quand elle se réveilla, elle était seule, et l'ouragan, maintenant sur la mer, n'avait laissé derrière lui que des bruits d'eau s'égouttant dans le silence.

Son premier mouvement fut de toucher sa figure, qui était froide et mouillée. Et puis, elle s'assit, écoutant encore le lointain écho du tonnerre. Alors, tout lui revint, la tempête, la fuite, l'ornière et le bois. Après, rien ne lui restait plus que le formidable éclatement qui remplissait encore ses oreilles.

Pourtant, une angoisse telle l'étreignait qu'elle se mit debout en tâtonnant, car il faisait encore sombre sous le couvert.

Isaac Fortembosc... Où était-il? Il l'avait donc laissée ici, seule, en plein orage? Alors. elle se revit franchissant l'ornière dans ses bras, et véritablement cramponnée à lui, et puis, toujours, ce coup affreux, ébranlant le ciel et la terre même, et après lequel elle ne se souvenait plus de rien.

Elle pressa ses tempes de ses mains brûlantes. Pourquoi ce sentiment étrange en elle? D'autres fois, lorsque l'orage s'éloignait, elle se sentait délivrée, comme seuls l'éprouvent ceux qui sont restés assez près de la nature pour en ressentir la grande horreur sacrée. Cette fois, il y avait autre chose.

Et elle revit le lourd chasseur à genoux auprès d'elle, et puis... et puis ce fracas inouï, l'éclatement en feu et la chute de l'arbre, frappé sans doute, et puis...

C'est clair, elle avait perdu connaissance. Cela lui arrivait quelquefois. Etant adolescente, en essayant une robe, ou chez le dentiste plus tard, ou dans l'excès de la fatigue ou de la douleur. A la mort de son père, elle avait eu une syncope assez longue. Et puis, cela s'était passé, à mesure que sa santé s'affermissait dans la vie rustique... Mais, cette fois, un évanouissement, avec, auprès d'elle, un homme sans scrupule qui la désirait, car il la désirait, elle savait bien à présent qu'elle l'avait toujours su.

Alors, elle gémit sourdement, parce que, soudain, sa chair déchirée se souvenait. Et elle se mit à marteler de ses poings fermés sa poitrine et ses flancs, et tout ce qui, en elle, avait tenté l'homme, tout ce qui faisait qu'elle était à présent comme une bête satisfaite.

Car, c'était là le plus affreux, sous l'angoisse qui l'étouffait, quelque chose exultait en elle, quelque chose chantait, parce que, pour la première fois, son destin de femme s'accomplissait, et que, dans le viol le plus affreux, il y a une part du divin dessein créateur.

Ce ne fut qu'aux approches de la nuit, le ciel couvert, qu'elle quitta sa retraite. Elle ne sut jamais bien comment elle se décida, et ce fut enfin la pensée de sa mère qui, tout à coup, l'emporta. Pour la première fois de sa vie ne l'avait-elle pas oubliée?

Comment nettoya-t-elle sa mante souillée de

glaise, sa robe légère alourdie d'eau et son chapeau écrasé? Dans son sac à main, elle trouva la glace cassée et se mira dans l'eau de la grande ornière. « Il ne faut pourtant pas que j'aie l'air d'une folle! » Déjà, comme les plus véridiques qui n'ont que le malheur d'être femmes, elle bâtissait la *fausse vérité* qu'elle allait dire à sa mère.

Par chance, elle ne rencontra personne dans les petits sentiers qu'elle sut prendre et dans lesquels elle marchait lentement, comme si elle avait perdu en une fois l'allure victorieuse qui menait d'habitude son corps intact. Et ses pensées d'horreur et de haine n'étaient encore en elle qu'un nid de serpents endormis auxquels elle n'osait toucher. Dès qu'une levait sa tête livide, elle la repoussait : tout à l'heure, après. Elle avait la nuit devant elle pour souffrir, et les autres nuits, et toute la vie ensuite.

Quand elle arriva au château, elle vit, comme elle l'attendait, le rideau du petit salon relevé et une figure anxieuse collée à la vitre. Et la porte s'ouvrit avant qu'elle n'y eût touché.

— Enfin, te voilà! dit, tremblante d'angoisse, la voix qu'elle aimait entre toutes. J'ai eu peur pour toi! Où étais-tu?

M^me^ Almin se haussait vers la figure qu'éclairait mal la lumière diffuse de la petite lampe à pétrole. Et son instinct maternel sentit sans doute l'insolite dans cette Reine changée qui lui arrivait de l'orage et de la nuit, car elle demanda aussitôt :

— Mais, qu'est-ce que tu as?

La jeune fille fit un violent effort afin de ressaisir sa volonté, et, se penchant pour baiser — si légèrement! — sa mère au front, elle dit avec le naturel parfait de la dissimulation :

— J'ai eu trop froid après avoir eu trop chaud, voilà tout. Je suppose que cela finira par un bon rhume.

Comme elle se taisait, Mme Almin persista :

— Où étais-tu donc, ma pauvre chérie, pendant cette tempête, un cyclone, je crois bien?...

Reine se força encore.

— J'ai quitté le Bois-Mauger à six heures, dit-elle, et je croyais avoir le temps de rentrer, mais l'orage a éclaté...

Elle s'arrêta, le cœur lui manquait de recommencer cela.

— Toute seule dans cet ouragan, toi qui as si peur!

Reine dut contraindre ses lèvres à prononcer :

— M. Fortembosc a tenu à m'accompagner.

— Ah! c'est gentil de sa part, dit avec ferveur la vieille dame. Alors, vous étiez encore dans la plaine?

Reine fit oui. Elle ne pouvait plus parler. Elle alla tomber dans le plus proche fauteuil.

— Mais tu es à bout, ma pauvre enfant, dit la vieille dame, tu as faim peut-être. Tu n'as rien mangé?

Reine fit non. Il lui semblait qu'elle n'aurait plus jamais besoin de rien que d'être seule dans la nuit. Et, tout à coup, elle se mit à trembler des pieds à la tête. Alors, elle dit avec difficulté :

— Je vais me coucher, cela sera le mieux. Que Cornélie me monte du tilleul dans ma chambre.

Mme Almin s'empressa. Elle était dans son élément. Soigner, dorlotter, calmer, nourrir les malades, leur donner des boissons rafraîchissantes, des paroles calmantes, telle semblait être sa mission sur terre. A petits pas menus, elle se trouva

dans la chambre de sa fille avant elle, prépara son lit, et, lorsque Reine, claquant des dents, fut couchée, elle la borda comme autrefois, resta auprès d'elle, la main sur son oreiller, après l'avoir fait boire.

L'accès passé, Reine se tourna et embrassa la douce figure anxieuse.

— Va, maman, je suis bien, je vais dormir, c'est passé. Je n'ai besoin que de repos.

Une dernière caresse, un dernier regard, la porte se referma. Enfin, elle était seule, seule! Enfin, en ce moment affreux où l'amour maternel lui-même était de trop, elle allait pouvoir souffrir à son appétit, crier de chagrin, se rouler de désespoir sur son lit brûlant.

Mais les cauchemars de la fièvre ne lui montrèrent, cette nuit-là, cent fois différent et toujours le même, au lieu de ses regrets, de ses remords et de ses craintes, qu'un Isaac Fortembosc qui renaissait sans cesse de l'ouragan même et la portait dans ses bras par-dessus la grande ornière.

Toute la journée du lendemain elle la passa dans son lit, encore fiévreuse, entièrement livrée à l'horreur de ses souvenirs.

C'était surtout une honte brûlante qui la couvrait des pieds à la tête, et l'amer regret d'avoir été passive, inerte, morte, alors qu'il aurait fallu des mains, des dents, des ongles; se défendre et lutter. Oh! le misérable qui n'avait oser la toucher que parce qu'elle lui était livrée, comme elle le haïssait! Et pourtant, le souvenir fulgurant qui, par moments, la poignait, la laissait sans force et sans haine un instant plus tard.

Ce ne fut qu'ensuite que les craintes vinrent. Ces craintes, les mêmes qui, pour d'autres femmes, constituent un fabuleux espoir. Elle commença ces calculs féminins difficiles à faire, impossibles à réussir, et cent fois recommencés. Elle se rassura et s'épouvanta tour à tour. Ce n'était pas possible que ce que personne ne pourrait appeler une *faute* (puisque sa volonté n'y avait point participé), mais qu'elle appelait avec un haut-le-cœur son aventure (et ce qu'il aurait fallu appeler autrement si elle avait eu dix ans de moins), que cette horrible chose eût un résultat, puisque tels sont les mots qu'on emploie.

Il se pourrait donc qu'elle, elle, Reine Almin de la Mazure, traitée comme une servante d'auberge au coin d'un bois, et pire, puisqu'elle ne fut jamais consentante, elle devînt mère d'un enfant hors-la-loi?

Et ce qui augmentait son horreur, c'est qu'elle se fût sentie capable, dans son orgueil même et sa fierté, de braver le monde et la loi si elle eût aimé!

Cependant, le second jour était passé et Fortembosc devait venir le troisième. Mais viendrait-il? Etait-ce possible? Aurait-il ce front ou ce courage? Et ne se terrerait-il pas plutôt désormais dans son Bois-Mauger, près de sa lourde servante à laquelle il raconterait sans doute sa victoire sur la demoiselle de Réaumont?

Elle s'endormit enfin, cette deuxième nuit, brisée, ayant usé tous ses raisonnements. Et ce ne fut qu'au soleil déjà haut qu'elle se réveilla.

Toutefois, il lui fallut un moment pour rentrer dans son tourment. Son sommeil avait été profond, nulle fièvre n'avait fait battre ses tempes. Mais

peut-être fût-ce plus dur encore, avec le soleil et la santé revenus, de reprendre cette nouvelle habitude de souffrir.

Cependant, c'est alors seulement qu'une pensée lui vint pour la première fois.

« Et si Fortembosc qui m'a offert deux fois de m'épouser n'avait cherché qu'à forcer ma volonté! » Elle en rougit seule dans sa chambre et s'assit sur son lit. Au lieu de la toucher cette explication la révoltait. Elle se dit : « S'il vient tantôt, cela sera le signe que c'est vrai et je ne le recevrai pas. » Sa mère entrait. Elle ne pensa plus qu'à l'endormir. Rien ne devrait ébranler sa confiance, la tourmenter. Rien ne valait que l'ombre d'un souci l'effleurât. Il serait toujours temps, s'il le fallait, de briser ce cœur aimant d'un seul coup. Elle l'embrassa avec réserve de peur de se trahir, déclara qu'elle allait tout à fait bien, que son rhume allait disparaître avec le beau temps, s'efforça enfin au naturel, à l'enjouement.

Mais la question qu'elle attendait sourdement depuis deux jours à travers la fièvre, le mal, à travers le sommeil même vint enfin :

— Alors, qu'avez-vous dit avec M. Fortembosc?

Toute préparée qu'elle fût à l'entendre, elle reçut un coup dans la poitrine et retomba sur son oreiller. Et, comme la vieille dame, alarmée, se penchait vivement, elle dit :

— Ce n'est rien, une douleur.

Elle se leva, alla vers la fenêtre et débita d'une haleine :

— M. Fortembosc viendra tantôt te voir. Il paraît désireux de conclure pour le château et les herbages.

Elle fut surprise elle-même de s'entendre. Avait-

elle voulu dire cela? Mme Almin eut une exclamation.

— Ah! tu l'as donc décidé? As-tu fait des conditions? Et seras-tu assez bien pour descendre? Comment le recevrai-je seule? C'est toi qui sais toute cette affaire.

De cette avalanche de petites questions dont Mme Almin était coutumière, Reine n'en retint qu'une.

— Non, cria-t-elle, non, je ne descendrai pas!

Et puis, elle se reprit, craignant de laisser voir quelque chose. Même, elle put sourire :

— Mais je suis à faire peur! Et puis, m'habiller... Non, je crois que je remonterai quand il viendra, car je vais descendre. Va, chérie, je fais ma toilette.

Et, comme sa mère arrivait à la porte, elle dit :

— D'ailleurs, viendra-t-il? Rien n'est conclu, tu sais!

Et, ayant ainsi réservé les droits de l'avenir, elle recommença à vivre, comme on recommence après toutes les crises où l'on a côtoyé la folie ou la mort.

Après le déjeuner, durant lequel il fallut pourtant parler de sa visite à Bois-Mauger, Reine remonta dans sa chambre. Elle s'étendit sur sa chaise-longue et pria sa mère de faire la lecture.

L'orage avait déclenché un temps capricieux, un ciel déchiqueté, une chaleur humide et des sautes de vent. Par la fenêtre ouverte entrait la lourde odeur des tilleuls. Reine laissa tomber sa tête sur les coussins. C'était la première accalmie qu'elle ressentait. Un engourdissement la tenait toute, lui ôtant ce cruel pouvoir de souffrir qui fait d'un être, dans certains cas, un réceptable uniquement

réservé à la douleur. De longs moments passèrent ainsi. Cornélie avait monté le café. Des nuages énormes se poursuivaient sur le ciel, la voix de Mme Almin coulait, unie et douce comme une source. Et Reine, les yeux clos, essayait de suivre le récit et arrivait à se prendre aux aventures imaginaires, lorsqu'on entendit le grincement de la petite barrière, près de la grande grille. Et un pas se fit entendre. Il n'y avait plus guère de gravier dans les allées, mais celui qui restait criait encore sous ce pas long et lourd. Reine avait ouvert les yeux et rougissait ou pâlissait. Mme Almin lisait toujours et ne s'arrêta qu'en entendant retentir la sonnette. Alors, elle posa son livre.

— Qui est-ce? demanda-t-elle.

Reine ne dit rien, mais, dans les yeux l'une de l'autre, elles avaient lu qu'elles savaient, et, lorsque Cornélie, toute émue, vint les informer que M. Fortembosc attendait dans le vestibule, Mme Almin se leva comme si c'était un ordre qu'elle attendait.

Au moment de sortir, elle dit à sa fille :

— Alors, tu me laisses la corvée?

Reine eut une petite plainte.

— Je ne suis pas encore assez bien.

Mme Almin revint en arrière et l'embrassa au front.

— Repose-toi, je tâcherai de m'en tirer.

Quand elle fut sortie, Reine se leva. Tout cela était insolite. Comment sa mère pouvait-elle croire à cet état de langueur chez elle qui n'était jamais malade? Elle fit deux tours dans la chambre. Il était donc venu? Quelque chose la soulevait, l'empêchait de rester tranquille. Triomphe, rancune, horreur? Elle ne sut le dire. Seulement, elle sen-

tit tout de suite que c'était impossible qu'elle restât là, et, se payant de la raison qu'elle ne pouvait pas laisser sa mère se débattre seule contre les ruses du propriétaire, elle se prépara à descendre.

Et, tout en se donnant un coup de peigne, en passant sa robe, — elle ne voulait point paraître en déshabillé, — elle se disait : « Je vais dicter mes conditions. Puisqu'il est venu, il les acceptera. Nous ne pouvons pas renoncer à l'aide inespérée qu'il nous apporte. Sans cela nous recommencerons à chercher un autre locataire et il n'y a plus moyen d'attendre. » Car, cette plaie d'argent qui n'est pas mortelle, mais qui nous blesse si atrocement, s'était ravivée maintenant après l'autre tourment qui, un instant, l'avait fait oublier.

Et elle se hâtait fiévreusement, tirant les cordons, mêlant les agrafes, boutonnant à la diable. Enfin, elle s'arrêta, se contraignit au calme, examina sa toilette, se regarda dans la glace. Alors elle recula, car elle ne s'était pas encore vue distinctement, depuis que... Quelle figure! Etait-ce la sienne? Elle semblait pétrie d'une autre chair plus lumineuse, mais surtout elle ne reconnaissait pas ses yeux, ses froids yeux pers qui semblaient brûler à présent comme si une lampe allumée derrière les prunelles y transparaissait. Alors, elle rougit et se détourna, les sourcils froncés, plus belle encore et plus hautaine.

Ce fut ainsi qu'elle entra dans le salon au milieu de la conversation. Rien qu'à sa façon d'ouvrir la porte, ce qu'elle venait apporter là se fit connaître. M^me^ Almin était dans sa bergère auprès de la cheminée, et le maître de Bois-Mauger dans un fauteuil Louis XIII. Il se leva pour recevoir le dur regard qu'elle lui jeta comme un coup. Elle le vit

pâle sous son tan et embarrassé à trembler. Cela ne la désarma point. A travers le tumulte de son cœur, elle se répétait : il a osé, il a osé venir! Et elle continuait à le foudroyer vraiment du regard comme la foudre, l'autre jour, avait frappé l'arbre tout près d'eux...

Un moment inappréciable passa ainsi, et puis Reine se tourna vers sa mère :

— Je suis descendue tout de même, cela va mieux.

Alors elle entendit la voix d'Isaac Fortembosc qui disait :

— Vous étiez souffrante, mademoiselle?

Elle se retourna avec une lenteur calculée et, le toisant, répliqua :

— Cela va mieux, merci.

Et, dans ce mot, elle mit tant de choses que, cette fois, il rougit jusqu'à cette place restée blanche sous la casquette ou le képi. Elle s'assit et le voisin en fit autant. Et puis, comme le silence devenait gênant, il bredouilla :

— Je suis venu, comme je vous l'avais dit, pour... euh! parler... euh!... conclure... euh!

Mme Almin vint à son secours :

— Oui, monsieur Fortembosc vient discuter les conditions du bail.

Reine demanda sèchement :

— Vous acceptez?

Décontenancé toujours, il acquiesça :

— Mais oui.

— Alors, c'est très simple. Un bail, trois, six, neuf, à la volonté des deux parties. Et le prix que je vous ait dit : dix mille pour le château, ses dépendances et les herbages, payables d'avance, par semestre, à la Saint-Michel et à Pâques.

Elle avait parlé la tête droite, les yeux au loin, mais, en terminant, elle le regarda d'une telle façon que les mots qu'on le voyait prêt à dire restèrent dans sa gorge et qu'il fit seulement un signe de tête.

— Eh bien! dit-elle alors, faites préparer le bail, ma mère le signera.

Elle se leva et regarda la porte. Déjà, en pensée, elle y était, elle l'ouvrait, quittait cette pièce où vivait son ennemi, cessait de respirer le même air que lui. Quelle délivrance! Quand un regard sur sa mère lui fit voir le danger. Quitter ainsi le salon, c'était éveiller les soupçons peut-être déjà bien proches! Pour l'amour de celle-ci, pour son repos sacré, il fallait subir l'horreur de quitter autrement celui-ci. Et il n'était qu'un moyen, un seul. Elle regarda sa main. Un peu comme lady Macbeth regarda la sienne, mais c'est tout à l'heure qu'elle allait être tachée. Oui, il le fallait.

Elle alla vers lui, la main tendue, la lui laissa prendre, serrer, — et il la broya, — et partit sans un mot prononcé, car, cela, elle ne le pouvait pas.

Une fois dans sa chambre, elle se jeta sur son lit, craignant encore de tomber. Alors, à travers cette espèce d'hébétude où la jetait l'horreur de ce qu'elle venait d'endurer, elle entendit tous les bruits de la maison qui rythmaient en ce moment sa tragédie : des portes qui s'ouvrent et se ferment, des paroles qui montent du dehors, et puis un pas fort, un pas d'homme, cette chose toujours émouvante pour une femme sensible, qui résonne sur le chemin, décroît et se confond enfin avec la vibration de la barrière refermée.

TROISIEME PARTIE

I

Reine se jeta à corps perdu dans les préparatifs du déménagement. Si, toutefois, on pouvait donner ce nom à l'opération qui allait avoir lieu entre le château et la chaumière.

Il s'agissait, en effet, plutôt de comprimer dans le grenier de Réaumont le mobilier des vingt pièces que de transporter quoi que ce soit dans la petite maison, déjà meublée d'ailleurs.

Toutefois, il y eut des paniers de linge à préparer, de la vaisselle, quelques meubles encore et le piano. Cela fit mille va-et-vient à travers le parc et une déroute complète des habitudes de ces dames.

Quand elle ne se tuait pas de corvée, Reine cherchait à se représenter l'état d'effarement du pays. Il y avait, là aussi, une odeur de catastrophe qu'elle préférait aux plus tranquilles pensées qu'elle aurait pu avoir. Par Cornélie on entendait les échos du village. La ferme, d'abord, ne se possédait plus. M^me^ Doudement avait commencé par nier contre toutes les commères de la boutique que les dames songeassent à quitter le château, étant bien trop riches pour cela (« pardi, commentait la petite servante, al' a peur que Madame lui *raugmente* la ferme! »). Au village régnait la stupeur. Il fallait en croire ses yeux, mais on commentait ferme. Le père Poignant faisait florès au café.

On le questionnait. « Ces dames ont donc bien besoin d'argent? » Mais comment qu'elles mettent M. Fortembosc dans leurs belles affaires du château? » Et Cornélie disait que son grand-père avait répondu : « Il ne boira toujours pas les murs! » à sa froide manière normande de pince sans rire.

Cela mordit l'attention de Reine. Décidément, il buvait donc, le sire de Bois-Mauger? Elle se souvenait de cette façon qui ne trompe guère avec laquelle il jetait l'alcool dans son gosier endurci. Et le dégoût qu'elle cherchait par tous les moyens monta d'un étiage en elle.

Elle essayait de ne plus penser, mais les jours qui s'écoulaient lui rendaient l'oubli plus impossible. Elle se disait bien qu'elle ne saurait rien avant la fin du mois prochain, mais son imagination galopait au pire. L'orage avait eu lieu le 20 août. Il y eut d'abord cinq jours, puis dix jours. Puis, ce mois fatal qu'elle redoutait commença et, avec lui, l'effroyable torture des femmes asservies à la dure loi de leur sexe, mais en dehors de leur acquiescement, car là est la seule véritable infériorité de la femme, et c'est de là qu'est partie la révolte féminine.

Les journées ne pesaient point trop lourdement, à cause de toutes ces besognes récentes. Mais, il y avait les nuits. Alors, elle descendait jusqu'à l'angoisse. Si cela était pourtant! Elle essayait de se représenter le disant à sa mère. Mais les mots même ne venaient pas. Quelles paroles, quels termes pour exprimer ces choses entre une mère et une fille? Une mère comme la sienne, une fille comme elle? Leur intimité si profonde, si complète n'ouvrait aucun chemin de ce côté. L'amour-sentiment n'étant même pas effleuré entre elles,

l'amour-passion encore moins, et quant à l'amour sexuel, comment seulement y faire allusion? Ce sont, cependant, choses faciles à dire entre une jeune épousée et sa mère, songeait-elle encore. Alors, c'est uniquement parce que le *mariage*, (cette institution qui en est si souvent l'atroce parodie, conclue comme le marché le plus vénal, constituant la plus basse association), parce que le mariage n'y a point passé, comme dit le peuple, que tout est changé?

Mais elle avait beau entasser des sophismes, raisonner à un point de vue humainement supérieur, rien n'y faisait, elle n'arrivait pas à dire, en pensée, à sa mère qui l'avait dit un jour à la sienne, ce mot humain, le premier, le plus simple : « Je vais avoir un enfant. »

Ainsi, s'écoulaient ses nuits, brillantes de lune ou chaudes d'orage, tandis que son lit devenait un brasier et qu'elle raisonnait et déraisonnait jusqu'à la folie.

Parfois, elle se levait, trempait une serviette dans l'eau froide, la posait sur son front. Une fois, elle descendit l'escalier, déverrouilla la porte, fit quelques pas sur la terrasse et descendit à la pelouse. Et puis elle rentra sans bruit, parce qu'elle n'avait mis que des pantoufles et que l'herbe était mouillée de rosée. Elle songeait : « La rivière est toujours là, il sera temps un peu plus tard. »

Au jour venu, elle avait honte d'elle-même jusqu'à ne plus se comprendre. Rien n'était désespéré. Elle avait éprouvé un tel saisissement le jour affreux de l'orage que tout venait peut-être de là et qu'elle était folle de se tourmenter.

Et puis une rage froide la prenait. Alors, pour cet unique moment d'inconscience, sa vie pouvait

être ainsi transformée, perdue? Elle refusait de le croire, formellement.

Mais ce ne fut que lorsque septembre arriva avec des probabilités grandissantes qu'elle osa accueillir de nouveau l'idée chassée avec horreur, alors que le maître de Bois-Mauger approchait de Réaumont dont il venait s'assurer.

Et s'il n'avait cherché qu'à forcer son consentement à ce mariage deux fois offert? Son orgueil se cabra encore. Ainsi, elle pouvait être forcée de devenir la femme d'Isaac Fortembosc, de ce rustre mi-soldat, mi-paysan, mi-hobereau?

Mais, déjà, sa révolte était moins violente que la première fois, et, peu à peu, elle songea qu'il ne lui restait plus qu'à reconnaître sa défaite. Ce fut l'affaire encore de quelques jours, ces jours dont chaque heure était une torture et qui s'ajoutaient épouvantablement les uns aux autres pour former un total qu'elle n'osait plus regarder sans frémir.

Et une heure vint où elle se dit qu'elle acceptait le marché et où elle en fixa toutes les conditions.

Cependant, la Saint-Michel approchait dans le rayonnement lassé du plus beau mois normand. Les derniers préparatifs s'achevaient. Du château à la chaumière on ne voyait qu'allées et venues du père Poignant et de Cornélie portant mille objets divers.

Enfin, ce fut le jour où toute la Normandie loue, se loue, déménage et emménage.

Reine avait prévu comment les choses se passeraient. La coutume était, pour le propriétaire, d'offrir à dîner aux fermiers, mais le château ayant dénoncé la coutume, jamais M. Almin ne

recevait à sa table ses fermiers qu'il flattait d'une autre manière. Cette épreuve se trouva donc épargnée à Reine. Encore fallait-il voir le nouveau locataire, signer le bail, encaisser les fonds. Ici commençait l'incroyable de l'affaire. L'idée d'avance n'était pas admise dans le pays. Jamais peut-être un bail n'en avait contenu trace. Et, pour l'admettre, il fallait qu'un Normand fût forcé et contraint. Reine se complut à reconnaître le grand homme défait là-dessus, et sa victoire à elle. Cela lui donnait une certitude de l'empire qu'elle exerçait sur lui. Pourtant, elle ne voulait pas assister à l'entrevue. Ni la signature, ni le règlement ne la concernaient absolument. Et toucher cet argent lui aurait fait l'effet de recevoir sa rançon.

Elle dit à sa mère :

— Tu n'as pas besoin de moi pour signer le bail, ni pour recevoir le loyer, je ne paraîtrai pas. J'ai beaucoup à faire encore. D'ailleurs...

Elle hésita et M^me^ Almin répéta avec sa douce insistance à laquelle on n'échappait point :

— D'ailleurs?

— D'ailleurs, j'ai assez vu Isaac Fortembosc, cela me suffit pour le moment et je te passe la corvée.

Elle essayait de plaisanter, mais le rire n'arrivait pas sur ses lèvres. M^me^ Almin la regarda longuement et dit :

— C'est bien, je ferai pour le mieux.

Après cela, plus rien ne fut dit là-dessus jusqu'au jour fixé où M. Fortembosc arriva sous la pluie fine qui noyait la vallée. Reine sut par sa mère que tout s'était passé fort correctement. Elle regarda le bail préparé par ses soins chez le notaire (auquel elle avait expliqué que sa mère dési-

rait signer chez elle). Tout était bien en règle avec la signature du maître de Bois-Mauger, de l'écriture tremblée des gens peu cultivés, peut-être aussi des ivrognes. Elle l'éplucha férocement. C'était quelque chose de lui, l'émanation de son ennemi qui lui était livré. Comment l'eût-elle négligé? Ce soir-là, dans la chaumière à présent définitivement habitée, Reine éprouva enfin quelque chose comme du soulagement. D'abord, ces cinq billets de mille francs que sa mère lui avait remis.

— Tiens, prends soin de cela, puisque tu mènes tout à présent, ma chérie.

Et quoi qu'elle s'en défendît, cet argent lui donnait un sentiment de sécurité. Elle avait tant lutté pour l'obtenir! Et puis le fait que l'avare, car il était avare, l'avait lâché sans obligation absolue (il eût pu invoquer la coutume pour ne payer qu'à terme échu), l'assurait plus que vingt paroles de sa reddition à merci.

Elle eut, ce soir-là, une nuit un peu moins torturante et dormit même sans cauchemars.

Le lendemain, les charrettes de déménagement arrivèrent de Bois-Mauger. Il faisait la plus douce journée bleue et rousse d'été automnale et Reine mit sa robe blanche qui la faisait si grande.

Sur un char de moisson attelé à quatre chevaux parut l'exposition du plus ridicule mobilier. Reine, cachée derrière une lucarne du grenier, en resta saisie. Elle descendit trouver sa mère qui attendait dans le grand salon démeublé.

— C'est ça qui va entrer au château? demanda-t-elle avec colère.

Mme Almin mit doucement la main sur son bras.

— Tu es moins philosophe que moi maintenant! Qui veut la fin veut les moyens.

Le char cahotant s'arrêtait en grinçant devant la porte.

— Ah! n'assistons pas à ça, allons-nous-en, dit Reine passionnément.

Un trouble affreux et nouveau l'agitait.

A quoi bon cette comédie puisqu'elle acceptait le sacrifice d'elle-même et de son orgueil? Comme il aurait mieux valu faire entrer le Fortembosc, le larron d'honneur, tout botté, entre les Gobelins et les Aubusson, près des bergères délicates et des vieilles faïences et lui faire même sentir ainsi la grâce qu'on lui faisait en l'acceptant, non seulement dans la maison mais dans le foyer!

Elle dut dévorer son regret et sa honte aux yeux de sa mère. Comment celle-ci pourrait-elle interpréter ce recul subit de sa fille devant une chose si fortement voulue, préparée, et au moment de la réalisation entière de son plan?

Il lui fallait pourtant les honneurs de la guerre. Après avoir emmené M^me^ Almin à la chaumière, elle revint et alla fermer à double tour le grenier et les pièces du second où dormaient les trésors entassés du château. Puis, elle descendit le grand escalier, balayant les marches de sa robe blanche, et vraiment magnifique, avec son allure de Valkyrie, sa figure pâle, ses lèvres serrées, le feu de ses yeux.

Ce fut ainsi qu'Isaac Fortembosc la vit arriver sur lui comme la vengeance même. Et sans dévier d'une ligne, ni détacher son regard, elle se dirigea vers son ennemi tenant dans sa main droite une grosse clef qu'elle lui tendit sans un mot.

Elle avait disparu qu'il restait là immobile, regardant dans sa main nue cette clef, chaude encore, la clef de la porte d'honneur de Réaumont.

II

Le dernier délai que Reine s'était fixé, expira. C'était le 5 octobre. Ces quelques jours emportaient son dernier recours. Pourquoi? Elle n'eût su le dire exactement. Elle avait eu beau fouiller les quelques livres de médecine de la bibliothèque, retourner cent fois dans sa tête le même problème avec ses mêmes données, apprendre qu'une femme ne peut jamais être sûre de rien, interroger son corps et ses sensations dans une ignorance complète et sans résultat, elle s'était convaincue que là s'arrêtait son espoir. Six semaines entières avaient passé depuis le jour affreux de l'orage, symbole de la tourmente qui, passant sur sa vie, la laissait brisée. Des trois partis qui lui restaient, la mort, l'aveu à sa mère, le mariage réparateur, elle avait définitivement choisi le troisième.

Quelles violences pourtant ne se faisait-elle pas là! Son être tout entier criait vers la seconde solution. Mettre au monde son enfant sans se cacher et l'élever au grand jour en lui sacrifiant sa vie. Faire un homme comme elle voulait qu'il soit, sans autre influence, — car ce serait un garçon, — cela valait un sacrifice.

Seulement, elle ne se reconnaissait pas le droit de sacrifier sa mère. Et là aboutissait la seconde,

comme la première solution. D'ailleurs, il y a dans la mort cherchée (à côté du courage réel qu'il y faut, et qu'elle sentait en elle) un élan de lâcheté qui lui déplaisait. Reculer, fuir, cela n'allait pas à Reine Almin de la Mazure. Seul, le mariage satisferait sa mère; elle osait penser : seul, le mariage ne la tuerait pas.

Pendant ces quelques jours la vie s'était organisée à la chaumière. Pour le château, on n'en savait que ce que rapportait Cornélie avec abondance, citant surtout la lourde servante, la femme Goupil, qu'on appelait M^me^ Benjamin.

« M^me^ Benjamin a mis des vieilles casseroles en place des cuivres. M^me^ Benjamin ne cire jamais par terre. Le salon est autant dire vide, avec ses deux ou trois meubles. M. Fortembosc a pas l'air bien content, il fume tout le temps au coin du feu dans le petit boudoir de Madame. On dit qu'il va arriver quatre bêtons dans un des herbages, etc... »

Reine entendait tout cela sans s'y intéresser vraiment. Qu'importaient ces détails, ces riens dans sa tragédie? Seul, le nom du nouveau locataire retenait son attention, mais encore à peine, car il n'était pour elle que celui auquel elle signifierait sa volonté. Ses dispositions ou son humeur ne l'intéressaient pas.

Maintenant, il ne restait qu'à régler l'entrevue. Il y fallait du mystère et elle voulait surtout que la louche servante n'en sût rien.

Elle dit donc à sa mère qu'on avait oublié de régler des choses à propos du séjour de Bob dans l'écurie du château et qu'il lui fallait voir M. Fortembosc pour cela.

— Fais-lui porter un mot par Cornélie, dit tranquillement M^me^ Almin.

Reine objecta que non, que c'était là trop de cérémonie pour une aussi petite chose à laquelle il ne fallait pas donner tant d'importance.

Et, comme il arrive alors assez étrangement, tout s'aplanit de soi-même. Sortie seulc dans le parc après la promenade de sa mère pour surveiller le château, par cette après-midi où le soleil quittait le plus doux ciel embrumé, Reine vit Mme Benjamin, son panier au bras, aller aux provisions du village. Et, au même moment, elle entendit la grille et aperçut au travers des arbes le sire de Bois-Mauger vêtu en chasseur et rentrant « chez lui » d'un pas pesant. Cachée derrière une charmille, elle le regardait d'un regard dévorateur. Si grand, si large et si lourd, si « fameux », comme disaient les villageois, voilà donc celui qui avait osé intervenir dans son existence? Comme elle le haïssait! Comme les ongles lui faisaient mal d'entrer dans ce cou épais de rustre! Elle se dompta d'un effort et appela tout son calme. C'est une affaire qu'elle voulait aller traiter, voilà le ton dont il ne fallait pas se départir. Lorsqu'il eut disparu, elle attendit encore un moment et se dirigea vers le château.

Etrange impression que de sonner *chez elle*, d'attendre qu'on vienne lui ouvrir... Ce fut le maître lui-même. Il l'aperçut à travers les panneaux vitrés et eut un sursaut visible. Dans son agitation, il embrouilla même la serrure. Elle songea avec une espèce de joie méprisante : « La vieille clef refuse de lui obéir, elle est loyale : d'ailleurs, comment aurait-il appris ses caprices? » Enfin, la porte, dont elle connaissait si bien l'humeur et le bruit, roula sur ses gonds en gémissant et ils furent encore une fois face à face.

Elle se présenta, droite, enroulée dans sa grande cape sur une robe noire. Quelques secondes elle le laissa en suspens, ne parlant qu'avec ses yeux, pour voir l'embarras, la honte, apparaître sur sa figure, mais il dit seulement, avec quelque difficulté :

— Bonjour, mademoiselle, entrez donc!

Elle entra, passa devant lui sans saluer et dit enfin :

— J'ai un mot à vous dire, vous êtes sans doute occupé? Cela sera très court.

Elle avait dosé l'insolence du ton et des paroles, mais, au dernier mot, la voix cassa parce que le souffle lui manquait, tant son cœur batait fort. Il ne parut rien remarquer et s'effaça pendant qu'elle se dirigeait avec l'aisance — qu'elle éprouvait — de quelqu'un qui rentre chez soi, vers le boudoir de sa mère. La porte en était ouverte, elle entra.

Ce fut un flot de douceur. Le feu dans la cheminée (cela, au moins, était pareil), la présence vivante des flammes, les chenêts, — ne les avait-on pas oubliés? — le dessin familier de la console de marbre blanc avec sa coquille. Mais elle se raidit, rappela sa colère à elle, la retrouva toute brûlante. Et, à travers ce tumulte, elle entendit la voix de son hôte qui disait :

— Asseyez-vous, mademoiselle.

Ce fut le mot qu'il fallait. Elle se retourna, le confronta, grande aussi devant lui, et altière des pieds à la tête.

— Non, dit-elle durement, je ne m'assoierai pas. Inutile. Je ne veux rien de vous.

C'était mal commencer. Elle vit la figure de l'homme, qu'elle dévisageait les yeux dans les yeux, se durcir. Mais il ne dit rien. Alors, elle reprit :

— Pourtant, je suis venue vous proposer un mar-

ché. Vous m'avez demandé deux fois de vous épouser. Je vous ai répondu la première fois non, d'une façon déguisée. La seconde fois, non tout court. Cette fois, je viens vous dire que j'accepte.

Il y eut un silence; le silence où s'agitent toujours les grandes choses de la vie. Et puis, cette figure d'homme, de laquelle ne bougeait pas son regard impérieux changea. Ce qu'il y paraissait d'un peu noble, d'un peu franc, disparut pour laisser voir les yeux se retirer dans la fente rusée des paupières, le nez se plisser et la bouche montrer un rictus carnassir. Ce ne fut qu'un éclair, mais elle se dit : « Je suis perdue », et rien de ce qui arriva ensuite ne lui en apprit davantage qu'elle en sut à cet instant. Et tout ce qui arriva après fut comme la suite du cauchemar horrible de l'orage. Mais, cette fois, il n'y avait d'orage qu'en eux.

Isaac Fortembosc fit deux pas et, tout près d'elle à la toucher, il baissa la tête jusqu'à approcher sa figure de la sienne et dit ainsi, face contre face :

— Alors, maintenant, vous voulez bien d'Isaac Fortembosc, mademoiselle Almin?

Elle recula devant cette lourde haleine. N'avait-il pas bu? Aussi froidement qu'elle en fut capable, elle demanda seulement :

— Vous n'avez donc pas compris?

Il permit qu'elle s'écartât et, la considérant des pieds à la tête, d'un air de maquignon, il prononça enfin :

— Comment que sera le contrat?

Elle ne comprit pas tout de suite.

— Le contrat?

— Oui, pour le mariage...

— Mais, je ne sais pas, comme tous les contrats,

dit-elle avec impatience, tellement tout cela diminuait la dignité qu'elle voulait dans ce débat.

Déjà, le fait que cela tournait au débat était de trop.

— Ah! oui, fit-il, le régime dotal, pas? Non, non, pas de ça pour Isaac Fortembosc. Entre mari et femme tout doit-il pas être partagé?

Elle secoua vivement la tête.

— Il ne s'agit pas de cela. Comprenez-vous que j'accepte de vous épouser?

Ce fut lui qui recula, cette fois, et maître de lui, très froid, il demanda :

— Et si c'est moi qui n'accepte plus?

L'étonnement la rendit muette. Elle attendait tout : de la brutalité, un assaut, même de l'amertume, mais pas cela.

— Comment? dit-elle enfin.

Il se moqua :

— « Comment? » vous dites? Mais parce que je suis fatigué d'être traité comme un chien par vous. C'est pas deux fois, c'est trois que je vous ai demandée. Et vous vous êtes assez foutue de moi! Oh! mademoiselle Almin de la Mazure ne pouvait pas épouser Isaac Fortembosc, bien sûr! Eh bien! maintenant, c'est Isaac Fortembosc qui dit non.

Reine l'écoutait attentivement. Enfin, elle saisit tout à fait cette chose incroyable. Et, malgré sa volonté, elle cria :

— Mais vous ne *comprenez* pas qu'il le faut!

Alors, il devint ignoble. Avec un gros rire, il avança vers elle.

— Ah, mignonne, je m'en doutais! Alors, avec Fortembosc, hein, ça y est tout de suite, ainsi tu es...

Il la saisit à pleines mains, brutal, au corsage,

à la taille et il disait, sa figure soudain enflammée sur la sienne :

— Tu en veux, hein, tu en veux encore? C'est ça que tu es venue chercher?

Elle luttait, les dents serrées, les mains griffantes, tordue de colère, et il continuait, de plus en plus près, ces haletantes paroles :

— C'est bon, hein? On ne pense plus que Fortembosc est un « monant »?

Et comme elle criait de colère et de dégoût :

— Brute, mais brute que vous êtes, vous ne comprenez pas que vous me faites horreur!

Il ricana :

— Tu ne disais pas cela, l'autre soir, dans le petit bois. Ça te plaisait, oh oui, et ça te plaît encore.

— Ce n'est pas vrai, cria-t-elle. J'étais évanouie, vous le savez bien, sauvage!

Mais, de toute sa force d'hercule, il fit plier sa tête, écrasant sa bouche de la sienne. Alors, avec horreur, elle sentit qu'il disait vrai et qu'elle cédait comme, peut-être, elle avait cédé l'autre jour parce qu'après tout, elle n'était qu'une femme qui trouve son maître.

L'âme eut un sursaut. Sa colère flamba juste assez pour la rendre capable de l'effort surhumain qu'il lui fallait pour se délivrer. A coups de griffes, elle arracha cette figure de la sienne et la surprise de l'homme, dont l'instinct certain l'avait sentie s'abandonner une seconde, fit le reste.

Déjà, elle était à la porte et dehors, avec la complicité de toutes ces choses qui lui appartenaient et lui faisaient obéissance. D'ailleurs, il ne la poursuivit pas, envoyant seulement après elle une dernière injure, un gros mot, une obscénité qui sonna

dans la pièce dégarnie comme à tous les échos des tranchées.

Sut-elle jamais, cette fois, comment elle était rentrée? Sut-elle jamais, surtout, pourquoi elle n'avait pas couru à la rivière? Un dernier réflexe moral, peut-être celui-ci; ne pas obéir, car c'était obéir que de disparaître : obéir à la peur, obéir au monde, obéir à Fortembosc qui l'avait brisée comme une branche sur son genou et la rejetait. Et peut-être aussi, tandis qu'elle errait dans le parc déjà envahi par la nuit, rencontra-t-elle quelqu'un, la grande Présence qui nous environne toujours mais ne se manifeste qu'alors. La voix qui parle dans le vent, le pas qui fait craquer les feuilles mortes, le bras qui soutient tout à coup le pauvre corps défaillant. Elle marchait dans les allées, pliée en deux, criant le seul mot qui reste aux lèvres au bord de l'abîme. Et Celui qu'elle appelait vint à elle.

C'est auprès de sa mère qu'elle se retrouva, agenouillée, cachant l'éternel chagrin des petites filles dans l'éternelle jupe des mères. Qu'y avait-il à faire d'autre. Peut-on continuer à souffrir seul? Pourtant, une dernière pudeur, une dernière raison empêcha son secret de crever sous le flot de ses larmes. Et, quand M^me^ Almin après l'avoir caressée sans rien dire, la pressa de parler, elle expliqua à mots hachés la peine affreuse qui l'avait suffoquée en entrant dans cette maison si marquée par elles, et par cet air d'abandon des choses familières.

Elle se calma peu à peu. Il faut bien se calmer pour continuer à vivre. Et puis la douceur qui l'environnait, les chers genoux maternels, la robe dont l'étoffe lui caressait la joue, le feu dansant sur les vieux meubles, les faïences, les bronzes, cette paix

de la toute petit maison où ne battaient que des cœurs unis, tout cela agit sur le paroxysme de sa peine.

Pourtant, elle ne put se résoudre à la parodie d'un repas et demanda qu'on lui apportât un plateau dans sa chambre.

Quand, les bonsoirs échangés et sa mère tranquillisée une fois encore — au moins l'espérait-elle —, elle se retrouva seule, il lui fallut bien réendosser son mal comme un vieux vêtement. Toute l'horrible peine lui revint, minute par minute, mot par mot, avec les injures et la brutalité, et les mots ignobles, devant lesquels, seule dans la nuit et ne les entendant qu'en imagination, elle se bouchait encore les oreilles.

Néanmoins, il y avait quelque chose qu'elle ne comprenait pas et qui la gênait dans l'ajustement du puzzle de sclératesse d'Isaac Fortembosc qu'elle reconstruisait. Pourquoi donc avait-il tout accepté lorsque, le jour de sa dernière visite, le surlendemain de l'orage, elle dictait ses conditions si inhabituelles, presque inacceptables? Assurément, il n'était sûr de rien, alors, et ne cherchait qu'à gagner du temps. Mais puisqu'il voulait Réaumont, comment n'était-il pas au comble de ses vœux quand elle venait s'offrir à l'épouser en lui apportant Réaumont? Et, tout à coup elle se souvint qu'il s'était expliqué lui-même d'un mot. N'avait-il pas dit : « Le régime dotal? Pas de ça pour Isaac Fotembosc. » Elle éclata d'un rire nerveux, inextinguible. C'était drôle, au fond cette ignominie intéressée. Il la refusait, parce qu'il voulait obtenir de *meilleures conditions*. Et l'aveu de sa situation inespérée lui donnait l'arme nécessaire. Il ne l'épouserait qu'avec le contrat à sa con-

venance. Mais oui, c'était drôle, du Balzac, vraiment! Quand elle eut assez ri, la tête dans ses couvertures pour que sa mère, qui couchait de l'autre côté de la cloison, ne l'entendit pas, elle s'allongea, les joues baignées de larmes, lasse de penser, rassasiée de chagrin et sombra dans la miséricorde du sommeil.

Et le lendemain matin, à son réveil, car elle avait dormi pesamment, elle fut rassurée.

III

Quelle côte à gravir! Quand une femme est tombée dans un tel abîme — et jamais un homme n'en mesure tout à fait la profondeur — elle reste étourdie un moment en bas. Il fallut toute la journée à Reine pour se remettre. Dolente, elle resta au lit, appelant Cornélie autour d'elle, Cornélie qu'il aurait bientôt fallu mettre dans le secret ou tromper, car tant que « l'honneur » d'une maison dépendra de telles contingences, une petite servante qui connaît tous les mystères domestiques en sera l'arbitre.

Aux instants où elle était seule, sa mère à sa toilette, Cornélie dans sa cuisine, elle se ressaisissait, essayait de ressentir cette joie éperdue qui devait être là. Ainsi, ce cauchemar disparaissait de sa vie. Et avec lui, toutes les extrémités où elle allait être poussée. Ainsi, elle n'aurait plus à inventer de subterfuge, de mensonge, ainsi, surtout, sa mère n'aurait pas à souffrir d'une façon ou d'une autre... Comme tout s'arrangeait!

Pourtant, puisqu'elle était femme à présent, une souffrance obscure et instinctive gâtait cette joie raisonnée, ce petit enfant qu'elle avait cru déjà vivant, elle sentait bien maintenant qu'elle y tenait, qu'elle l'aimait peut-être, malgré son père, ou à cause de toute l'horreur dont elle chargeait son père.

Pourtant, elle avait des moments d'allégresse. Se sentir encore maîtresse de sa destinée, libre, libérée surtout de l'homme qui avait osé attenter à sa liberté, quel renouveau! Cependant, Mme Almin s'inquiétait. Qu'étaient tous ces à-coups dans une santé toujours égale? Alors Reine avoua des troubles nerveux, dûs sans doute aux récents événements, à ces changements pénibles, au départ de Réaumont. Elle disait cela, en tenant les petites mains fanées et jolies pour la rassurer. Et elle se disait : « Me croit-elle, il y a eu des regards bien profonds sur moi dernièrement. Et quelque instinct semblait l'avoir avertie, après l'orage, d'un changement, d'un trouble en moi. Ah! si elle avait deviné, il me semble qu'il n'y aurait plus jamais la même confiance entre nous. » Ainsi allait-elle d'un tourment à l'autre, oubliant déjà celui de la veille en pensant à celui du lendemain.

Car, en dépit de toute vraisemblance, après la réalité affreuse de la dernière scène, Isaac Fortembosc semblait s'effacer à ses yeux. Tel est le pouvoir d'oubli des femmes. Telle est plutôt la force de réaction qui leur permet de reprendre le courant de l'existence après la tourmente qui dévaste leur être : amour, maternité. L'enfant, l'enfant redouté, maintenant disparu, l'enfant qui, elle le savait maintenant, n'avait jamais existé, remplaçait tout de son étrange passage imaginaire.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi dans une torpeur assez douce. L'épreuve que Reine venait de traverser physiquement et moralement avec l'atroce scène de la fin valait une maladie, en somme. Et elle se remettait du choc avec lenteur.

Justement, il faisait un de ces temps gris, de petite pluie et de grande brume dont la douceur

semble ouater toutes les difficultés de la vie. Et, à la chaumière, les difficultés matérielles n'existaient plus comme au château. Etaient-ce les proportions de la petite maison qui ramenaient tout au minimum? Ou bien que la locaton du château avait rendu les choses faciles à la chaumière?

Car il y avait longtemps que Reine n'avait passé la Saint-Michel avec autant d'argent. Ces cinq mille francs, rançon semestrielle de Réaumont, ajoutés aux fermages de M^me^ Doudement, lui paraissaient illimités de pouvoir d'achats.

Elle reprit ses livres, en couvrit son lit, se livra à de longs calculs compliqués. Tous ses projets lui revenaient, avec de vastes espoirs. Ce printemps verrait de grandes choses.

Ces jours passèrent rapidement. La vie s'organisait lentement, mais les dames s'étonnaient de la trouver plus facile. Elles touchaient ainsi la récompense de leur sacrifice. Le petit ménage se faisait en un tournemain et Cornélie, d'abord honteuse de la métamorphose, s'habituait à un travail simplifié. Reine préparait un emploi du temps avec l'ardeur retrouvée de ses quinze ans. Le cauchemar d'hier s'effaçait. La série des pluies paraissait finie et un doux et triste automne commençait, baignant de sa clarté laiteuse la vallée qui commençait seulement à roussir. Reine s'interrogeait par moments pour se convaincre. « Etait-ce moi qui souffrais tant ce jour... quel jour? Vendredi, l'autre semaine, il y a quinze jours? »

Depuis le soir affreux, elle n'avait pas revu Fortembosc. Mais le moment venait d'adopter une ligne de conduite vis-à-vis de Réaumont. Et d'abord, de préparer sa mère.

— Je ne veux plus retourner au château, dit-elle

enfin. Je ne *peux* pas revoir cet homme-là chez nous.

Elles se promenaient dans le petit jardin ensoleillé que Reine avait aménagé devant la chaumière. Mme Almin marqua un peu d'étonnement :

— Qui veut la fin veut les moyens, dit-elle. Tu l'as choisi, *cet homme*.

En entendant cela, Reine s'arrêta de stupeur, et puis elle craignit de comprendre.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je veux dire, continua paisiblement la vieille dame, que c'est toi qui a amené ce locataire après avoir décidé de louer Réaumont et je reconnais que tu as eu raison. Maintenant, il a cessé de te plaire, et...

Comme elle ne le faisait jamais, Reine lui coupa la parole :

— Ne ris pas là-dessus, je t'en prie, dit-elle passionnément.

Elle s'arrêta. Quelles maladresses entassées les unes sur les autres! Il fallait détruire cela, maintenant.

— Ecoute, maman, oui, je l'avoue, M. Fortembosc m'est antipathique à un point que je ne puis dire. J'ai essayé de vaincre cela mais je n'essaye plus. Passe-moi ce caprice-là, si c'en est un, puisque tu trouves que j'ai bien manœuvré. Va le voir, toi, quand il le faudra absolument. Ou bien alors, fais-le venir.

Elle réfléchissait qu'ainsi elle paraissait moins vouloir le fuir et que, pourtant, elle ne le recevrait jamais.

— D'ailleurs, reprit-elle, nous n'aurons vraiment pas besoin de le voir. Restons chacun chez nous, c'est si facile.

Mme Almin fit quelques pas en silence.

— Pas tellement, tu sais, il nous avait offert de nous promener dans le parc à notre gré?

Reine détourna la tête. Bien entendu, cela rentrait dans le plan du sire de Bois-Mauger. Comment priver sa mère de cela? Et comment la priver sans se trahir?

— Je crois, dit-elle lentement, qu'il faudrait beaucoup mieux ne pas profiter de sa permission. Que veux-tu, il faut nous priver en tout, maman? Il y aura des ennuis si nous ne restons pas chez nous. Est-ce que tu ne comprends pas cela?

Malgré l'embarras de son plaidoyer et la pauvreté de ses raisons, sa mère parut s'y rendre.

— Peut-être est-ce mieux, en effet, dit-elle. Cela me coûtera pourtant. Où irons-nous?

Le cœur de Reine se serra. Lui fallait-il faire le geôlier? Déjà, elle avait jeté sa mère hors de la maison de son choix, la maison où était mort son père, maintenant elle la chassait de ces nobles allées qu'elle aimait... Elle s'arrêta, la serra contre elle, lui dit tout bas :

— Ce n'est qu'un moment, soit patiente, je te le rendrai, ton Réaumont. Tu verras, je sens que j'y arriverai. Trois ans seulement, trois ans de bêtes à l'herbage, trois ans sans parc, sans potager, sans nos belles chambres... Dis que tu veux bien m'aider!

Son adjuration était si passionnée que leurs larmes coulèrent. Et, encore une fois, la mère regarda sa fille d'un regard qui pesa longtemps sur elle.

Pourtant, Reine sentait bien que c'était à elle que revenait la tâche d'établir entre la chaumière et le château cette rupture qu'elle voulait. Et toutes ses angoisses la reprirent. Comment le mauvais homme allait-il s'y prendre? Pouvait-on espérer

que, tacitement, il admettrait ce congé? Elle sentait bien que, malgré la façon dont ils s'étaient quittés, il chercherait à la revoir, à profiter d'une façon ou d'une autre, de cette détresse qu'elle lui avait avouée. D'ailleurs, n'était-elle pas allée s'offrir, le prier de l'épouser? Elle frémissait en y songeant maintenant. Car il rentrait dans ses pensées, et, malgré elle, dans sa vie, à grande allure.

Alors, elle résolut de ne pas l'éviter la première fois qu'elle le rencontrerait afin de régler la situation une fois pour toute. Déjà, c'était une concession, mais comment n'écouter que sa rancune, son horreur, lorsque la tranquillité de sa mère entrait en jeu?

Elle n'eut pas à attendre longtemps. Malgré qu'elle l'évitât instinctivement, il fallut bien, qu'un soir qu'elle avait pris le sentier du parc pour aller visiter une pauvre femme de l'autre côté du château, elle rencontrât nez à nez, au tournant d'un massif, Isaac Fortembosc.

Le crépuscule bleuissait l'air entre les arbres de bronze. Et le chasseur botté, faisait une grande masse sombre qui la fit crier de surprise.

Elle se reprit aussitôt et allait passer sans saluer lorsqu'il lui barra la route. Elle céda aussitôt pour en finir, mais de l'air le plus hautain.

— Vous voulez vous sauver, mademoiselle Almin? commença-t-il, d'une voix qu'elle sentit mal assurée.

— Laissez-moi passer, dit-elle seulement.

— Mais, vous n'êtes pas si pressée? Je croyais même que vous veniez au château, me voir *comme d'habitude.*

Frappée de cette insolence, elle répéta :

— Je n'ai pas à aller vous voir, laissez-moi passer.

— Là, là, fit-il, ne vous fâchez pas. Nous avons eu des *mots*, l'autre jour, c'est un tort. Nous sommes vifs tous les deux. Sans reproche, vous avez l'humeur « court », mademoiselle Almin.

Il essayait maladroitement de plaisanter et cela lui allait encore plus mal. Alors, Reine dit, avec une espèce de férocité froide, en le regardant aux yeux comme le fauve qu'il faut dompter :

— Ah, vous voulez que nous parlions, eh bien, parlons. J'ai à vous dire, monsieur Fortembosc, que vous êtes une brute et que jamais de ma vie, à moins d'y être contrainte, je ne vous adresserai plus la parole. Vous avez compris?

Elle n'était qu'une haute ombre noire dans ses vêtements sombres, avec la tache pâle de la figure où brûlaient les yeux. L'homme recula, comme frappé, et puis il bégaya :

— Vous ne disiez pas ça l'autre jour, quand vous êtes venue me chercher.

Elle répéta encore :

— Laissez-moi passer.

Alors, il osa la toucher, la prit aux poignets.

— Mais, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a? Vous êtes pourtant venue me demander de vous prendre, l'autre jour. Vous aviez besoin d'Isaac Fortembosc, vous voulez donc vous passer de lui, à c't'heure?

D'un geste violent, elle put dégager ses poignets. Et, sans parler, elle essaya de passer. Mais il étendit les bras.

— Pas de ça, Lisette, fit-il grossièrement. Vous êtes là, vous vous expliquerez. D'ailleurs, il n'y a pas à discuter. Je venais vous dire que je veux

bien accepter ce que vous êtes venue me demander.

Alors, elle ne put se retenir.

— C'est moi qui ne veux plus, dit-elle brièvement. Retirez-vous de là.

Quelque chose de fou parut sur la sombre figure. Cette fois, il avança pour la saisir à pleins bras. Mais elle avait prévu le mouvement pour reculer, et, saisissant son stick, elle en sabra la masse de son ennemi. Cela fit un bruit mou. Il y eut un juron atroce. Sans doute la figure en avait-elle eu.

Alors, Reine se tourna et prit sa course vers la chaumière. Et, tout en courant, comme elle n'avait pas couru depuis longtemps, elle entendit les blasphèmes la poursuivre, et des lambeaux de phrase.

— Ah, tu me paieras ça!... Le grand monde... Je vous *repasserai*, les dames de la haute!

Elle était sous les pommiers du petit clos, dans les parterres; enfin, elle toucha la porte et s'arrêta. Elle ne voulait pas montrer ce spectacle à sa mère. Alors, elle mit la main sur son cœur en tumulte, et écouta. De dessous le couvert des marronniers rouillés venaient encore des sons confus, des syllabes qui se perdaient. Son ennemi s'éloignait et le malheur avec lui. Elle respira longuement. C'était fini. Elle allait oublier cela et recommencer sa vie de ce jour.

L'ombre l'entourait à présent. Un peu d'or et de bleu se distinguaient seuls encore. Elle ne faisait qu'une avec la porte. Et cela l'attendrissait de sentir ces vieilles planches contre son corps souple et chaud. Elle songea : « Cette petite maison et maman, cela me suffira. » Et, tout à coup, elle n'eut plus qu'une hâte et qu'un besoin : rentrer, revoir sa mère, purifier ses yeux et ses mains de ce qu'ils avaient vu et touché, et elle ouvrit la porte.

IV

Cette fois, elle était tout à fait délivrée, comme si le coup de cravache avait rompu le mauvais charme. Il y eut des jours et des jours où elle oublia presque la tragédie qui l'avait frôlée, des nuits où elle touchait son corps aussi pur, aussi secret, en se disant : « Est-ce moi qui ai vécu cela? » Elle arrivait presque à regarder son aventure d'été comme arrivée à une autre qu'elle considérait avec étonnement, avec pitié.

Ainsi passa une quinzaine dans toute la gloire de novembre doré, car, insensiblement, la vallée était devenue une grande coupe de bronze, flammée de tous les ors, du plus roux au plus pâle. Et, par grand miracle, Fortembosc ne se manifesta en rien, même point pas sa présence lointaine. On sut par Cornélie qu'il était en voyage quelque part du côté de la Manche.

— Il est sans doute parti chercher des bestiaux, observa M^me^ Almin.

Le nouveau locataire de Réaumont paraissait, en effet, en retard sur ses projets. Deux ou trois bêtes seulement se prélassaient dans chacun des grands herbages.

— Mais ce n'est pas la saison, dit Reine.

Alors Cornélie assura, d'après M^me^ Benjamin,

que Fortembosc était allé passer des marchés pour le printemps prochain. Mais l'enfant aux joues rouges portait un air gêné sur son honnête petite figure. Reine la prit à part, sentant là quelque chose d'obscur.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, Mme Benjamin?

La petite tournait le coin de son tablier entre ses doigts.

— Al' m'a pas rien dit.

— Ce n'est pas vrai, elle t'a dit des choses que tu n'oses pas répéter. C'est une mauvaise langue, je vois cela. Allons, parle, il vaut mieux que je le sache.

— C'est une « clapotière », répliqua la jeune fille avec rancune et pourtant quelqu'importance. Ça n'a point d'mention, c'qu'a' dit.

Reine dut se fâcher pour contraindre Cornélie à parler et, par bribes, apprit enfin que Mme Benjamin assurait que M. Fortembosc « se marierait » bien avec Mlle Almin, *s'il voulait*.

Elle prit la chose en riant devant la petite servante et lui défendit d'en souffler mot à sa mère. Mais, le soir, dans sa chambre, elle vit là le commencement d'une attitude — elle ne voulait pas penser d'une campagne — qui pouvait être grave.

« Il n'osait pas tout dire, ce n'est pas possible. Il se ferait tort, c'est là mon plus sûr garant. »

Pourtant, l'inquiétude était maintenant entrée en elle.

Ce fut une lente et savante progression, quelque chose, autour des dames retranchées dans leur petite chaumière, dans l'ombre du château, au coin du grand parc, comme la jetée d'un filet qui allait se rétrécissant autour d'elles.

L'hiver n'est pourtant guère la saison des com-

mérages. C'est devant les portes que naît la médisance, au lavoir ou à la rivière que la calomnie se forme. A la mauvaise saison les villageois s'endorment un peu comme les marmottes et ne se réveillent qu'avec les beaux jours, avides de nouvelles et surtout des nouvelles de l'amour.

Mais ici, c'était une manne inespérée qui tombait au milieu des commères. Et par la boutique, cet agora du village, le bruit se répandit dans chaque maison.

Si Reine n'avait été mise en éveil par le premier rapport de Cornélie, sans doute n'eût-elle pas connu presque à sa naissance le bruit dont l'écho devait remplir tout le pays.

Il y eut d'abord une série de mauvais temps qui fit que les dames vécurent sur leurs provisions. Leur vie s'organisait définitivement, réduite (Reine pensait *comprimée*) dans les quelques mètres carrés où elles devaient évoluer à la place des vastes espaces du château. Seule, une bonne humeur acharnée pouvait triompher de ce premier malaise. Elle y parvint, surtout parce que M^me^ Almin prêtait au jeu une bonne volonté et une complaisance inépuisables.

Les journées, donc, s'installaient suivant un rythme assez acceptable. Comme on pouvait, avec ce ménage plus vite expédié, consacrer plus de temps à la cuisine, les menus devinrent plus soignés, la chère plus fine, puisque l'argent faisait moins défaut. Cornélie devait se mettre au courant de ce nouveau service, et Reine se chargea des commissions. A peine si elle remarqua, à cette époque, que les conversations s'arrêtaient net lorsqu'elle poussait la porte à sonnette des petites boutiques. Mais, soit à Rainville, soit à Grainetot,

soit à Reury, si elle allait jusque-là, c'était le même phénomène qui ne la frappa qu'ensuite.

Ce qui, à ce moment, la préoccupait à chacune de ses approches du public, c'était la trace de cette froideur ou de cette hostilité dont elle avait senti les premiers effets alors que leurs embarras financiers se trouvaient connus.

Comment aurait-elle osé supposer une cause plus personnelle à ces démonstrations? Puisqu'elle continuait, elle y vit donc le contre-coup de la chute des dames de Réaumont, passant du château à la chaumière.

En effet, il y avait de quoi stupéfier le chœur du village. Et la mère et la fille en riaient ensemble à présent. Reine racontait :

— Aujourd'hui, à la boutique de Grainetot, la mère Soudet n'a pu se retenir de m'en parler.

— Comment a-t-elle passé du chœur au solo? disait M^me^ Almin en souriant.

— Nous étions seules et, en me choisissant des harengs-saurs laités, elle m'a demandé sans vergogne : « Mademoiselle Almin se plaît-elle aussi bien dans sa petite maison qu'au château? »

— Et tu as répondu?

— J'ai dit d'un air négligent : « Oh! vous savez, madame Soudet, le château est si grand, qu'il devenait trop lourd pour Cornélie. Et comme j'ai été un peu souffrante dernièrement, nous avons préféré nous retirer à la chaumière et louer le château. »

M^me^ Almin dit vivement :

— Tu as dit : « J'ai été un peu souffrante? »

— Oui, il fallait bien répondre d'une façon vraisemblable.

Elle se pencha pour tisonner le feu et y brûler

sa rougeur. Et quelque chose qu'elle ne s'expli-pas la poussait à penser comme sa mère. Cette phrase était malheureuse. Chaque mot se trouvait de trop ici.

— Et alors? demanda seulement Mme Almin.

— Alors, j'ai cru bon d'ajouter : « Quand le bail de la ferme sera refait et la situation rétablie, peut-être reprendrons-nous le château. » C'est de saine politique. Il faut que l'opinion prépare les choses de loin, tu sais, à la campagne. Cela nous facilitera les choses avec Mme Doudement, tu verras.

La vieille dame hocha doucement la tête sans rien dire et, une fois encore, sa fille ne sut quelle pensée fugitive passait.

Une autre fois, Reine entra chez le boulanger de Reury sans avoir été aperçue. Il y avait là avec deux ou trois commères, un prêtre, le doyen de Basseville, qu'elle connaissait bien et qui, même, la saluait. Et elle entendit la voix à la fois onctueuse et ronde du prêtre qui prononçait la fin d'une phrase :

« — ...Je ne le crois pas possible d'une personne comme elle. »

A quoi la boulangère qui choisissait un pain, rétorqua d'un ton acerbe :

— Vous ne voulez point voir le mal, monsieur le Curé, mais pourtant, il y en a, dans le monde!

Ce fut à ce moment qu'on l'aperçut et il y eut, sur les figures renseignées des commères, le signal brusquement « fermé » qui éclaire l'intrus avec autant de clarté que des paroles. *C'était son nom qui venait d'être prononcé.* Et l'accueil qui suivit fut une scène de si haute comédie qu'elle eût ri si le commencement d'une grande angoisse ne l'eût serrée à la gorge.

La boulangère se reprit la première. Il y a une grâce d'Etat pour les commerçants. Elle força un sourire-type sur sa large figure rouge et dit :

— Tiens, voilà... Mlle Almin!

Reine vit trembler sur les lèvres épaisses, qui, pour elle, personnifiaient un peu, à cet instant, celles du destin, le mot *justement*, ce mot qu'entre tous, il ne fallait pas dire. L'autre commère, à face de belette, dont Reine avait soigné une année de guerre la laide plaie variqueuse, fit une révérence émue, tandis que sa face s'aiguisait encore. Et le prêtre, effaçant de ses traits bourbonniens tout ce qui venait de s'y marquer, s'inclina. Pourtant, sur tous ces visages, au fond de tous ces mouvements, il y avait, pour elle, quelque chose de nouveau, une âpreté des yeux qui, sous les paupières, la fouillait toute, une gourmandise de la bouche qui vient de savourer l'atroce bonbon fondant de la calomnie...

A peine retrouva-t-elle la présence d'esprit indispensable pour se souvenir de ce qu'elle venait faire ici. Et elle s'en alla, emportant avec ses biscottes et son sac de farine une sensation intolérable sur elle.

Cette fois, tout s'éclairait. La Benjamin avait parlé et chacun prenait un lambeau de vérité déjà souillé de mensonge et le secouait devant tous. Quelle horreur!

Pourtant, que savait-on? Elle n'hésita guère. Fortembosc avait chargé sa louche servante de répandre avec ces réticences qui donnent tant de prix à une confidence, la nouvelle du mariage possible de Mlle Almin avec son locataire. Ceci, c'était le premier temps. Puis, le château avait attendu l'effet sur la chaumière et, comme rien ne se mani-

festait, le second temps arrivait. Cette fois, le chasseur botté avait cru le gibier rabattu et tirait. Car, elle ne doutait pas qu'il ne laissât insinuer maintenant qu'il avait eu une intrigue avec elle. Une intrigue... Ce mot-là lui venait au lieu d'un autre, mais qui sait ce que la Benjamin pouvait avouer ou insinuer? Reine l'entendait d'ici : « Il ne m'a pas rien dit, les hommes sont si secrets, mais j'en sais plus long qu'il ne croit. » Ou bien : « Une femme voit bien des choses. La demoiselle n'est pas si fière que vous croyez », etc., etc... Peut-être même, toute honte bue, avait-il été jusqu'à tout dire, sans, toutefois, avouer les circonstances atroces du soir d'orage qui eussent sans doute révolté la morale paysanne malgré son élasticité.

Quel serait maintenant le troisième temps? Car, elle sentait bien qu'il y avait là une progression voulue et une action férocement menée. Elle marcha longtemps ce soir-là, parmi le somptueux automne normand qui naît vraiment aux portes de l'hiver. Un soleil rouge s'enfonça dans les bois de cuivre et d'or : la Siâne elle-même rougeoya, embrasant ici et là un étang, la chute d'un moulin. Déjà, au faîte des arbres, les corbeaux menaient leur ronde étrange qu'on hésite toujours à croire amoureuse, tant elle crie la mort. Reine allait, poussée comme les oiseaux bruyants par une idée fixe, absorbée, perdue en elle, ne voyant et n'entendant rien et suivant la route blanche sans savoir où elle la menait.

V

Une sorte de trêve parut alors s'établir. Reine, rentrée de Reury dans un véritable désespoir, qu'elle n'avait pu laisser voir à sa mère que sous l'alibi d'une migraine violente, restait maintenant tremblante comme une bête forcée, tapie de peur dans le couvert. Mais, ni par Cornélie, ni par aucun autre canal, elle ne reçut de nouvelle de ce qui la préoccupait.

M^me^ Almin, cependant, s'inquiétait.

— Mais enfin, dit-elle, il faudrait voir le médecin. Qu'est-ce que c'est que ces migraines constantes? Aurais-tu le foie pris?

Reine répondait évasivement. Comment dire : « Ma maladie, ce sont les choses affreuses qui m'ont secouée depuis six mois, ma maladie, maintenant, *c'est la peur* »?

Mais, rien de nouveau ne se manifesta. Il semblait que la calomnie restât stationnaire, et se nourrit d'elle-même comme il arrive parfois. Le mauvais temps, d'ailleurs, avait pris le premier rôle et retenait les gens chacun chez eux. Impossible de voisiner. Cornélie qui ne savait pas dissimuler, ne semblait rien rapporter. Reine, alors, çommença à respirer plus librement. Peut-être était-ce la fin de ses tourments? Que pouvait-on

d'ailleurs dire de plus? Et elle résolut de sortir, de se montrer, sentant instinctivement que là était le seul moyen de lutter.

Comme justement le temps se mettait à la gelée, elle fit atteler Bob.

A cause de ses allées et venues à l'écurie du château où il voyait parfois le semi-idiot, Benjamin, le père Poignant se trouvait le seul lien entre la chaumière et le château. Le vieil homme lâchait parfois malgracieusement quelques bribes de nouvelles. Par lui, on sut que le « maît' » était de retour mais « noir comme la nuit ». Et l'on recommença à entendre parler de ses stations dans les cafés de Basseville et même dans les villes de la côte où il se rendait d'un train d'enfer, car il avait ramené de la Manche un cheval noir, « vif express ».

Reine redoutait moins de le rencontrer. Le mépris submergeait sa honte maintenant. Et elle saurait si bien le lui faire voir! Ne le savait-elle pas sensible à sa hauteur. Peut-être était-ce sa seule sensibilité. Que de fois ne l'avait-elle pas vu diminuer devant un de ses regards hautains.

Elle partit donc avec l'idée de compter ce qui leur restait d'amis, de se montrer à eux, puisque l'absence est, après tout, la plus mauvaise des politiques et qu'elle leur avait suffisamment fait voir qu'on pouvait se passer d'eux.

Au Val Torp, les dames de Réaumont connaissaient un couple de vieux nobles. Reine commença par eux. Elle fut reçue dans la jolie maison normande ancienne, aux étages en colombage par deux petits êtres inoffensifs. M. et M^me^ de Val Torp étaient restés les sujets du roi Louis-Philippe comme leurs parents. Ils ne savaient rien, ne

voyaient rien, ne comprenaient rien. On n'était pas bien sûr qu'ils eussent connu la guerre. Ils accueillirent Reine comme toujours, avec mille petits gloussements de joie et lui donnèrent à emporter pour sa mère leur spécialité, leur chef-d'œuvre, leur orgueil, de la confiture de myrtilles. Reine sut que, d'ici, elle n'emporterait rien, et qu'on ne lui donnerait jamais rien d'autre, ni un geste de soutien, ni une parole de défense. Pourtant, on l'avait vue et cela n'était pas sans importance.

Leurs relations clairsemées se trouvaient encore diminuées par la guerre. Le commandant de Lestaing était mort à son château de Varvannes, des suites de ses blessures, peu après l'armistice. Restaient les de Fatouville, filateurs de la vallée qui demeuraient l'hiver à Roville. Là encore, la tourmente avait soufflé. On s'était perdu de vue sans secousses depuis la guerre. Reine remarquait, pourtait, que les dames de Fatouville n'étaient pas même venues cette année faire leur visite annuelle. Mais n'était-ce pas là une conséquence de l'extraordinaire changement de vie des dames de Réaumont? Et, pour la première fois, Reine se représenta l'effet d'une pareille déchéance sur les grands bourgeois qui constituaient leur monde. Les aristocrates l'eussent sans doute mieux comprise. Ne devenaient-ils pas les nouveaux pauvres de l'époque?

Il y avait enfin à Raymesnil la famille Boittout, la plus agréable de leurs relations, peut-être. Et, elle fut encore frappée de l'abandon où on les laissait. Comment eussent-elles pu songer à cela au milieu de tant de soucis et de tourments! Mais le fait restait que personne n'était venu à elles depuis l'hiver dernier... A la réflexion, cela ne laissa pas

de l'étonner. Car, enfin, la curiosité seule, cette curiosité de campagne parfois malveillante, parfois bienveillante aussi, ne jouait donc plus ici? Et pourquoi donc? Ici, il y avait tant de menaces dans la question qu'elle n'osa trop l'approfondir, préférant, à sa manière d'intrépidité coutumière, aller confronter la réalité de près.

Par un beau matin de décembre elle se mit en route pour le gros bourg du plateau. Leur voyage du printemps avait été le dernier. Mme Almin n'oubliait pas que de ce jour datait sa reconnaissance de la situation. Elle le disait à Reine, doucement, mais avec une fermeté qu'elle ne montrait guère. De sorte que les dames n'étaient plus allées au culte — et encore toute l'époque du déménagement mis à part — qu'au petit temple du Val Torp lorsque le pasteur y allait.

Reine allongea un léger coup de fouet à Bob. Elle voulait justement voir le pasteur à Raymesnil. C'était un vieillard, un ancien missionnaire qui terminait ses jours dans cette paroisse de tout repos. Ses jeunes collègues l'assistaient dans son ministère, prêchant à ses églises les plus éloignées. C'est ainsi que les dames de Réaumont ne l'avaient guère vu depuis ce jour-là. Pourtant n'était-il point passé une fois à la chaumière en leur absence? Reine s'en souvint et même qu'il avait paru très désireux de les rencontrer, du moins, Cornélie le rapportait avec mille paroles oiseuses.

Elle réfléchit. Cela remontait déjà à quelque temps. N'était-ce point après la dernière rencontre avec Fortembosc? Ou plutôt même, plus récemment? Et elle se souvint que c'était le jour même de sa rencontre avec le curé doyen de Basseville, chez la boulangère, car le matin, profitant d'un

temps ravissant, elle avait mené sa mère en voiture à Saint-Maclou, chercher des coings pour de la confiture.

Et, sans savoir comment l'expliquer, la coïncidence lui parut de mauvaise augure.

Elle arriva vers deux heures et demie entre les clôtures blanches du bourg. Les Boittout habitaient une belle villa à tourelle, à l'entrée du pays. Elle arrêta Bob à la grande grille fermée et descendit pour sonner chez le portier.

Une femme entr'ouvrit la porte. Reine l'avait toujours vue là.

— M^me^ Boittout? demanda-t-elle.

En l'apercevant, la figure de la femme avait changé. Elle balbutia.

— Je ne sais point, je vais voir...

Reine la regarda avec étonnement. Tel n'était pas le protocole chez les Boittout où l'on entrait tout droit après avoir demandé à la concierge si la famille se trouvait là.

Et, tout à coup, elle fut prise du désir impérieux d'apprendre, de savoir. Elle regarda froidement la femme avec ce grand air qui ne manquait guère son effet.

— Restez, j'y vais moi-même, fit-elle brièvement.

Et elle prit l'allée qui tournait autour d'une pelouse gelée et de massifs en dentelle de branches.

Elle interrogea la façade, cette figure des maisons, qui lui répondit aussitôt. Un rideau levé retomba. A une autre fenêtre, un visage apparut et disparut comme une vision et elle entendit des portes se fermer.

On fut longtemps avant de répondre à son coup de sonnette. Enfin, la grosse cuisinière se présenta, le bonnet de travers, rouge et rogue d'embarras.

Sans attendre la question, elle jeta :
— Y'a pas personne.
Et, comme Reine insistait, elle lança brutalement le lourd vantail, qui retomba avec un bruit sourd. Ce fut comme s'il écrasait le cœur de la jeune fille. Cette fois, c'était l'affront cynique. Elle restait incapable de reprendre cette maîtrise de soi qui l'abandonnait si rarement. Et les pensées tourbillonnaient dans sa tête à l'étourdir : « Est-ce possible, est-ce possible! Les Boittout! Moi! Me fermer la porte. Mais qu'est-ce qu'il y a donc? »

Elle retrouva juste assez de force morale pour se tourner et s'en aller, car c'est alors une véritable force morale qu'il faut.

Dehors, elle détacha son cheval comme une automate, remonta en voiture et partit. Sa figure brûlait. Il lui semblait que la honte était sur elle.

Bientôt, elle se trouva devant le presbytère. Comment y était-elle venue? Sans doute, l'obscure cerveau du petit cheval en avait-il repéré la direction et deviné que c'était là seulement que sa maîtresse pouvait aller.

Lorsqu'il eut stoppé à la barrière, Reine hésita. Un peu de calme lui revenait. Peut-être était-ce là une indication. Pourquoi ne pas entrer ici chercher la vérité? Elle attacha encore Bob et se dirigea vers la maison.

C'était un bâtiment en brique rose passé avec un air pauvre et triste et pourtant romantique. sous ses clématites en désordre. Une petite servante répondit à son coup de heurtoir et la fit entrer sans mot dire. Reine en tira pourtant que le pasteur n'était point là. Découragée, elle balança. Pourquoi ne pas repartir? Mais, déjà, la femme du pasteur arrivait à petits pas menus. Elle fit entrer

Reine avec mille paroles de politesse, l'installa au salon, entretint la conversation de riens. Pourtant, il y eut des poses involontaires, des trous où le dangereux silence s'installait, un embarras croissant dans les propos de la vieille dame. Et Reine sentait sur elle un regard gênant qui la fouillait corps et âme, à la dérobée, mais en insistant.

Elle se leva bientôt. Ici, elle n'apprendrait rien. Pourtant, elle eut une lueur, alors que la vieille dame la reconduisait à petits pas.

— Mon mari ira vous voir. Je crois qu'il a quelque chose à vous dire.

Reine essaya de la faire parler, mais sans succès. La petite dame ne voulait rien dire.

— Vous le verrez sous peu, certainement.

Et toujours sur elle ce regard qu'elle n'arrivait pas à comprendre. Elle partit, traversa le long village riant, le garden-city, derrière ses haies noires et ses clôtures blanches. Le jour baissait. Elle en fut aise. Ainsi on ne la verrait pas traverser la place.

Car elle en était là, elle, l'orgueilleuse Reine Almin de la Mazure, à craindre les regards, à rechercher le soir, l'ombre et le silence.

VI

Les fêtes du cœur de l'hiver vinrent et passèrent, apportant dans la détresse de Reine, cette détente qui n'est que d'apparence. Et ce ne fut qu'après que Cornélie entra en scène.

La petite servante demeurait à Rainville avec son grand-père et son frère, revenu de l'armée sain et sauf. Ainsi s'en retournait-elle à la fin de sa journée, sa vaisselle finie, et Reine tâchait que ce ne fût jamais très tard.

Un soir qu'elle était partie depuis une demi-heure peut-être, Reine entendit frapper. Elle alla jusqu'à la porte. Depuis qu'elle habitait cette chaumière et depuis que la vie, une fois, l'avait fait toucher terre, elle connaissait la peur. Elle dit doucement : « Qui est là? » Mais la voix oppressée, changée, pleurante, de Cornélie cria :

— C'est moi!

Reine ouvrit et l'enfant entra avec une bouffée de brouillard glacial. Il y eut un instant tragique. Reine craignait de l'interroger. Quel malheur nouveau apportait la petite servante? Elle ne doutait pas une minute que cela ne vint du château. A toutes les interrogations, Cornélie ne répondait que par des sanglots. Enfin, quand, à force de soins et de silence, elle eût amené un peu de calme, la

jeune fille assise auprès de la table, montra un visage un peu moins hagard et elle bégaya :

— Ah! mam'selle, mam'selle, c'est-il possible!

Reine vit qu'elle était encore incohérente.

— Allons, dit-elle, calme-toi. Je vais te donner un sucre dans du rhum et puis tu me raconteras tout.

La voix de Mme Almin arriva du fond de sa chambre :

— Qu'est-ce qu'il y a donc? On a frappé?

Elle était couchée, Dieu merci. Reine cria :

— Ce n'est rien. C'est Cornélie qui a eu peur et qui est revenue.

Elle alla jusque dans la chambre où Mme Almin, toute pâle et dressée sur ses oreillers, écoutait avec anxiété. Reine put trouver un sourire.

— Mais comme te voilà! Il y a longtemps que je prévoyais ce qui arrive, des vauriens ont fait peur à la petite, et elle est revenue. Je la garde ici, cette nuit, et demain, je lui ferai une chambre au grenier.

Mme Almin se laissa aller en arrière.

— Ah! j'ai eu peur. Tu es sûre qu'elle n'a pas de mal?

— Mais rien, rien. Allons, reprends ton livre, je reviens tout à l'heure.

La vieille dame soupira.

— Tout ça ne serait pas arrivé quand nous étions au château! C'est si petit ici. Renvoyer cette enfant la nuit!... Cela devait arriver...

Reine était déjà auprès de Cornélie.

— Allons, dit-elle avec cette autorité à laquelle on ne résistait guère, tu vas me dire ce qui est arrivé.

Et, bribe à bribe, elle lui sortit tout. Il y avait

deux choses différentes et qui, pourtant, se confondaient. D'abord, elle avait rencontré un homme dans le raccourci qu'elle prenait au sortir de la chaumière pour gagner le village quand son grand-père ne l'accompagnait pas. Dans la nuit noire, elle entendait un pas lourd, inégal.

— On aurait dit d'un homme en ribotte, mademoiselle! J'ai eu peur! Et puis il s'est arrêté et j'ai reconnu M. Fortembosc.

Comme elle ne continuait pas, sa maîtresse demanda, la voix coupée:

— Et alors?

— Alors, il m'a dit des raisons, des raisons qui n'ont point d'mention, que je n'peux pas seulement répéter. Même qu'i'm'tenait par mon tablier et que son haleine sentait comme une bouteille de « goutte ». « Si vous m'touchez, si vous me d'saillez, que j'y dis, j'crie. » Là-dessus, il m'a lâchée et j'ai couru, couru dans la cavée vers la maison à la mère Canut, que j'voyais la lumière au bout du chemin...

Elle s'arrêta encore, et Reine vit qu'elle n'avait peut-être pas dit le pire, mais cela paraissait plus difficile à venir. Un homme en « ribotte » ou non qui poursuit une jeunesse, c'est l'ordinaire, mais ceci! En lui arrachant enfin chaque mot et chaque phrase, elle apprit qu'avant d'arriver à la chaumière de la veuve Canut, la petite, toujours courant, s'était heurtée à quelqu'un d'autre, un gros corps mou, une femme. Et que c'était la Benjamin à M. Fortembosc.

— Mais enfin, qu'est-ce que ça fait? demanda Reine. Est-ce qu'elle t'a parlé, elle?

— Ah! oui, qu'a m'a causé! gémit la petite, la figure de nouveau dans son tablier.

— De quoi, enfin, dis-le!

Il fallut reconstituer lentement les choses et Reine, le cœur soulevé, apprit qu'après avoir juré « comme un homme » après la personne qui la tamponnait ainsi, et reconnu Cornélie, elle l'avait assaisonnée en paroles : « Des noms, des noms que je n'saurais vous dire! » Ensuite, l'ayant prise aux poignets « que j'en ai core la marque, mademoiselle! » elle lui avait crié dans la figure : « Ah! c'est toi, la petite Poignant? La bonne à la g... de la chaumière du château! » Reine n'obtint plus d'autre phrase suivie après celle-ci, mais démêla que la mégère semblait chercher son maître et que se trouvant furieuse d'être surprise, elle avait dit alors des choses, des choses...

Et puis, à travers les larmes renouvelées de l'enfant, Reine arracha mot à mot ce qu'elle voulait savoir :

— Elle t'a parlé de moi?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle a dit?

— J'ose pas le répéter à Mademoiselle.

— Je veux que tu me le dises. *Il faut* que je le sache, comprends-tu, Cornélie?

La petite pleura, renifla et, tout d'un trait :

— Elle a dit — j'ose pas —: ! Alors, la petite Poignant, tu fais comme ta g... de maîtresse, tu cours les hommes? »

Reine ne parla pas tout de suite.

— Et c'est tout? demanda-t-elle d'une voix sans inflexion, comme morte.

— Elle a encore dit : « Elle aura bientôt de mes nouvelles! On la montrera au doigt après ce qu'elle a fait. »

Reine répéta :

— C'est tout?

— Oui, dit la petite, avec quelque chose comme une nuance de regret dans la voix (les histoires les plus affreuses sont toujours des histoires pour l'extrême jeunesse, qui ne distingue pas encore bien entre la réalité et la fiction).

Le reste fut terre à terre. Consoler la petite servante. Lui faire un lit sur le divan de l'atelier. Aller éteindre la lampe de sa mère avec quelques mots tranquilles, l'embrasser avec des lèvres qui ne tremblent pas. Et ensuite, la nuit, la nuit pour regarder ce nouveau gouffre qui vient de s'ouvrir, cette nouvelle haine qui éclate, la nuit pour souffrir, souffrir jusqu'au jour, en répétant les mots qu'on n'a encore jamais entendus, et qu'on n'arrive pas à comprendre :

« On la montrera au doigt *après ce qu'elle a fait.* »

VII

A la réflexion, Reine s'était construit ce raisonnement. « Il n'est pas possible que Fortembosc ait dit la vérité. Elle est trop odieuse pour lui. Donc, c'est la calomnie qui joue. Or, une chose qui ne repose sur *rien* finit toujours par tomber. Il n'y a qu'à continuer à vivre au grand jour, comme nous l'avons toujours fait et la campagne, si c'en est une, aura une fin. »

Elle essayait donc de vivre, oubliant tout ce qu'elle venait d'aprendre au cours des dernières semaines. Mais c'était à peu près comme si le promeneur attardé contre une falaise à pic, et qui voit monter la mer, essayait de l'oublier.

De ses visites manquées, elle n'avait presque rien dit à sa mère, sauf celle de Val-Torp, insignifiante (et comme l'insignifiant devenait précieux maintenant!) et celle du presbytère.

Le pasteur, au reste, ne vint pas, car il tomba malade, le lendemain du passage de Reine, d'une grave bronchite qui le tint tout l'hiver à la chambre.

Maintenant, elle voyait les gens changer de chemin pour ne pas la rencontrer. Certains même osaient détourner la tête pour ne pas la saluer.

Parfois, elle se disait :

« C'est l'ordinaire cours des événements, sans doute. Tout tient dans cette traversée du parc. Les dames du château sont à la chaumière. Elles ne sont plus *riches*. C'est la vertu de ce mot-là qui agit. Les paysans sont ainsi partout. Les Normands, si loyaux, si justes autrement, le sont là peut-être un peu moins... »

Mais comme c'était dur! Ces gens, les plus pauvres, qu'elles avaient tant secourus, tant aimés, car Reine ne pouvait pas donner sans aimer, ceux-là se détournaient le plus, jetaient de mauvais regards et les épiaient sournoisement. Il y avait toujours, quand M^lle^ Almin se promenait sous les pommiers, au crépuscule, quelque bruit qui trahissait un embusqué, invisible.

C'était principalement autour du petit potager qu'une sorte d'espionnage semblait organisé. Comme le père Poignant restait immobilisé chez lui par sa crise de rhumatisme annuelle et que sa petite-fille, obligée de le soigner, venait quelques heures de moins à la chaumière, Reine se trouvait souvent obligée d'y faire quelque menue besogne, telle que déterrer les poireaux ou aller couper un choux échappé à la gelée. Une fois même, par un beau temps doux de février, elle bêcha une cotière au pied du mur sud, car elle y voulait semer de bonne heure des radis et de la salade.

Et toujours, elle devinait, derrière la haie qui d'un seul côté, bornait le jardin vers la route, des yeux déguisés, des respirations haletantes, des oreilles aux écoutes. Et rien ne lui disait la nature du danger qu'elle courait, lorsque vint le dernier coup.

Comme elle passait, un jour, suivie de Bill, sur la route qui serpente au fond du côteau, entre les

cours bordés de cavées, une pierre siffla de haut en bas et, frôlant son bras, vint, de plein fouet, attraper la patte de derrière du petit fox.

Le hurlement du chien se mêla à un rire qui s'éloignait. Reine s'agenouilla sur la route auprès du blessé. Le caillou, bien choisi, un silex affilé, avait coupé la peau et, sans doute, brisé l'os. Du sang coulait. Bill, étendu, gémissait. Le cœur de Reine s'endurcit en elle, et, cette fois, déclara la guerre.

Quand elle fut chez elle, la petite bête dans les bras, il fallut encore chercher une explication.

« Des enfants qui jouaient à se bombarder d'une cavée à l'autre. Bill s'est jeté là-dedans, bien entendu, croyant qu'il fallait rapporter et voilà le résultat. »

On coucha le chien qui tremblait déjà la fièvre. Le vétérinaire vint, le lendemain, clisser la patte dans les attelles, et Reine lui dit froidement en le reconduisant :

— J'irai demain à Basseville avertir les gendarmes. Je suis persuadée qu'on a *voulu* faire mal à mon chien.

Le vétérinaire, un vieil homme de l'arrière, jovial et courtaud, hocha la tête et sa réponse parut, à la réflexion, bizarre à la jeune fille.

— Laissez donc cela tranquille, mademoiselle Almin, il n'en viendra rien de bon, croyez-moi.

Et, lui aussi, comme les autres, la regarda de ce regard insistant qu'elle ne comprenait pas.

Le lendemain, elle attela Bob et partit pour Basseville. La période de beau temps continuait, faisant, dans les cavées, fleurir les premières primevères et se dérouler les crosses floconneuses des fougères. Comme il arrive alors, le premier souffle

du printemps semblait plus voluptueux que le véritable. La sève, en avance, gonflait les bourgeons, l'herbe reverdissait. Le vieux Bob retrouvait ses jambes et Reine se surprenait à oublier ce qu'elle allait faire.

La gendarmerie faisait le coin de deux routes, bien assise là, blanche, avec un grand air d'ordre et de propreté.

Reine espérait trouver le brigadier, que son père appréciait : un homme de bon sens et de bon conseil que, justement, elle avait souvent rencontré sur les routes de Réaumont, de Reury ou de Grainetot dernièrement.

Au fond du long corridor elle frappa à une porte, marquée « Bureau ». Et, étant entrée, trouva, assis derrière une table, le brigadier. Taillé en grandes proportions, grisonnant, il était Homme d'Armes des pieds à la tête, avec de la bonté qui ne voulait pas se laisser voir. Il ne se leva pas et sa figure ne portait plus ce grand sourire avec lequel il accueillait d'habitude la fille du président Almin de la Mazure. Pourtant, il la salua, mais sa voix eut un son qui glaça Reine.

— Bonjour, mademoiselle, j'allais me rendre chez vous.

Le premier étonnement passé, qui, un moment, l'avait prise à la gorge, elle crut comprendre.

— Ah! vous avez entendu parler de mon affaire?

Cette fois, elle vit de la stupeur sur l'honnête et rude figure. Etait-il possible qu'il put rougir? Mais il dit seulement :

— Expliquez-vous.

Elle se hâta, oubliant ces détails d'aujourd'hui pour retrouver sa colère d'hier.

— C'est mon petit chien auquel on a brisé la

patte d'un coup de caillou. Des enfants cachés derrière un talus, bien entendu. Etait-ce même des enfants? Alors, je tiens à déposer une plainte.

A sa surprise encore, le brigadier ne répondit pas. Il réfléchissait, sans la regarder, les yeux lointains. Enfin, il répéta :

— J'allais me rendre chez vous, mademoiselle Almin, mais pas à cause de votre chien.

Il prit un temps, tourna la tête, saisit une règle sur son bureau, comme un homme embarrassé, et prononça :

— Est-ce que vous ne vous attendiez pas un peu à ma visite?

Elle balbutia :

— Moi, m'attendre? Mais pourquoi? Non, puisque me voilà.

Tout cela dépassait son entendement. Elle marchait dans le noir. Pourtant, quelque chose lui disait : la lumière va se faire, et, ardemment, malgré tout, elle attendait la lumière.

Alors, le brigadier continua :

— Pourquoi? Je m'en vais vous le dire, parce qu'une accusation très grave est portée contre vous.

Elle était resté debout de l'autre côté de la table. Et elle sentit qu'elle prenait cette terrible *figure de coupable des innocents*, tandis qu'elle répétait d'une voix altérée :

— Une accusation? Très grave?

Et, au fond d'elle-même, quelque chose ne s'étonnait pas et ne protestait pas, quelque chose qui était peut-être le sens du martyre enfin satisfait de sa race huguenote.

Le brigadier dit et sa voix était moins assurée.

— Mademoiselle Almin, vous êtes accusée de...

Cette fois encore, il ne parut pas capable d'aller plus loin. Alors, il se leva, alla fouiller dans un tiroir fermé à clef, et il en tira une enveloppe jaune.

— Avez-vous des raisons de croire que quelqu'un vous en veut? demanda-t-il en tirant une lettre de l'enveloppe et en l'étalant sur la table.

Elle le regardait sans comprendre et elle répliqua :

— Si quelqu'un m'en veut?

— Oui, c'est des choses qui arrivent.

Elle vit qu'il fallait répondre et les yeux rusés Fortembosc fulgurèrent devant elle.

— N...on, fit-elle... c'est-à-dire...

— C'est-à-dire? répéta le brigadier.

— Oh! c'est-à-dire que depuis les circonstances de notre vie ont changé, je sens qu'il y a de l'hostilité autour de nous.

Et, tout en parlant, elle se dit brusquement :

« C'est bien compliqué pour un gendarme. »

Alors, tout haut, elle ajouta :

— Je ne peux rien dire de précis, rien répéter, ni nommer personne.

Il y avait, malgré elle, un air de mystère dans ces mots. Elle le sentit et s'en voulut. Mais le brigadier dit avec une espèce de solennité :

— Voilà une lettre que nous avons reçue ici. Anonyme, bien entendu. Mais, la justice a quelquefois été éclairée par une lettre anonyme.

Il aplanit encore le papier qui était de la pâte la plus commune, et dit :

— Je vais vous la lire et vous me direz, mademoiselle Almin, ce que vous en pensez. Voilà le contenu :

« On avertit la gendarmerie qu'il se passe des

« choses pas ordinaires à la chaumière du châ-
« teau de Réaumont. Les femmes qui sont là n'ont
« pas peur de rien. La fille Almin a fait tous ses
« coups, et puis elle s'est débarrassée. Ça date
« du mois d'octobre. Elle a été malade à ce mo-
« ment-là, tout le monde le dira. Elle a accouché
« d'un enfant vivant qu'elle a enterré dans son
« jardin. Comme c'est de la haute, on n'a rien
« dit. Si c'était une pauvre fille, ça ne se serait
« pas passé comme ça. Les gendarmes n'ont qu'à
« aller dans le jardin potager, ils trouveront le
« poulot. Elle y est tout le temps, à fouir et dé-
« fouir, le monde peut le dire, on la voit.

« *Un ami de la justice.* »

Il avait lu sans regarder la jeune fille. Quand il eut fini, il leva les yeux. Reine avait compris et restait là sans mouvement, sans réaction, comme assommée. Enfin, elle fut prise d'un grand tremblement, et, tout en claquant des dents, elle dit:

— Oh! quelle horreur; oh! quelle ignominie. Est-ce possible?

Le brigadier avait souvent vu des femmes prendre une crise de nerfs.

— Allons, allons, dit-il, remettez-vous, sacrebleu! C'est pas de dire ça qui change rien. Qu'est-ce que ça signifie, cette lettre-là?

Son ton était ferme, presque sévère. Il sembla à Reine que la loi se dressait devant elle. C'était la deuxième fois qu'elle la rencontrait. Dans son désarroi affreux, dans le tumulte de son être, elle cria mentalement : « Père, à moi! », et la figure du juge Almin de la Mazure ainsi conjurée, lui

apparut. Alors, elle sentit un calme étrange descendre sur elle, la parole lui revint et elle sut enfin dire ce qu'il fallait.

— Cela veut dire, brigadier, que cette infamie a été écrite par quelqu'un qui nous en veut, sans oser se nommer. Cette accusation... Mais elle est tellement folle que je ne comprends même pas comment elle est venue!... Qu'on le fouille donc, notre jardin! Envoyez tous vos hommes, je les regarderai, je les aiderai et...

Elle s'arrêta. Elle voyait tout à coup Mme Almin, appuyée sur la barrière regarder aussi les hommes armés de bêches, assister à l'atroce recherche et *comprendre.*

Alors, elle reprit :

— Mais, ma mère ne sait rien, ne soupçonne rien...

Vivement, le brigadier inséra dans le dialogue :

— Il y a donc quelque chose à savoir?

Elle para de justesse :

— Ma mère ignore tout de cette accusation, vous le pensez bien, puisque je l'ignorais, moi. Même, je lui cache tout ce qui pourrait l'inquiéter.

— Qu'est-ce qui aurait pu l'inquiéter?

Elle fit une pose, rassembla toutes ses armes.

— Eh bien! je vous le répète, l'attitude des gens a changé à notre égard depuis que nous avons quitté le château. Et ça c'est très humain, très ordinaire, brigadier. On a oublié tout le bien que nous avons essayé de faire. Je suppose qu'on est persuadé que nous n'en ferons plus et alors...

Elle fit un geste : l'amertume de ce qu'elle disait et qui, enfin, *parce qu'elle le disait,* prenait une réalité d'existence, l'étouffait. Mais l'homme de la loi suivit la piste.

— L'attitude?... Vous avez eu des preuves de... d'hostilité...

Elle haussa les épaules.

— Peu et beaucoup. Comment dire? On ne peut pas l'expliquer, mais, pour moi, c'est évident.

Le brigadier leva la main. On s'égarait.

— Citez des exemples.

Elle chercha. Cent souvenirs se levaient dans sa mémoire. Mais comment les raconter? Ces choses qui l'avaient fait souffrir comme une écorchée vive, ce n'était pas des *faits*. Elle balbutia :

— C'est une attitude d'ensemble. Oh! pas de tous, mais on dirait qu'on nous en veut.

C'était une si pauvre défense qu'elle sentit qu'il fallait trouver autre chose. Et l'éternelle parade lui vint : attaquer.

— Mais, brigadier, ici, cela dépasse les bornes de la médisance, c'est une calomnie. Je vais me défendre et, s'il le faut, attaquer. D'ailleurs, j'ai une voie de fait à citer, ce guet-apens dont mon chien a été victime. Cette pierre m'était destinée, sans doute.

Toute la personne du brigadier exprima le soulagement. (Enfin elle a trouvé ce qu'il fallait dire!) Il prononça :

— C'est possible, en effet.

Elle poursuivit son avantage.

— Mais il faudrait que je sache tout pour me défendre. N'y a-t-il eu que cette lettre?

Elle la désignait d'un geste de dégoût.

— Eh bien! dit le brigadier (et il reprenait peu à peu le ton du subordonné du juge Almin qui parle à la fille de son chef), à dire le vrai, il y a eu autre chose. Ça fait dans les cinq à six mois que j'ai entendu des bruits. On parlait de vous,

mademoiselle, sauf votre respect, comme je n'en avais jamais entendu parler.

Comme il paraissait embarrassé, gêné peut-être, elle le pressa :

— Mais qu'est-ce qu'on disait?

Il leva le bras.

— Oh! des choses! On vous voyait quelquefois avec des hommes, avec un homme.

Il pataugeait si fort qu'elle voulut l'aider.

— Un homme? Ah! oui, notre locataire, M. Fortembosc.

Une telle franchise parut gêner le brigadier. Il dut en prendre son parti.

— Oui, justement.

— Mais, j'arrangeais cette location! Nous nous sommes parlés dehors, plusieurs fois, nous rencontrant par hasard. J'ai été deux fois chez lui, il est venu deux fois au château. Il fallait bien pourtant s'entendre, régler les conditions...

Jamais elle n'aurait cru avoir autant d'audace. Il lui semblait écouter quelqu'un d'autre.

— Je ne dis pas, fit le brigadier, mais c'est le commencement, ça. On a dit aussi qu'on vous avait vue en voiture avec une personne qui est connue pour sa conduite... Enfin, vous savez bien qui je veux dire.

Elle allait crier :

« Le boucher? Mais personne ne m'a vue ce jour-là, il neigeait! »

Quand elle s'arrêta de stupeur, comprenant qu'une seule personne l'avait vue. Alors, elle demanda :

— Il y a longtemps qu'on vous a dit ça?

Le brigadier détourna la tête.

— Non, pas bien longtemps.

Elle avait compris. C'était Fortembosc qui racontait l'histoire, et elle dit en se contenant :

— En effet, j'ai été une seule fois ramenée en voiture par Héricher, et qu'est-ce que cela prouve?

Elle n'arriva pas à formuler : « Et il s'est conduit comme une brute », car cela était encore trop pour ce qu'il lui restait d'orgueil.

Le brigadier se secoua. Sans doute cela faisait-il partie de son rôle.

— Tout ça mis ensemble, ça a fini par attirer l'attention. Et j'ai pris sur moi de faire une enquête, discrètement, pour que, s'il y avait une plainte directe au procureur de la République, je sois armé pour y répondre.

Elle comprit qu'*armé* voulait dire *armé pour vous défendre*, et elle le remercia d'un regard reconnaissant. Et ce ne fut qu'après, que le mot redoutable et officiel parut à son entendement.

— Au Procureur?

Le brigadier expliqua, avec sa patience la plus officielle aussi :

— Vous êtes fille de magistrat, mademoiselle Almin, vous devez savoir que c'est comme ça que ça marche. N'importe qui peut envoyer une plainte au Parquet qui nous la communique alors pour enquête. Enfin, il n'y en a pas encore eu, heureusement pour vous.

Il redevenait le brigadier de Basseville, chargé de moraliser un grand canton. Mais l'émoi de Reine redoublait. Elle, Reine Almin de la Mazure, la fille du président Almin, accusée, traduite devant le tribunal de Fétot! Elle dit d'une voix qui, cette fois, tremblait d'angoisse :

— Et je suis à la merci d'une dénonciation, fondée sur rien, avouez-le, brigadier. Mais c'est mons-

trueux! Quelle preuve voulez-vous que je vous donne, il n'y en a pas en pareille matière!

— Si, dit l'homme en bleu sans la regarder, il y en a une.

— Eh bien! dites ce qu'il faut que je fasse, j'y suis prête.

Il parut réfléchir, tout à fait gêné cette fois, et il prononça :

— Tant qu'il n'y a que la lettre anonyme et des bruits, on peut en rester là, mais si une accusation se produisait, alors, je ne pourrais pas empêcher la perquisition et la fouille.

Elle se tordit les mains.

— Mais je vous dis que ça tuerait ma mère, cette chose ignoble! Est-ce que vous ne le comprenez pas?

Il fit un geste qui s'excusait.

— Oh! j'espère l'empêcher. Vous savez, souvent, nous voyons la dénonciation naître, en parlant...

Il s'interrompit comme s'il en disait trop. D'ailleurs, elle suivait ses pensées et ne se souvint que plus tard de ces mots qui lui livraient tant de clarté :

— Qu'est-ce que je peux vous dire pour vous convaincre? Tenez, je vous jure, sur la mémoire sacrée de mon père, que vous avez connu, que la pensée d'un crime pareil ne m'a jamais effleurée.

Et comme les mots se formaient dans son cerveau et tombaient de sa bouche, elle les entendit. Ils trahissaient la vérité, la vérité vraie. Ce n'étaient pas les mots d'une vierge, mais ceux d'une femme. Alors, elle se reprit :

— Je jure que je suis innocente de tout acte et de toute pensée coupable à ce sujet, que je n'ai jamais mis d'enfant au monde.

Et, aussitôt, elle jeta sur ces mots dangereux l'écran d'une parole quelconque.

— Mais c'est horrible pour moi, comprenez-le, d'être obligée de le dire! Pourtant, je le dis, parce qu'il faut tout de même que la vérité ait le dessus sur le mensonge. Vous me croyez, dites, brigadier?

Elle se baissait vers l'homme assis, se jetant toute, inconsciemment, dans cette adjuration, elle et sa beauté tragique, sa nature de femme, sa fièvre. Le brigadier recula sa chaise et se leva.

— Je vous crois, moi, mademoiselle Almin, mais, s'il fallait vous disculper devant le tribunal, il faudrait une autre preuve. La donneriez-vous?

Toute rétractée à présent, comme si elle avait fini de dépenser ce charme dont elle disposait, elle prononça :

— Je ne comprends pas...

Alors, avec une délicatesse qu'on n'eût pas attendue chez cet homme habitué à manier des mentalités primaires et des consciences frustes, il prononça d'une voix presque indistincte en détournant les yeux :

— Votre médecin saurait vous dire ce qu'il en est, comprenez-vous?

Cette fois, elle recula comme si, devant elle, la science, armée de ses hideux instruments, apparaissait, et elle cria passionnément :

— Oh! ça jamais, par exemple! Avant que ma mère ne l'apprenne, j'irais me jeter dans la Siane. Elle préférerait un suicide!

Le brigadier parut frappé et ne répliqua rien. Il prit la lettre, la remit dans l'enveloppe et dans le tiroir, puis, revenant vers la jeune fille, il dit :

— Nous n'en arriverons pas là, je l'espère. Maintenant que je vous ai exposé la situation, c'est à

vous de ne pas prêter à la critique, de vous défendre. Pour le reste...

Il fit un geste qui voulait peut-être dire : « Je suis là ». Alors, elle comprit que son épouvantable audience prenait fin, qu'elle n'apprendrait rien de plus affreux aujourd'hui et, qu'au moins, elle avait touché le fond de son abîme. Elle accomplit machinalement les rites du départ sans trouver un mot. Pourtant, elle eût voulu marquer sa gratitude à celui qui l'avait torturée avec tant de mansuétude, de vraie bonté. Elle ne sut que lui tendre la main et fut presque étonnée de voir qu'il l'acceptait.

VIII

Il y a dans la connaissance du pire une vertu salutaire. Reine, en rentrant, ce soir-là, par les belles sources de la rivière (le plus long retour), possédait enfin la certitude que rien de pire ne lui serait révélé, que là se terminait l'aventure de sa vie. Et, à travers sa colère, son horreur, son indignation, elle sentait une étrange promesse d'espoir.

Ce fut cela qui la soutint dans cette rentrée qu'elle craignait. Car, si elle avait redouté le regard confiant de sa mère, après le soir de l'orage, après l'atroce refus de Fortembosc et après sa rage et ses violences, alors que personne ne savait rien, comme elle redoutait aujourd'hui que les chers yeux ne lussent sur son visage l'ignoble accusation que chacun maintenant connaissait, que les enfants répétaient sans doute en riant, que les mendiants colportaient peut-être de porte en porte.

Mais sa colère la haussait au-dessus de tout. Quelle flamme aux joues tandis qu'elle pressait Bob! Un laboureur s'arrêta pour la suivre du regard, la main sur les yeux. Une fillette lui sourit. Sa beauté éclairait les routes où passait son petit équipage.

Quand elle entra, M^me^ Almin dit aussitôt :

— Mais qu'est-ce que tu as, ma fille? Tu resplendis.

Elle était comme un peu ivre en dînant. Elle parlait, parlait de tout, excepté de la gendarmerie, puisqu'elle n'avait pas averti sa mère de la démarche à propos du chien.

Elle se dit fatiguée et se retira de bonne heure après avoir installé M^me^ Almin comme de coutume avec le tendre baiser d'adieu.

Ce fut de cette nuit-là que data sa libération. Elle fit l'examen de conscience que sa formation huguenote réclamait d'elle avant tout et ne se trouva pas sans reproche. Oui, elle avait joué de tous ses instincts de femme pour asservir un homme. Cela elle ne le niait pas. Oui, elle s'y était complue. Oui, elle avait joui de ces désirs qu'elle possédait le pouvoir de faire naître. Et tout cela formait la base de son épreuve, elle le savait profondément avec cette certitude féminine que rien ne peut ébranler. Jusque-là, elle était coupable.

Après, venait le procès des autres. Fortembosc et son rôle après la nuit d'orage, puisque *de cela* elle voulait prendre sa part de responsabilité. Mais, après, son plus cuisant remords était de penser qu'un instant elle avait dû avoir l'idée de l'épouser et d'aller le lui demander! Elle avait fait cela, elle? Mais toute sa vie, toute sa vie pour l'expier! Car, depuis sa conversation avec le brigadier, elle comprenait enfin le rôle du maître de Bois-Mauger. C'était lui qui avait semé les bruits perfides, lui et la Benjamin qui lui servait de paravent. Il lui avait fait écrire des lettres anonymes, certaines expressions révélaient bien une

main féminine : « Si c'était une pauvre fille ça ne se serait pas passé comme ça. » Jamais Fortembosc ni aucun homme n'auraient trouvé cela.

D'ailleurs, ses paroles à Cornélie la montraient bien mêlée à la cabale et haineuse au point de tout expliquer...

Elle commençait à distinguer un ensemble. Fortembosc avait dit certaines choses à la lourde servante-maîtresse, la promenade avec Héricher par exemple; le dépit qu'il laissait éclater avait fait le reste : comment une jalouse n'aurait-elle pas deviné le passage de l'ornière, les conséquences, le refus, les supplications ? Elle devait être à toutes les portes, derrière tous les arbres, à épier, à espionner, à nourrir sa jalousie du pain amer des soupçons et des possibilités. Enfin, las tous deux de ne pas voir le drame se nouer, ils avaient inventé l'horrible chose, tout simplement un infanticide, avec l'espérance affreuse d'acculer l'ennemie au désespoir.

Et, comme il arrive toujours, ils avaient pu s'appuyer sur des faits vrais pour corroborer leurs calomnies : la promenade en voiture avec le boucher, dont on faisait un rendez-vous galant, et le mauvais état de santé de Reine en octobre où on plaçait la naissance et le crime.

Pourtant, Isaac ne voulait, lui, que la déprécier pour ménager sa chance à lui, la chance du sauveur qui fait le magnanime en ramassant une femme soupçonnée.

Et, quand elle eut ainsi fait son procès avec, pour la première fois, l'assurance de ne plus rien ignorer, qu'elle se fut, devant le tribunal de sa conscience, accusée, jugée, condamnée et absoute, elle sentit qu'elle ne craindrait plus jamais rien,

et que, quoi qu'il arrivât maintenant, elle serait la plus forte.

Et ce fut cette nuit-là qu'en haine de ce qu'elle savait de l'homme, elle fit vœu de solitude. Elle vivrait avec sa mère et pour sa mère. Elle l'aimait tant qu'elle prolongerait sa vie à l'extrême limite.

Elle travaillerait, — quelle force elle sentait en elle maintenant! — elle rétablirait leur fortune. Ce premier semestre de loyer, ces premiers cinq mille francs, ce sale argent de Fortembosc était le tremplin qui lui servirait pour s'élancer. Elle reprendrait Réaumont, la chère demeure prostituée. Elle la purifierait avant d'y faire rentrer sa mère.

Quant à celui qui avait machiné leur ruine, elle poursuivrait sa piste chaude comme celle d'une bête puante, elle le débusquerait du gîte où il n'avait pas droit et le rejetterait dans sa bauge.

Et, ce soir-là, pour la première fois, le soir de cette affreuse journée, ayant exorcisé le sentiment de fatalité qui, depuis tant de mois, la vouait au malheur et à l'impuissance, elle s'endormit de son sommeil retrouvé d'enfant.

QUATRIEME PARTIE

I

Encore une fois l'automne. Encore une fois la terre nue, déjà livrée au soc puissant qui l'ouvre, au semeur qui la féconde. Encore une fois la coupe verte de la vallée qui se bronze. Encore une fois Reine debout sur le seuil regardant ce mois de septembre qui lui apportera demain une année, la trentième.

Cet après-midi-là, elle avait invité sa mère à passer une espèce de revue de la propriété. Il y avait le parquet des *leghorns* installé dans le fond de la cour, au soleil ; le clapier des angoras bleus derrière la chaumière et les ruches dans le potager.

Maintenant, M^me^ Almin se reposait sur le banc, tandis que Reine regardait au loin. Elle dit enfin :

— Eh bien! maman, nous avons fait des progrès depuis six mois, qu'en dis-tu?

La vieille dame sourit. Reine songea : « Comme elle est mieux ! Tout ce que j'ai souffert avait son contre-coup sur elle, elle s'est remise en même temps que moi. » Elle dit tout haut :

— Vous rajeunissez, madame Almin!

— Viens t'asseoir là, dit la mère. Je ne sais pas comment tu peux y tenir avec la vie que tu mènes à présent. Toujours debout, première levée, dernière couchée.

Reine leva vers le ciel ses beaux bras nus dans une blouse de travail écrue.

— Je vis, dit-elle, enfin je vis, et je ne sens plus la fatigue.

— C'est vrai que tu te portes beaucoup mieux que l'année dernière, dit Mme Almin après l'avoir longuement regardée. Je peux te le dire à présent, il y a eu un moment où j'ai été inquiète. Je t'assure.

Jamais elle n'avait parlé ainsi. Reine s'étonna intérieurement car, parfois, elle s'était demandée si sa mère n'avait pas tout deviné. Alors elle dit seulement :

— C'est vrai, je n'étais pas bien, et puis les soucis, la peur que tu ne te plaises pas à la chaumière...

Elles se turent. Une tendre beauté parait le petit jardin où des capucines désordonnées se jetaient vers les asters, les glaïeuls et les premiers chrysanthèmes solennels et qu'embaumaient cent pieds de résédas. C'était, sous ce fin soleil, tant de douceur et de plénitude que Reine ferma les yeux pour mieux sentir le parfum chaud la pénétrer. Et puis elle alla s'asseoir à côté de sa mère.

— Ce soir, chérie, c'est un divertissement austère. Je te montrerai mon bilan et je te dirai quelque chose, c'est une surprise, tu verras...

Mme Almin sourit en caressant le beau bras nu qui reposait sur ses genoux et elle dit :

— On va parler poules, coqs, lapins et abeilles alors?

— Oui, dit Reine :

Vache, cochon, couvée.

Elles rirent ensemble et puis, comme la petite barrière de bois qui donnait sur la route grinçait, elles se tournèrent : le brigadier la refermait et montait le chemin pavé de briques.

Reine se leva à moitié, puis retomba. Elle ne pouvait jamais voir sans émotion l'uniforme bleu foncé depuis le jour de février où son cerveau enregistrait le film tragique. D'ailleurs, elle n'avait guère rencontré le brigadier en ces six mois tout en pensant bien qu'il lui parlerait un jour, mais ici, devant sa mère!

Cependant, l'homme de la loi arrivait devant les dames et les saluait militairement. Une sorte de sourire se jouait dans sa figure fermée, et Reine sentit son cœur se desserrer.

M^me^ Almin s'exclama gaiement :

— Bonjour, brigadier, est-ce que vous nous cherchez pour nous mettre en prison?

Quelque chose de froid passa et le gendarme dit en essayant d'être plaisant :

— Mais non, madame Almin, je venais en passant demander à M^lle^ Almin si elle maintenait la plainte pour son petit chien.

Reine le regardait, muette d'étonnement, et elle vit qu'il lui faisait un signe des yeux. Alors, elle dit en souriant :

— Oh! non, certainement pas. C'est oublié. Tenez, Bill ne s'en ressent presque plus. Ici, Bill!

Le petit Fox, qui était aller japer aux jambes du gendarme, se jeta vers elle.

— Voyez, il ne boite même pas. Oui, je retire ma plainte. J'ai eu tant à faire que je n'y pensais même plus.

Elle parlait fébrilement, alertée par ce signe mystérieux, craignant que le malheur conjuré ne revînt, mais sans imaginer comment. Cependant, après quelques remarques sur le temps et les événements, le brigadier observa :

— Puisque je suis là, je vous demanderais bien à voir vos ruches, mademoiselle Almin. On dit que les vôtres sont installées à miracle et ma femme a envie d'en avoir dans le jardin de la gendarmerie.

Reine comprit :

— Venez voir ça, brigadier, mes ruches sont au potager.

Ils partirent à grands pas, comme pour ôter à Mme Almin l'envie de les suivre. Et, à peine furent-ils sous les pommiers, que le gendarme commença :

— Il y a longtemps que je veux vous voir, mademoiselle, et puis, je ne sais pas comment, je ne vous voyais pas ou vous n'étiez pas seule.

— C'est vrai, dit-elle, la gorge serrée, incapable de rien demander.

Il reprit :

— C'est pour vous dire que les choses se sont arrangées. Heureusement, c'était moi qui avais ouvert la lettre et j'ai pu la garder pour moi. Alors, j'ai eu l'occasion de voir M. le Procureur et de lui en toucher deux mots et il a été d'avis de classer l'affaire. Sans doute qu'il n'y a pas eu de dénonciation directe au Parquet, ou alors, trouvant l'accusation trop fragile, on n'a pas fait suivre. Enfin, d'un sens ou d'un autre, la chose est enterrée.

Malgré l'allègement qu'elle éprouvait, Reine frémit. *Enterrée!* Ce mot, ici. Et elle dit d'une voix basse, chaude, toute pénétrée d'émotion :

— Merci, brigadier, je sens bien tout ce que je vous dois. Pour un innocent, c'est si affreux d'être soupçonné, c'est incroyable. *On dirait qu'on devient coupable.*

Le brigadier hocha la tête. Cet homme simple et droit n'avait-il pas déjà vu toutes les variétés d'accusés innocents et coupables? Il dit seulement :

— J'avais bien de l'estime pour M. le président Almin, mademoiselle, et je suis fort aise si je vous ai rendu service.

Ce fut son dernier mot là-dessus et celui qui termina le cauchemar dont Reine s'éveillait enfin. Elle eût voulu savoir encore bien des choses. Mais elle comprit vite que le lourd silence légal scellait désormais les lèvres du brigadier.

Quand il fut parti, M^me^ Almin dit, en le regardant enfourcher sa bicyclette et reprendre la route :

— Qu'est-ce qu'il te disait donc le brigadier, si intéressé par les ruches? Il ne les regardait même pas.

Elle avait oublié que sa mère les voyait de loin et cela la fit rougir violemment. Elle se baissa vers Bill.

— Tout cela, c'est de ta faute, vilain chien, dit-elle, si tu n'avais pas reçu un caillou, cela ne serait pas arrivé.

Elle fut distraite pendant tout le dîner car, ainsi qu'il arrive souvent, ce rappel du passé d'hier, cette espèce de non lieu moral, la replongeait dans sa tragédie dont elle s'était presque dégagée au cours de ces mois si pleins d'effort et de vie matérielle, et, assez étrangement, sa joie n'était pas aussi

grande que ses craintes l'avaient été. Et elle n'arrivait pas à se sentir heureuse comme elle l'eût voulu, comme il lui semblait qu'elle le devait.

Et puis, l'inquiétude dominait tout. Le mot de sa mère en voyant arriver le brigadier. Plaisamment dit, certes, mais redoutable pourtant, de signification profonde : « Venez-vous nous chercher pour nous mettre en prison? » Elle n'avait donc pas tout ignoré toujours? Il se pourrait qu'elle eût tout soupçonné, tout su peut-être? Quand elle en arrivait là, Reine se fût mordu les poings d'angoisse, une angoisse auprès de laquelle toutes ses angoisses passées ne lui semblaient plus rien. Et elle regardait en face d'elle, sous la suspension voilée de mousseline, la douce figure d'ivoire griffée de mille lignes, les cheveux de brouillard argenté, et elle se disait : « Je suis peut-être cause de cette ride-là, de ce fléchissement des épaules, de ce pâlissement des chers yeux... » Et, à cause de cela, seulement, elle connaissait le vrai goût des remords à cause d'un autre être et pas à cause d'elle-même.

Pourtant, elle fit un effort pour se remettre. D'abord, elle ne devait pas se trahir. Qui sait si elle ne se trompait pas entièrement d'ailleurs? Et puis, elle avait annoncé pour ce soir une surprise. Elle s'étonna de se sentir tout à coup si loin de celle qu'elle était alors. Combien d'heures de cela? Trois, quatre au plus. Quelle folie, alors qu'elle venait d'apprendre tout ce qui pouvait lui donner la plus grande certitude de sécurité, d'oubli, elle retombait dans ses tourments!

Sa mère la fit sursauter en lui disant :

— Tu n'es plus ici, ma fille. Et la surprise?

Alors, elle banda sa dure volonté qui, après tout, ne lui avait jamais manqué dans le besoin, et se

remit dans le personnage créé par elle comme nous recréons le nôtre tous les jours.

— Mais si, dit-elle, avec cette duplicité inconsciente qui vient parfois aux plus droits et leur permet de mêler si inextricablement la vérité à la dissimulation, mais si, maman, tu comprends, j'étais un peu émue de cette visite du brigadier. Je ne pensais plus à cette histoire du caillou, moi, et cela m'y a replongée.

Elle arriva à sourire.

— Mais, maintenant, foin de tout cela. Nous passons au bilan comme je t'ai promis.

Elle se leva, alla chercher un registre dans son petit bureau, l'ouvrit sur la table, compulsa les papiers dans des chemises de couleur. Sa mère la regardait avec admiration.

— Tu m'étonnes, ma fille, te voilà fermière. Jamais je n'aurais cru cela possible...

Reine eut un sourire orgueilleux. C'était là sa récompense. Oui, à l'être incomplet, désemparé, affolé, qu'elle était, sa seule volonté, son courage, sa persévérance avaient substitué une fermière, en effet, une femme qui possédait une spécialité, encore bien petite, encore bien peu sûre, mais que chaque jour rendait meilleure.

Elle dit :

— Ecoute, je vais t'expliquer tout ce que nous avons gagné depuis ces mois.

Elle parla longtemps. C'était avec l'argent de la location qu'elle avait commencé. Les six premiers couples de volaille de race, le premier couple d'angoras bleus, les deux Russes ajoutés aux trois du début.

Sur chaque chose elle avait une idée à elle. Pour les poules, c'était de fournir du poulet fin, tué et

plumé, au marché de Fétot où on ne trouvait que la poule vivante. Au bout de trois mois elle tenait une offre du plus grand marchand de primeurs et lui portait directement ses pièces.

Quelle école elle avait faite là ! Avec Cornélie, elles avaient dépensé des trésors de maternité au moment des couvées, lutté contre une fouine qui faisait des hécatombes. Enfin, la nourriture coûtant cher, elle n'aurait guère gagné que de l'expérience si le prix de la livre de poulet n'eût commencé à monter et si la mère Doudement, prise d'une singulière générosité, — dont Reine connaissait d'ailleurs la source, — n'avait offert gracieusement le grain nécessaire.

Les lapins bleus avaient mieux donné. L'apprentisage de tannerie s'était fait assez facilement. Le débouché était bon et promettait de s'étendre. Mais les bêtes restaient délicates. Une des mères s'entêtait à dévorer ses portées. Et puis, l'épidémie lui avait décimé ses cages qu'il avait fallu repeupler après la désinfection nécessaire.

Quant aux abeilles, la récolte à peine terminée du miel était très satisfaisante, beau miel de colza blanc et mousseux comme la neige, qui plaisait beaucoup aux acheteurs, tout était placé d'avance.

Mme Almin avait vu cela se dérouler devant ses yeux mais de loin. Reine le voulait ainsi. C'est pourquoi elle avait fixé ce jour-là pour lui expliquer les détails de l'exploitation.

— En somme, termina-t-elle, nous rentrons dans nos frais, c'est à peu près tout, et il faut nous estimer heureuses pour un premier semestre. Mais n'oublions pas que, de plus, nous avons vécu en grande partie. Viande de lapins, de poulets, œufs et miel.

— Eh bien! je trouve ça magnifique, dit Mme Almin.

Reine la regarda avec du triomphe dans les yeux. Oui, un tel moment rachetait bien des heures sombres. Elle se pencha.

— Ce n'est rien auprès de ce que je veux faire, dit-elle.

Baissant la voix, elle ajouta :

— La surprise, la voici : Mme Doudement viendra dénoncer son bail à la Saint-Michel, c'est-à-dire après-demain et M. Fortembosc ne paiera pas son loyer, de sorte que nous pourrons sans doute lui reprendre un des herbages.

Mme Almin ne marqua pas de surprise, mais elle dit :

— Comment le sais-tu?

Reine expliqua :

— Il y a des événements qu'on n'a pas besoin de deviner, pas plus que nous n'avons besoin de deviner que le soleil se lèvera demain. J'ai vu venir ces deux-là.

— Mais comment? fit encore Mme Almin.

— Pour Mme Doudement, je prévois cela depuis six mois et plus. Il y a l'exemple de tout le pays. Les plus avisés vont au-devant des augmentations de fin de bail et en proposent la résiliation. Naturellement, il y en a d'autres qui se cramponnent, mais ceux-là sont sûrs de ne pas obtenir de bail le moment venu. Alors, comme elle sait raisonner, elle a compris cela et m'a déjà envoyé quelques allusions là-dessus.

— Tu ne m'avais pas dit...

— La surprise! Je ne voulais pas te donner un faux espoir. Maintenant, j'en suis sûre. La mère Doudement m'a dit hier d'un ton confidentiel :

« Faudra que je parle à Mme Almin avant la Saint-Michel. » Alors, attends-toi à la voir te demander un entretien demain.

La vieille dame admira :

— Ça tient du miracle.

— Mais non. maman, c'est tout naturel, c'est le jeu de balance, nous avons été tout en bas, nous remontons. D'ailleurs, pour Mme Doudement, elle est en retard sur tous les fermiers du voisinage, surtout étant donné qu'elle paye notre ferme de trente hectares le prix d'une de vingt hectares. Trois mille francs, pense! Ce n'est pas assez de la doubler.

Mme Almin demanda :

— Et pour M. Fortembosc, comment sais-tu qu'il ne paiera pas?

La figure de Reine se ferma, comme chaque fois qu'elle parlait de lui.

— J'ai entendu beaucoup de choses à Fétot quand j'y vais pour les poulets et le miel. M. Fortembosc tient ses assises à un des cafés de là-bas, ou à Basseville, ou à Raymesnil. Il joue gros jeu.

— Mais l'élevage... Et comment ne tire-t-il pas parti de Bois-Mauger?

— L'élevage est presque abandonné. As-tu compté combien il y a de bêtes en ce moment? Quatre, cinq? Sans doute l'associé, le type de la Basse-Seine a-t-il vu qu'il ne pouvait pas compter sur cet homme-là. Quant à Bois-Mauger, il ne le loue pas parce qu'il n'a pas fait le nécessaire pour le louer. Réaumont trop cher pour lui (car il l'est) lui mange tout l'argent des réparations qu'il devrait faire sur son bien : il comptait sur les herbages, mais comme, là non plus, il n'a pas fait le nécessaire, il a échoué. Alors, ou je me

trompe beaucoup, ou il ne sera pas en mesure de payer à Saint-Michel, et alors...

Elle s'arrêta un moment, une joie cruelle marquait ses paroles. Elle ferma les yeux une seconde.

— Alors, dit-elle en les rouvrant, je lui ferai redemander un des herbages par huissier. Et je m'en servirai moi-même.

— Toi?

— Je me ferai herbager, dit Reine posément et dans deux ans tu seras à Réaumont, assise dans le salon sous la grande tapisserie.

Elle se leva.

— Allons, chérie, n'oublions pas que je dois être debout à six heures demain pour nourrir la dernière couvée.

II

La maîtresse Doudement frappa à la porte de la chaumière et, lorsque Cornélie l'eut ouverte, elle baissa un peu sa haute taille pour entrer de côté, car elle avançait toujours l'épaule et la jambe en avant à la façon d'un crabe.

Mme Alain vint au-devant d'elle dans l'atelier.

— Eh bien! madame Doudement, voilà donc encore une fois la Saint-Michel!

La fermière ouvrit des lèvres parcimonieuses pour dire que oui, que, malgré tous les malheurs, le temps marchait, le tout à grands renforts de soupirs, les yeux levés vers le ciel pour le prendre à témoin.

Quand elle eut fini, Reine, qui était entrée prendre sa part des salutations profuses et donner les siennes, dit :

— Etes-vous contente du grain cette année, la maîtresse?

La grande femme pencha sa longue tête maigre au bout de son cou de dindon.

— Ma *chére* mam'selle Almin, aussi vrai que me v'là là, nous avons pas d'chance là-d'sus, l'été s'est trouvé trop « sèche », l'épi n'a point été nourri assez.

Elle discourut longuement là-dessus, comme si un sujet proposé était le bienvenu pour retarder le plus difficile. D'ailleurs, elle glissa insensiblement dans son refrain habituel :

— Ah! si j'avais 'core mon pauvre Doud'ment! Ça n'serait pas comm' ça, mais un' femme tout' seule, j'vous d'mande un peu, qu'y qu'ça peut faire?

— Allons, allons, vous savez très bien vous y prendre, vous êtes une fine cultivatrice, madame Doudement, et puis, vous avez Alfred qui va sur ses dix-huit ans, Marie qui en a dix-sept.

La fermière fit des signes de dénégation.

— Non, non, tout ça n'remplace pas un père. Ah! on a été bien malheureux avec c'te guerre. Si on en avait besoin, croyez-vous!

Elle provoqua encore plusieurs explications, parla de réparations urgentes, déplora le soleil et les orages, la grêle du mois de juillet, les tempêtes d'équinoxe qui approchaient, enfin toute la gamme des cataclysmes atmosphériques ennemis du pauvre terrien.

Les dames l'écoutaient avec patience et politesse, sachant bien qu'il leur fallait faire rebondir les répliques dans la petite joute qui servait de prélude au but véritable de cette visite bisannuelle. Pourtant, devant la longueur et le ton des préliminaires, Reine se dit qu'il ne s'agissait sans doute encore que d'excuser la modicité du terme et qu'il allait falloir parler de l'augmentation pour Pâques. Pourtant, que signifiait ce désir qu'elle avait manifesté devenir parler à Mme Almin la veille, sans en rien faire?

Quand enfin, tous les sujets possibles entre elles parurent épuisés à fond, la fermière soupira pro-

fondément et, comme tous les ans, releva le bas de sa jupe de mérinos noir, jusqu'aux genoux, révélant un épais jupon, noir aussi, mais muni d'une poche secrète dans laquelle elle plongea sa main tout entière.

On vit alors apparaître un portefeuille verdâtre, gonflé et serré d'une ficelle que Mme Doudement, toujours soupirante, se mit en devoir de dénouer. Et elle posa, d'un ton tout à coup singulièrement lucide et ferme, cette question inattendue :

— Donc, c'est quinze cents francs que je vous dois, du demi-terme de votre ferme, mame Almin, comme d'habitude?

Reine jeta :

— Oui, puisque mon père vous avait loué, en 1913, cette ferme qu'il ne voulait plus exploiter, à des conditions spéciales, étant donné que vous avez trente hectares pour le prix de vingt.

— Pac'que M. Almin avait « consommé » les terres avec tout ce qu'il avait mis dedans, marchez!

Reine fit un geste d'impatience.

— Nous avons tout dit là-dessus, cela ne changera rien, madame Doudement.

La fermière était enfin parvenu à délier son portefeuille et à l'ouvrir. La sueur au front, elle tira une liasse de coupures de cinquante et de cent francs et se mit à ânonner en les comptant une à une. Elle fit ainsi trois paquets de mille francs et les tendit à Mme Almin.

— Comptez, dit-elle, si c'est bien ça.

Mme Almin la regarda sans comprendre.

— C'est une année que vous m'apportez là?

La maîtresse Doudement secoua négativement sa tête couronnée d'une tourte épaisse de crêpe anglais, mais sans parler. Déjà, Reine avait tout saisi.

— Maman, Mme Doudement agit très sagement. Elle t'apporte son terme de Saint-Michel *doublé*, en te demandant de casser son bail.

D'un air lugubre cette fois, la tourte de crêpe fit un signe d'assentiment. Reine continua :

— A toi de voir si tu acceptes et si le fermage doublé est suffisant, car on nous assure que le prix de la vie fera plus que doubler.

Mme Almin écoutait tout cela sans broncher, une lueur amusée au coin des yeux. La fermière gémit :

— Dieu de Dieu! Si c'est possible! Qui que j'deviendrons, ça étant? La vie plus de deux fois plus chère !

Elle avait vu sa chance et s'y jetait. Reine poursuivit :

— Justement, un propriétaire doit réfléchir avant d'accepter un bail qui le lie pour neuf ans.

— Trois, six, neuf, murmura Mme Doudement.

— Et, en conséquence, il doit bien examiner les choses sans s'arrêter à cette bonne volonté du preneur qui dénonce le bail, avant sa fin, c'est vrai, mais dans l'espoir d'obtenir ainsi de meilleures conditions que plus tard.

Elle s'arrêta. Mme Almin murmura :

— Tout cela est très juste. Toutefois, je suis reconnaissante à Mme Doudement de spontanément m'apporter le double de ce qu'elle me doit.

Sa fille lui jeta un rapide regard.

— Eh bien! tu peux faire une chose. Pour reconnaître la bonne volonté de Mme Doudement qui devance de deux ans le renouvellement du bail, déchire-le à Pâques et, au lieu de louer la ferme à son prix qui aurait dû être de quatre mille cinq cents francs en 1913, donc de neuf mille actuellement, transige à sept mille cinq cents francs.

La fermière branla sa longue tête et dit sans aucune conviction :

— Est trop cher, est trop cher. Est pas des *mônants* comme nous qui pourront payer plus de sept mille.

Le chiffre lui râclait la gorge en passant. Malgré ses protestations on sentait pourtant, au soulagement de sa voix, qu'elle avait craint bien pire.

Reine dit en riant :

— Allons, allons, n'exagérons rien, madame Doudement, rien que vos porcs vous paieront l'augmentation.

— Mes cochons, sauf vot' respect, valent pas si cher que ça, marchez, gémit-elle, et puis le coûtement! faut du son, faut des pommes de terre...

Cette fois, M^me^ Almin rit franchement.

— Ne vous plaignez pas, croyez-moi. Vous n'auriez pas été contente de vous trouver sans ferme dans deux ans, hein?

La veuve s'essuya la figure.

— Sans ferme, sans ferme, larmoya-t-elle, vous auriez pas mis une veuve de guerre *à la cour*, faut crai'?

Une trêve passa, après cette chaude alerte, tandis que Cornélie apportait des petits verres, une bouteille de muscat et des biscuits, car il semble bien qu'aucune échéance ne puisse être valable en Normandie sans consommation.

Tout en déchiquetant ses biscuits de sa bouche à moitié édentée, la maîtresse Doudement paraissait réfléchir. Reine la surveillait du coin de l'œil. « Elle va essayer à présent de nous soutirer quelque chose. » Mais il parut que la fermière ne cherchait maintenant qu'à remporter quelque nouvelle contre son argent. Elle entra en matière :

— Comme ça, madame Alain a mieux aimé louer ses herbages à M. Fortembosc qu'à nous?

— Mais, dit Mme Almin, surprise, c'est parce que l'affaire s'est faite en même temps que le château.

La veuve prit un air de vertueuse indignation.

— Ça n'y fait rien, mais j'aurais pas jamais cru que ces dames « quittissent » l'château à M. Almin!

Reine se jeta à la rescousse :

— Que voulez-vous, madame Doudement, personne n'aurait cru non plus que tant d'hommes iraient se faire tuer à la guerre! C'est le temps où nous vivons qui veut ça.

— Est bien vrai, est bien vrai, opina la longue commère. Quoiqu' ça, ces dames sont pas bien tombées; ces dames verront qu'an' s'ront pas payées... J'dis ça d'trop, se corrigea-t-elle en hâte, mais j'ai idée qu'la Saint-Michel ça n'occupe point guère M. Fortembosc.

— Pourquoi dites-vous ça? demanda Reine.

L'autre se défendit :

— Oh! j'dis ça à la place de rien dire.

Reine joua l'indifférence :

— Il a de l'argent, allez.

La fermière eut une sorte de hennissement.

— D'l'argent? Dans les cafés qu'elle est son argent. A la *besson* et aux cartes, ça va vite, ô vous, mademoiselle Almin, aux cartes surtout. Et puis, la Benjamin...

Reine eut un éblouissement. Se pouvait-il qu'elle eût ici une alliée secrète? Car il semblait que la maîtresse Doudement mît dans ce réquisitoire, ce jugement même, une sorte de passion ou même de l'animosité, quelque chose enfin qui prenait parti.

Alors, elle répliqua aussi calmement qu'elle en fût capable :

— Oui, je sais qu'on le dit.

La fermière se leva.

— C'est un bail de trois, six, neuf que vous lui avez fait, tout probable? Alors, vous êtes toujours libre, puisqu'il n'est pas d'avant-guerre.

Reine faillit rire tout haut : une alliée? c'est une concurrrente pour les herbages qu'elle trouvait là. Mais, bien sûr! la vieille histoire jamais pardonnée : on avait préféré Isaac à la maîtresse Doudement. Alors elle dit, la voix nette, en pesant ses mots :

— Si nous cassons le bail au bout de trois ans, madame Doudement, c'est moi qui reprendrai les herbages et je me ferai herbager. Vous verrez ça. J'ai envie de gagner de l'argent, moi aussi.

Elle se disait : « A bon entendeur, salut, et va dire ça à tout le pays, c'est ça que je veux. »

Alors, la veuve prit congé avec mille paroles oiseuses pour noyer toutes les autres, celles qui comptaient et qu'il fallait maintenant avoir l'air d'oublier, comme on feint d'oublier l'arme chargée dans sa cachette.

III

Ce ne fut que quinze jours plus tard que l'huissier se présenta au château pour signifier à M. Isaac Fortembosc d'avoir à payer le semestre en retard.

Reine avait été consulter à Fétot chez un avocat spécialiste du moratorium. Et son plan était tout prêt.

Ainsi qu'il arrive toujours, rien ne se passa comme elle s'y attendait. Il y eut d'abord erreur de l'huissier de Basseville qui se présenta le lundi au lieu du mardi comme Reine le lui avait demandé, jour sans marché proche et où Fortembosc était souvent chez lui. Le lundi, au contraire, il ne manquait guère Gerville et ses cafés pleins des partenaires qu'il lui fallait pour perdre son argent.

L'homme des sommations ne rencontra donc pas le propriétaire, et Reine, elle-même, qui voulait surveiller les sommations de loin, se trouva dehors ce jour-là. Et ce fut de la bouche de Cornélie qu'elle en apprit tous les détails le lundi soir à son retour de Fétot.

Il fallait cependant prendre un parti. Certes, la sommation allait peut-être agir. Ce sont là plats

qu'on digère beaucoup mieux refroidis. Mais Reine espérait bien, au fond, que le locataire ne trouverait pas l'argent du semestre. Car tout un plan s'élaborait dans son cerveau, depuis le jour de septembre où elle avait communiqué à sa mère sa conviction que Fortembosc ne serait pas en mesure de payer.

C'était comme si le fait qu'elle parlait de ces choses les rendait réelles et vivantes, car il n'y avait eu jusque là que des probabilités et une brusque intuition de sa part. Le plan donc était lentement précisé, puis fixé. Seul, un coin se trouvait faussé. Dans sa consultation de Fétot, elle avait appris qu'il lui était impossible de réclamer les herbages par l'huissier. Seule, avait dit l'avocat, une entente *amiable* peut intervenir...

Et ce mot l'arrêtait depuis longtemps. Amiable! une entente amiable. Quoi que ce soit d'amiable avec son ennemi mortel... car Isaac Fortembosc était bien son ennemi mortel, ou alors ce n'était là qu'une expression vide de sens et qui ne s'appliquait jamais à un objet.

Mais, peu à peu, les lignes d'un projet se dégagèrent. Etait-ce un projet? Ou plutôt la chose ne se présentait-elle pas à elle comme un devoir imposé? C'est qu'il ne s'agissait de rien moins que d'aller trouver encore une fois Fortembosc chez lui (chez elle!) une fois, la dernière, pour lui signifier exactement ses volontés. Elle songea un moment à employer comme truchement un de ces vagues hommes d'affaires dont chaque chef-lieu de canton possède l'officine. Et puis il lui parut qu'il ne valait rien de faire entrer un tiers dans cette affaire et que personne ne la servirait bien ici. D'ailleurs, il y avait, dans cette bravade, quelque

chose qui lui plaisait. Il lui semblait qu'une si dangereuse démarche valait le succès, peut-être voulait-elle revoir son ennemi abattu, ou lire encore une fois le désir sur sa figure ravagée. Qui est jamais descendu jusqu'au fond d'une résolution pareille?

Et autre chose encore la prenait aux épaules. Savoir, savoir enfin s'il avait écrit la lettre infâme, s'il la connaissait, car, après tout, elle ne possédait que des conjectures là-dessus. Il lui semblait qu'elle ne serait tout à fait satisfaite que lorsqu'elle le saurait.

Elle balança à l'avertir de sa visite par lettre. Et il lui parut que là serait la seule imprudence à faire. Qui sait, en effet, ce que la redoutable Benjamin pourrait combiner contre sa sécurité, en ce cas? Non, elle irait seule encore se mesurer à Fortembosc, mais seul. Pour cela, il fallait surveiller, chercher l'occasion ou la faire naître et s'en saisir. C'est pourquoi elle affecta encore plus d'acharnement au travail, se mit à jardiner avec fureur, la saison et le temps s'y prêtant, et se fit même remplacer une ou deux fois par la petite Poignant pour conduire sa mère en voiture.

Ce fut ainsi qu'une après-midi, après avoir vu partir pour le village la Benjamin armée de son panier, elle quitta en hâte son parquet et son beau coq blanc favori qui la connaissait si bien, et se hâta d'aller faire toilette de combat.

Comme si, en quelque circonstance que ce soit, une femme oubliait jamais cela! Sa robe noire stricte et fermée qui la faisait si grande, son feutre noir, ses belles mains nues avec cette lourde bague d'or de son père qu'elle portait à l'index de la main droite.

En traversant le parc, elle éprouva cette sensation de déjà vécu qui, parfois, vient nous surprendre. Ces arbres touchés par la rouille d'octobre, ce rouge soleil déjà bas sur l'horizon, ces écharpes bleues dans lesquelles l'automne s'enveloppe si tendrement; elle qui marchait d'un pas résolu vers sa maison serrant sa mante sombre sur elle, tout cela, elle l'avait déjà vu, senti, respiré... Et elle se souvient qu'en effet tout était exactement pareil l'année d'avant, en ce jour d'octobre où elle était allée demander à Fortembosc de réparer... Elle eut un frisson de dégoût. Dire qu'elle pourrait être aujourd'hui la femme, la chose, l'esclave ou la victime de cet ivrogne, ce joueur, ce débauché. Ah! la face des choses avait changé depuis ce jour d'octobre-là! Cette fois, elle allait dicter des conditions, non pas en subir.

En montant les belles marches qu'elle aimait, son cœur se serra. Quel désordre! Des pots à fleurs cassés jonchaient la terrasse. Un volet pendait, à demi détaché, les fenêtres étaient voilées de rideaux sales, ou fermées. Elle ressentit l'insulte et nota l'argument : « Négligence notoire ». Le marteau rendit le son mat qu'elle aimait et un pas traînant se fit entendre.

Ce n'était pas Fortembosc, mais le factotum Goupil, le demi-idiot qui servait de mari à la Benjamin.

Reine demanda impérieusement si le maître de la maison était là, et, profitant de l'hébétude du valet, elle entra et se dirigea vers l'ancien boudoir de sa mère où elle pensait trouver celui qu'elle cherchait.

Et il était bien là, assis dans l'affreux Voltaire de velours rouge, qui jurait si fort avec les déli-

cates boiseries grises à trumeau. Il avait crié « Entrez! » d'une voix rude. Et elle entra, restant encadrée par la porte entr'ouverte, longue, sombre et sévère comme un reproche vivant.

Il fut si surpris qu'il resta comme il était, le verre en main, la bouche ouverte, car il était en train de boire dans un désordre sordide : tapis taché et brûlé, cendres de cigarettes éparses. Enfin, il se leva à moitié et prononça d'une voix qui tremblait et qui, malgré elle, l'émut :

— Vous, vous? Ah! par exemple, ça, c'est raide!

Elle se décida tout à fait et entra posément, refermant la porte après elle, et elle dit :

— Oui, j'avais besoin de vous parler, je suis venue tout simplement, vous voyez.

Quelque chose de calme dans sa voix dut l'apaiser, car il n'objecta rien et se laissa retomber sur son siège, tandis qu'attirant une chaise elle s'asseyait.

Elle ne le quittait pas des yeux. Où en était-il? Ivre? Pas tout à fait? Les yeux troubles, la main incertaine, mais encore en possession de sa raison. Quel changement pourtant depuis qu'elle ne l'avait vu de près. Sous ses fortes épaules voûtées, tout le corps semblait céder, et, sur le visage, la lutte entre le noble et l'ignoble cessait. La brute avait vaincu. C'était un homme perdu, et elle en était responsable.

Elle sentit pourtant qu'il fallait parler.

— J'aurais pu vous écrire, mais j'ai préféré venir. Vous devinez de quoi il s'agit, je suppose?

Il s'agita sur le fauteuil.

— Ma foi non, grogna-t-il.

— Mais si, dit-elle toujours avec le même calme, c'est une conversation d'affaire que je veux

avoir avec vous, monsieur Fortembosc, uniquement.

Il fit un faible essai d'ironie.

— Pas possible?

— Il le faut bien. Vous avez reçu la visite de l'huissier, ce qui n'a pas dû vous étonner. Vous êtes en retard pour le semestre.

Il gouailla :

— C'est pas l'habitude du pays de payer d'avance, d'abord.

— Pardon, pardon, le bail est formel là-dessus et vous l'avez signé. Vous êtes donc en défaut. Nous en avons conclu que vous n'étiez pas en mesure de vous acquitter de cette somme de cinq mille francs et je viens vous proposer un arrangement.

Alors, il dit avec lenteur et tristesse :

— Un arrangement... ce n'est pas ça que je voudrais, mademoiselle Almin.

Les mots lui auraient fait peur, mais le ton lui fit comprendre qu'elle pouvait cesser de se tenir sur ses gardes et qu'elle n'avait rien à craindre de l'homme qui était là aujourd'hui.

Elle avait repris son empire sur lui. Elle commandait et il obéissait. Et elle continua :

— Nous disions donc que je venais vous proposer un arrangement. Vous paraissez désirer payer à terme échu? Nous sommes disposées, sans modifier le bail, à vous accorder cela à l'amiable. Donc, le terme que vous devez et pour lequel l'huissier vous a remis une sommation sera le dernier que vous paierez d'avance. A Pâques, vous ne paierez rien, et, à Saint-Michel, vous reprendrez la coutume à terme échu.

De plus, comme vous ne paraissez pas tenir aux herbages, nous vous en reprendrons un en vous

diminuant de deux mille francs par an. Cette convention vous va-t-elle?

Isaac Fortembosc avait écouté attentivement jusqu'au bout. Sans rien trahir de ses sentiments, il répondit :

— C'est vous qui y gagneriez.

— Non, dit Reine, je compte l'herbage à son prix de pays et puis je vous avantage sur le bail, chose sans exemple.

Elle ne quittait pas son locataire des yeux pendant que le dialogue si étrangement appuyé se poursuivait. Alors, après avoir encore réfléchi, il dit malgracieusement :

— Puisque vous profitez de la situation, il faut bien que j'accepte.

— Bien, dit-elle en se levant. Et vous ferez-vous faire une autre sommation?

— Si vous me défalquez sur ce terme-là le prix de l'herbage, non, dit-il, c'est-à-dire quatre mille au lieu de cinq.

— Mais je n'ai pas besoin de pâturages d'hiver! fit-elle en se moquant.

— Allons, vous avez encore deux mois pour en tirer parti.

— Et s'il gèle à la Toussaint? D'ailleurs, vous m'avez fait perdre dix-huit jours avec ce délai. Je vous aurais proposé l'affaire à la Saint-Michel si vous m'aviez payée.

Il prononça d'un air las :

— Vous avez belle dire ça, à cette heure!

Elle parut réfléchir :

— Eh bien! j'y consens, je m'engage pour ma mère. Le lendemain du jour où vous aurez payé votre terme de cinq mille francs à Me David je

vous renverrai mille francs, et à Pâques vous ne paierez rien.

Il la regarda :

— Il faudrait faire un papier...

— Bien, dit-elle sans relever l'insulte. Ma mère va vous envoyer une convention qui règle cela entre vous.

Il dit encore, comme s'il fallait cette dernière protestation :

— Mais l'autre herbage, je le garde. Si j'ai pas fait ce que je voulais, ce n'est pas une raison pour que j'y renonce.

— Je n'ai rien dit d'autre, fit-elle en se levant.

Elle sentait que le moment était venu de partir, puisqu'elle avait réussi et au delà dans sa mission. Pourtant, quelque chose la retenait là, debout, devant cet homme assis. Etait-ce encore la haine? Ou, déjà, une pitié traîtresse, à le voir si sombre et si désarmé, se glissa-t-elle dans ses yeux? Curiosité? Elle se dit : « Oui, il ne faut pas que je parte sans savoir. » Alors, elle se pencha au travers de la table et lui dit dans la figure :

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille?

Il se leva d'un coup si brusque que la bouteille roula à terre. Mais il n'y prit point garde. Subitement, c'était redevenu un homme. Alors, elle comprit que tout ce qu'ils venaient de dire, cette longue conversation d'affaires, si précise, si importante, n'était rien, moins que rien, et que *maintenant* commençaient les affaires sérieuses, celles qui comptent, celles qui vivent de la vie véritable du corps et de l'âme.

Il disait :

— Quelle chose, quoi?

— La lettre, vous savez bien.

Il dit vivement :

— Mais quelle lettre? Je ne comprends pas.

— C'est vrai? dit-elle sans le quitter du regard, ce n'est pas vous qui avez écrit à la gendarmerie une dénonciation sur moi?

Elle vit l'incompréhension dans son regard et expliqua :

— Une dénonciation calomnieuse, atroce. On m'accusait...

Il répéta :

— On vous accusait...

— ...d'avoir mis au monde, et enterré, vous entendez? enterré dans le potager un enfant.

Il paraissait changé en pierre. Il répéta :

— Un enfant, un enfant. Quand?

— En octobre dernier.

— Comment! je ne comprends pas.

Il paraissait perdu, vraiment hors de tout cela, innocent en un mot, et Reine, soulevée par un sentiment inconnu, s'emporta :

— Est-ce que vous ne savez pas que n'importe qui a le droit d'accuser une femme? On m'avait vue l'hiver avec le boucher, avec vous, avec qui encore? Voilà ce que j'ai dû supporter, monsieur Fortembosc. Comprenez-vous maintenant?

L'homme restait atterré, des gouttes perlaient sur son front. Il les essuya avec un grand mouchoir à carreaux et prononça avec effort :

— Par exemple, je ne croyais pas que ça irait jusque là!

— Ah! oui, fit Reine, vous vouliez bien dire votre mot, car vous l'avez dit, mais pas en pensant m'envoyer en cour d'assises. Non?

Elle avait repris de la férocité en revivant le

moment terrible de son désespoir. Et elle reprit :

— Pourquoi, pourquoi m'avez-vous méprisée partout? Il faut donc salir une femme parce qu'on a un jour, abusé de son inconscience?

Il bégaya :

— Je voulais, je voulais, j'espérais que vous finiriez par bien vouloir de moi.

Elle eut un rire qui cinglait.

— Ah! oui, avec un contrat à votre goût, et Réaumont, bien entendu? Quand j'aurais été assez bas, vous seriez venu me tendre la main pour me relever.

Il s'essuya encore le front.

— Je vous jure que...

Elle ne l'écoutait pas et, ayant repris haleine, elle continua :

— Seulement, vous avez fait une petite erreur : Reine Almin de la Mazure, on ne l'a pas par ces moyens-là. Et j'aurais perdu encore la chaumière, vu mourir ma mère de chagrin, je serais devenue fille de ferme (il faut vivre, à moins de se tuer), j'aurais usé mes mains jusqu'au sang, que j'aurais encore refusé de vous accepter. Entendez-vous, monsieur Isaac Fortembosc?

Il avait marqué chacune de ses paroles, comme si elle lui faisait enfin partager cette sensibilité qui la rendait frémissante des pieds à la tête. Et, au dernier mot, il baissa le front.

Il y eut un silence très plein et il dit enfin :

— Je vois comment qu'ça s'est fait. C'est la Benjamin qu'aura écrit la lettre.

Et, tout à coup, il explosa, et la brute endormie se réveilla.

— Ah! la carne! Ah! la garce! Mais j'la tuerai, j'lui ferai rentrer dans la gorge sa lettre!

Il ajouta encore quelques injures atroces qui, cette fois, sentaient la vérité et la surprise. Reine ne bougeait pas. Enfin, elle étendit la main :

— Laissez-la tranquille, je lui pardonne. Je suis hors d'atteinte. C'est une misérable qui ne sait rien. Et puis, quoi, elle vous aime peut-être, monsieur Fortembosc! L'amour, c'est ça : c'est l'outrage que vous m'avez fait subir et la jalousie d'une Benjamin...

Il s'était tu à son commandement et il l'écoutait, et il répéta :

— L'amour, l'amour...

On eût dit que pour la première fois il entendait un son nouveau à ce mot-là.

Elle le regarda profondément. A le voir enfin remué par quelque chose qui n'était pas sordide, la traîtresse pitié faillit submerger le reste. Quelques secondes, son destin trembla dans sa main. Elle dut lutter contre sa chair qui se souvenait. Et puis, quelque chose d'autre la tentait : se baisser, le ramasser dans l'ornière où, à son tour, il était tombé... Refaire un homme de ce déchu...

Enfin, elle revit le soir affreux de l'orage, et le jour, bien plus affreux, où, ici même...

Mais non, à quarante-cinq ans, on ne change pas. C'était le lâche qui n'avait pas craint d'abuser d'une femme livrée à lui par la peur et l'inconscience. C'était celui qui, à son angoisse, avait répondu (l'oublierait-elle jamais?) : « Comment que sera le contrat? » Celui qui, trois fois, avait essayé de profiter de sa force. Non, on ne peut pas sauver un Fortembosc. Au lieu de l'élever à elle, c'est elle qui descendrait vers lui et elle ne voulait plus descendre. Et elle pensa à sa mère. Sa mère et Fortembosc!

Ce fut la fin de cette hésitation dont, plus tard, elle ne se souvint pas sans honte et même sans surprise. Pourtant, à cette hésitation même, au nom de ce *qui aurait pu être*, elle devait quelque chose. Elle tendit la main :

— Adieu, dit-elle.

Ce fut machinalement qu'il serra cette précieuse main offerte. Mais le mot résonnait dans toute la pièce, et tous deux comprenaient qu'il terminait tout entre eux.

Elle alla vers la porte, l'ouvrit et, en la fermant, comme elle jetait un dernier regard, elle vit qu'il ramassait la bouteille qui ne s'était pas débouchée.

CINQUIEME PARTIE

I

L'auto s'arrêta à la petite barrière. Reine n'avait pas fait pratiquer de chemin carrossable jusqu'à la chaumière. Elle disait : « Ce n'est pas la peine pour si peu de temps. » Quand elle eut quitté d'un bond la petite torpédo, elle défripa sa courte jupe et courut vers la maison.

Mme Almin, assise sur le banc, l'attendait dans un véritable bain de soleil d'automne.

— Te voilà enfin! dit-elle.

Reine la serra contre elle. Ces deux années n'avaient guère marqué la vieille dame. Tant de soins et d'amour l'entouraient que la vie coulait sans la toucher malgré ses inquiétudes perpétuelles. Ce jour-là elle ajouta :

— A te savoir courir les foires je crains toujours un accident.

Comme d'habitude, Reine se mit à rire.

— J'aurai trente-deux ans demain, maman, si je ne sais pas me conduire, je ne saurai jamais.

— Oh! ce n'est pas toi, ce sont vos automobiles dont j'ai peur.

— Allons, ma petite torpédo me rend bien des services, avoue-le. Et je suis plus vite avec toi!

Mme Almin soupira :

Les mères d'après guerre ont été les plus rapidement dépassées, et quand Reine, l'année d'avant, avait déclaré qu'il lui fallait une auto pour ses affaires, que l'état de son budget lui permettait cette « mise de fond », — c'est ainsi qu'elle parlait à présent, — elle n'avait pu que soupirer, car elle n'eût fait que soupirer si aujourd'hui Reine avait notifié qu'elle ne pouvait se passer d'un avion pour aller conclure plus vite un marché.

Reine jeta son feutre sur le banc et secoua ses courts cheveux. Peut-être est-ce cela qui avait été le plus dur pour la mère. Voir cet opprobre sur la tête de sa fille! Mais Reine se montra inflexible : « Je n'ai positivement pas le temps de tresser mes cheveux deux fois par vingt-quatre heures. C'est une nouvelle mode sensée, je l'adopte et je serais bien étonnée si elle n'était pas suivie. » D'ailleurs, elle était revenue de Fétot la chose faite et n'en avait parlé qu'après.

— J'ai conclu avec Butel, de Fétot, qui me prend toutes mes volailles. Pour les œufs, je ne vais plus les porter au marché, on assure que les ramasseurs vont venir tout chercher à domicile. Les miens sont connus. On m'a déjà fait des offres, j'ai rencontré Caumare, le coquetier de Basseville justement. Ah! si je faisais du beurre!

Elle s'arrêta pour songer, pour suivre encore ce rêve de travail, de réussite, de progrès, qui la possédait.

Mme Almin caressait sa main, forte et brunie à

présent, toujours belle pourtant, une main de travailleuse. Elle dit :

— Assez, ma fille, assez, tu m'effraies positivement. Après les abeilles, les lapins, après les lapins, les poules, après les poules, les veaux et les bœufs : alors, qu'est-ce qu'il va te falloir encore?

Reine se tourna. Le soleil, qui tombait obliquement, l'enrobait de lumière, elle, sa belle figure mate, son buste plein, ses longues jambes, sa robe beige qui parut d'or très doux, seuls, ses cheveux la casquaient d'ombre. Elle regarda sa mère de ses yeux éclatants et elle dit :

— Tu le sais ce qu'il me faut et que nous allons avoir à la prochaine Saint-Michel. La surprise que j'aurais voulu te faire si ta signature n'avait pas été nécessaire pour signifier congé à M. Fortembosc à Pâques dernier et que tu ne pouvais tout de même pas la donner en dormant : Réaumont, notre maison.

Il y eut entre la mère et la fille un de ces moments d'émotion qui font la vie digne d'être vécue. Et Reine songea : « Cela vaut la peine, je suis payée de tout... »

Deux jours plus tard elle alla au marché franc de Saint-Maclou, où elle avait à voir un marchand de bestiaux. Les deux herbages marchaient à plein rendement, l'un depuis deux ans, l'autre depuis l'année dernière, où elle l'avait repris de la même façon au locataire du château.

Après de durs commencements et tous les embarras d'un métier qu'on apprend, après la difficulté de meubler ces cinq, puis ces dix hectares, de bêtes d'engraissement et surtout celle de trouver les fonds nécessaires pour cela, elle était arrivée à

ses fins. Et, en passant, elle ralentit, pour regarder avec orgueil, ceci, qui était vraiment sa création.

Dans l'un, une dizaine de bétons paissaient l'herbe encore épaisse de septembre, dans l'autre une douzaine de veaux sevrés faisaient leurs cabrioles. Reine s'arrêta tout à fait et réfléchit : « Il faudrait encore un bêton, décidément. Je vais voir ça tout à l'heure. » Elle démarra. Cette année serait bonne. Elle avait eu la malchance de débuter avec une sécheresse et quel souvenir elle en gardait! Heureusement qu'à ce moment, elle prenait seulement dans ces herbages les bestiaux d'un boucher de Gerville qui faisait affaire avec elle. Tout de même elle avait failli perdre sur les deux ou trois bêtes qu'elle possédait. A ce moment, ce sont les bœufs qui l'avaient sauvée. Puis, les rentrées étaient venues. Le loyer du château. La fermière avait consenti un prêt. Enfin, par une chance inouïe, les revenus d'une valeur industrielle réapparaissaient miraculeusement. Maintenant, la maîtresse Doudement remboursée, les herbages remplis, elle pensait à sa balance de fin d'année et aux gros billets qu'elle allait pouvoir mettre à son compte en banque.

L'argent tenait une grande place maintenant dans sa vie. Et elle comprenait qu'on pût l'aimer. Pas d'un amour d'avare pour ce qu'il représente virtuellement, et non plus d'un amour de prodigue pour ce qu'il représente réellement, mais de l'amour de celui qui l'a durement repris sur son temps, sur son sommeil, sur son plaisir de rêve ou de paresse, ou de culture spirituelle. *Gagner*, elle savait ce que cela voulait dire à cette heure. Et l'argent, pour elle, c'était garder Réaumont et continuer ce travail qu'elle aimait passionnément.

Le plus difficile avait été de s'introduire dans le milieu où il lui fallait tout apprendre. Simplement, elle s'était mise à fréquenter foires et marchés pour se mettre au courant de la vente et de l'achat, ensuite pour chercher les bonnes occasions. Maintenant, on ne la trompait plus et elle connaissait les *maniements* d'une bête comme les « herbageux » du Marais-Vernier.

Après l'hostilité ou les sourires adressés à la débutante, après surtout les essais de familiarité et quelques avanies (tant de médisances et de calomnies devaient bien porter des fruits!), il s'était trouvé que la place que M^lle^ Almin de la Mazure se faisait. Et elle passait, belle et distante, aimable et lointaine, camarade et jamais familière, dans ce petit peuple d'hommes en blouse, au bâton noué de cuir, parmi lesquels elle était la seule femme, ou, du moins, — car quelques fermières veuves font ce métier, — seule femme de son espèce.

Et, comme on avait fini par se rendre compte que cette « demoiselle » allait gagner de l'argent et en gagnait déjà, on l'avait enfin acceptée et elle possédait lettres patentes et droit de cité dans la corporation terrienne, la plus fermée qui soit, étant de haute et ancienne noblesse.

Que de fois, dans ces expéditions, elle avait rencontré Isaac Fortembosc! Elle voyait sortir des cafés de Basseville, de Reury, de Raymesnil, de Gerville, un homme aux épaules voûtées qui chancelait et que des plaisanteries suivaient férocement. Ou bien, elle l'apercevait, toujours derrière les vitres d'un café, attablé à la fois au jeu et à la boisson, absorbé, captif, perdu.

Maintenant, on riait ouvertement de lui. Elle

surprit parfois des bribes d'entretien, des réflexions qui montraient que l'espèce de popularité qu'elle lui croyait et qu'il avait peut-être eue, l'abandonnait.

Alors, un grand orgueil envahissait son cerveau. Elle se disait : « Il y a tout de même une justice: il descend pendant que je monte. »

Et elle se demandait ce qui restait, deux ans passés, des bruits infâmes. Avait-on même jamais mêlé leurs noms? Elle ne savait plus, tant ces choses lui paraissaient maintenant moins présentes que les faits matériels dont sa vie actuelle était étroitement et fortement composée.

Il lui restait à apprendre que, si le bien n'est jamais perdu, le mal ne l'est jamais non plus, et que sa pauvre aventure, avec sa vérité et son mensonge indestructiblement tissés, passait au répertoire du chœur du village.

Ce jour-là, comme une averse la surprit dans la rue de Saint-Maclou, elle se réfugia dans une allée entre deux maisons pour laisser passer l'ondée. Par une porte ouverte lui parvenait une conversation entre quelques commères. Tout le monde l'avait vue passer devant les fenêtres et on la croyait bien loin. Une voix continuait quand elle la remarqua :

— ...c'en est encore une qui vient de passer...

Et une autre voix donna la réplique :

— Comme il y en a bien...

La première reprit :

— Oh! mais, c'est qu'elle était fière. Personne ne la valait! Ça l'a pas empêché de faire ses coups.

— On le dit, fit prudemment l'autre voix.

— Si on le dit! Mais c'est sûr et certain. On l'a vue avec des hommes. Une fois Héricher, de Basse-

ville. Mais surtout... (elle devina que les têtes se rapprochaient, avides) surtout avec M. Fortembosc, de Bois-Mauger.

— Il aurait bien pu se marier avec, suggéra la seconde, décidément moins venimeuse.

— Pensez-vous! C'était bon de s'amuser, mais les dames du château ne s'abaissent pas à s'marier avec Fortembosc.

Il y eut un silence et puis la calomnieuse reprit d'un ton hésitant :

— Y'en a qui disent qu'elle a eu un « éfant ».

— Y'en a, c'est vrai.

— Mais je ne le crois pas, dit-elle vertueusement. Ça se serait su.

— Ça n'se sait pas toujours. Pourtant, le brigadier de Basseville a dit une fois à mon mari qu'on parlait trop là-d'ssus, et que, si on était pris, on pourrait vous faire « marcher ».

— Après tout, ça n'a peut-être pas été jusque-là.

Un nouveau silence passa et la première voix dit encore :

— Quand bien même, la femme Goupil l'aurait jamais laissé se marier M. Fortembosc.

— Comme de juste. Son homme et elle, ils sont d'accord, lui, il le fait boire, et elle...

Il y eut un rire gras de commères joyeuses qui mordent à même la vie des autres comme à un fruit juteux et Reine préféra sortir sous la pluie du ciel.

Ce fut ce jour-là qu'elle prit définitivement son parti d'impassibilité.

Puisqu'il en était ainsi, puisque quinze ans de vertu ne comptaient en rien auprès d'un soir de défaillance et que, mystérieusement, cette défaillance (involontaire et inconnue) tachait toute sa

vie, elle abandonnait l'opinion publique à elle-même. Ne savait-elle pas, d'ailleurs, que cela n'empêchait pas qu'on revînt à elle? N'y avait-il pas eu des excuses des Boittout de Raymesnil? Des invitations de M. de Fatouville? Deux visites de Mme de Lestang? Puisqu'elle reprenait rang d'héritière, puisque demain elle serait de retour à Réaumont, puisqu'il n'y avait pas eu de scandale, on l'admettait, sans rien oublier, on l'admettait, on *la réintégrait.*

Eh bien! il fallait accepter. On accepte toujours. Mais avec quel mépris elle rendait maintenant les saluts qui, à mesure qu'elle remontait à sa place, et nonobstant la médisance, se faisaient de plus en plus larges, de plus en plus obséquieux...

Et, en les rendant ce soir-là, tout en conduisant sa petite torpédo, elle disait tout haut dans le vent : « Croyez ce que vous voulez, bonnes gens, je vais mon chemin, mais, alors, gare à qui veut me le barrer maintenant! »

II

Le matin de la Saint-Michel la chaumière s'éveilla au petit jour.

La veille, Reine et Cornélie avaient préparé des paquets jusqu'à minuit passé. Cette fois, il ne s'agissait plus d'entrer dans une maison vide, comme lorsqu'on avait emménagé à la chaumière. Il fallait compter avec le locataire du château.

A huit heures, Reine entra dans la chambre de sa mère. On n'y avait pas touché, car il n'était pas sûr qu'on pût camper au château le soir même. Cornélie se récriait à l'idée du nettoyage nécessaire car, disait-on, M^me^ Benjamin ne faisait plus rien depuis le congé donné à Pâques. Qui sait si elle n'avait pas sali et « *abeimée* » exprès le château? On entendait parfois les échos de scènes effroyables où les glapissements de l'imbécile se mêlaient aux vociférations de la mégère et aux éclats d'une voix plus mâle qui faisait encore tressaillir Reine.

Oh! comme ces derniers jours lui avaient semblé longs! Quand donc le calme et le silence retomberaient-ils sur les grands arbres du parc?

M^me^ Almin la regardait entrer. Elle dit :

— Tu peux aller au château, ma chérie, il n'y a plus personne.

Reine s'étonna :

— Comme dans les contes de fée, alors, un coup de baguette?

Mme Almin expliqua :

— Non, ils ont déménagé la nuit, comme on dit, à la cloche de bois.

Reine hésitait à se réjouir.

— Et le terme? Il faudra encore envoyer l'huissier, je vois cela. Enfin, c'est la dernière fois. Et puis surtout, ils sont partis, alors ça, vois-tu, c'est trop beau!

Elle se jeta sur le lit, serra sa mère contre elle, la figure rayonnante.

— Mais comment le sais-tu?

— Dès que tu as eu éteint, ils ont commencé à charger les charrettes et ça n'a pas été très long. A trois heures, la première est partie, à quatre heures la seconde. J'ai entendu la grille, puis plus rien. Je serais bien étonnée s'il restait quelqu'un.

Cornélie, envoyée en éclaireur, revint, ses joues de pomme toutes glacées de froid, car il avait gelé blanc cette nuit-là.

— C'est tout comme Madame dit, y'a pu personne et la clef est à la serrure.

Ainsi, c'était comme un rêve qui passe, un cauchemar qui a duré trois ans et qu'un matin d'automne dissipe avec ses brumes.

Reine ne voulut pas entrer la première. Elle dépêcha Cornélie et le père Poignant avec des brocs d'eau qu'on avait fait chauffer. L'espoir lui revenait de se réinstaller dès le lendemain. Elle courut en auto à Reury avertir le menuisier. Il lui

semblait maintenant contrarier le plan de sa vie en ne profitant pas aussitôt du miraculeux départ.

Elle entra vers le soir dans le petit boudoir de sa mère. Elle avait défendu d'y toucher et s'en était même fait apporter la clef. Elle trouva, comme elle s'y attendait, la pièce vide et fort sale. Devant la cheminée, le marbre blanc portait d'ignobles traces de souliers. Partout des cendres et l'odeur écœurante du tabac refroidi. Reine s'appuya au mur. Elle revoyait leur dernière entrevue, car, depuis ce jour d'il y a deux ans, avait-elle jamais rencontré autre chose que des yeux dérobés et un dos fuyant?

Il était là, elle ici, il la regardait avec des yeux d'ennemi. Ils avaient parlé d'affaire et, ensuite, sur le seul mot dit par elle, c'est comme si une porte s'était ouverte. Toute la scène se déroulait. Ses attitudes, et, tout à coup, son emportement. Ce mot dangereux, le mot qu'il ne faut pas dire. Comme il avait répété : « L'amour, l'amour... » Et, cette fois, c'était encore ses yeux d'affamé d'elle qu'il avait, ce regard capable de lui faire oublier l'ivrogne, le brutal, le lâche...

Alors, seule avec ses souvenirs, un moment encore, elle osa les confronter au lieu de les fuir, comme toujours. Elle s'interrogea : pourquoi donc cet homme inférieur qu'elle n'avait jamais aimé et qu'elle méprisait maintenant profondément avait-il le pouvoir étrange de l'émouvoir, seul entre tous? Ni beau, ni distingué, ni bon, ni juste, ni généreux, ni sobre, ni pur, qu'avait-il conservé pour elle, au point que son souvenir la bouleversât encore? Et elle dit tout haut :

— Rien, rien!

Et ce fut alors qu'elle vit enfin clair en elle-même.

Fortembosc restait pour elle *le seul homme*, parce qu'il était le seul homme qui l'avait touchée, et parce que, dans sa Maison, les femmes n'avaient qu'un homme. Et puis, après tout, c'est par cet homme que le désert de son existence s'était animé. L'amour, eh bien! oui, il avait été l'amour, il avait mis la vie dans sa mort. Et surtout, elle qui, sans doute, ne se marierait jamais, — comment se donner un maître à présent? — qui resterait cette vieille fille qui n'était pourtant pas une vieille fille, elle avait connu, grâce à lui, dans l'horreur et le chagrin, mais enfin connu, l'espoir de la maternité, la vie totale. Après tout, si elle avait vécu, c'était à lui qu'elle le devait.

Ce fut tout à coup si évident qu'elle n'eut même pas à se convaincre. Un de ces faits qui vous écrasent tombait sur elle. Il fallait l'accepter.

Elle alla vers la porte, l'ouvrit.

— Cornélie! appela-t-elle.

La petite servante approcha. Alors, elle lui dit :

— De l'eau bouillante ici, et n'épargnez pas l'eau de Javel. C'était le fumoir de M. Fortembosc.

Elle ouvrit toutes grandes les deux fenêtres et resta là, immobile, à regarder le rougeoiement du soleil s'effacer à travers les grands arbres et le soir gagner sur le jour.

⁂

Le lendemain, après la harrassante journée, les dames vinrent s'asseoir sur le banc de la terrasse.

Devant elles, le doux paysage familier s'étendait comme avec complaisance de tous les verts encore

si verts de l'automne normand, qu'ombrait, ici et là, le bronze, la rouille ou l'or.

Les herbages s'étendaient entre les lisses claires avec les belles bêtes bringées, rousses ou blanches; puis Rainville, souligné du bruit de l'eau de son moulin, montrait quelques toits à demi cachés, et puis la route escaladait le coteau rond et se perdait vers les talus fortifiés des arbres de Grainetot.

Dans l'air transparent où flottaient les fils de la Vierge, tout à coup, l'Angélus sonna. Les dames l'écoutèrent en silence, et M^me^ Almin remarqua :

— On dirait qu'il dit : « Ré-au-mont... Ré-au-mont. »

Reine pressa le bras qu'elle tenait. Son cœur était trop plein pour les paroles. Enfin, ce moment qu'elle avait tant espéré était là. Sa mère rentrait chez elle. La façon dont elle avait prononcé Réaumont disait tout. Elle s'avisa que jamais ou presque elle ne disait ce nom pendant leur exil. O mère secrète! C'était par de tels indices qu'il fallait la deviner. Que de fois sa fille s'était-elle demandée ce qu'elle avait su de son aventure... Qui sait ce que son intuition maternelle avait compris? Mais alors, comme elle devait détester l'ennemi de sa fille, celui qui avait failli la perdre? Ici s'arrêterait sa divine charité. Reine pensa encore: « Mais comment le saurai-je jamais? Je voudrais pourtant, je voudrais savoir si elle serait capable de lui pardonner. »

Le ciel fonçait lentement et la première étoile y parut. Reine regardait maintenant la route. Et elle dit à sa mère :

— As-tu la lorgnette?

M^me^ Almin chercha dans son sac la petite jumelle avec laquelle elle aimait à suivre les ren-

trées de sa fille et qui ne la quittait guère. Reine la mit à ses yeux et resta longtemps immobile.

— Qu'est-ce que tu regardes donc? demanda enfin Mme Almin.

— Oh! rien, dit Reine légèrement.

Mais la vieille dame insista, comme si elle devinait que le spectacle capable de retenir ainsi l'attention de sa fille n'était pas indifférent. Alors Reine dit, avec cette voix étrange que donne l'émotion contenue.

— C'est M. Fortembosc qui zigzague sur la route en regagnant le Bois-Mauger.

— Ah! dit Mme Almin, il a encore bu.

Reine se tut un moment, et puis elle reprit, comme s'il lui fallait décrire ce qu'elle voyait, et, peu à peu, avec un accent plus âpre :

— Il monte la côte, il approche de la mauvaise partie de la route... Oh! un grand crochet... il est tout près de l'ornière... il marche encore, comme les ivrognes, sans rien voir...

Elle s'interrompit et poussa un cri :

— Qu'est-ce que c'est? demanda Mme Almin.

— Il est tombé, fit Reine en posant la lorgnette sur ses genoux.

— Pauvre homme! dit doucement Mme Almin.

FIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE), LE DEUX MAI MIL NEUF CENT TRENTE-CINQ.

J. FERENCZI ET FILS, Éditeurs

EXTRAIT DU CATALOGUE

AJALBERT (JEAN)
de l'Académie Goncourt

Les Mystères de l'Académie Goncourt ..... 15 »

BOYLESVE (RENÉ)
de l'Académie Française

Les Bains de Bade..... 12 »

CARCO (FRANCIS)

Perversité ..... 12 »

CHAMPSAUR (FÉLICIEN)

L'Attirante ..... 12 »

CADILHAC (PAUL-ÉMILE)

Les Flambeaux éteints..... 12 »

CHARBONNEAU (LOUIS)

Jean Rouquier. — Azizé. — L'Orchidée noire. — Fièvres d'Afrique. — Mambu et son amour. Chaque vol..... 12 »

CHÉRAU (GASTON)
de l'Académie Goncourt

La Volupté du mal. — L'Egarée sur la route. — Apprends-moi à être amoureuse. — Les Cercles du Printemps. — La Maison du Quai. — L'Enfant du Pays. — La voix de Werther. — Le pays qui a perdu son âme. Chaque vol. . . .. 12 »

DE CHESSIN (SERGE)

Excellences ..... 12 »

COLETTE

Les Vrilles de la Vigne. — La Maison de Claudine. — Le Voyage égoïste. — La Seconde. — Sido. — Ces Plaisirs... — La Jumelle noire. — Duo. Ch. volume. 12 »

DELARUE-MARDRUS (LUCIE)

L'Ange et les Pervers. — Anatole. — Régalda. — Hortensia dégénéré. — L'Autre Enfant. — François et la liberté. — Passions américaines et autres. — L'Enfant au coq. — Une Femme mûre et l'amour. Chaque volume.. 12 »

ELDER (MARC)

Les Dames Pirouette. — La Belle Eugénie. — Croisières. — Les Cendres de la nuit. Chaque volume ..... 12 »

DE LA FOUCHARDIÈRE (G.)
et CELVAL (F.)

L'Héritier de Don Quichotte, roman gai ..... 12 »

GILBERT (MARION)

La Barrière..... 12 »

GRÉPON (MARGUERITE)

Ruptures ..... 12 »

HERMANT (ABEL)
de l'Académie Française

Les Epaves..... 12 »

HERRIOT (ÉDOUARD)

La Russie nouvelle..... 12 »

JALOUX (EDMOND)

L'Ami des jeunes filles..... 12 »

LICHTENBERGER (ANDRÉ)

Un Pauvre Homme..... 12 »

DE MIOMANDRE (FRANCIS)

Jeux de Glaces. — Baroque. — Soleil de Grasse. — Ames Russes 1910. Chaque vol..... 12 »

HENRY-PATÉ

La jeunesse sauvera le monde. 12 »

RACHILDE

L'Homme aux bras de feu. — Refaire l'Amour. — Madame Adonis. — Madame de Lydone, assassin. — La Femme dieu. Chaque volume. ..... 12 »

ROSNY Jeune (J.-H.)
de l'Académie Goncourt

Papillons de nuit. — La Pantine. — L'Enlèvement. — L'Ile des fleurs. — Sous le signe de la Beauté. Chaque vol..... 12 »

RICHE (DANIEL)

Le Mari Camarade..... 12 »

ROUQUETTE (LOUIS-FRÉDÉRIC)

Le Grand Silence Blanc, roman vécu d'Alaska. — La Bête errante. — L'Epopée blanche. — La Bête bleue. Chaque vol.... 12 »

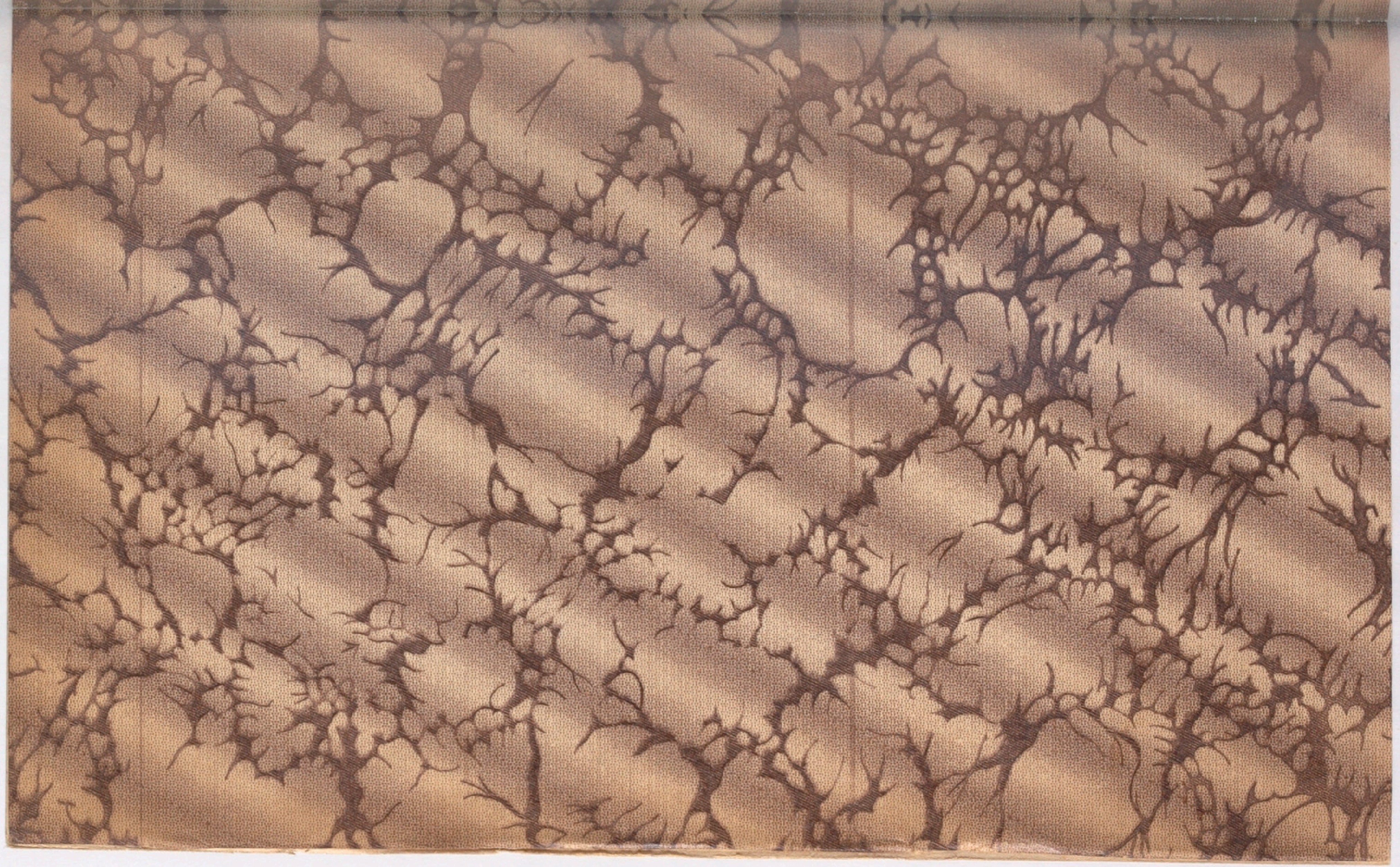
SIKORSKA (ANDRÉE)

Les Crapauds-buffles..... 12 »

VEBER (PIERRE)

En Bordée. — Bébé-Rose. — Une heure d'amour. Chaque vol. 12 »

L'Imprimerie Moderne, Montrouge.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00578628 2